BnF Gallica

Le Parnasse des dames. Tome 4 / (publié par L.-E. Billardon de Sauvigny)

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Billardon de Sauvigny, Edme-Louis (1736?-1812). Auteur du texte. Le Parnasse des dames. Tome 4 / (publié par L.-E. Billardon de Sauvigny). 1773.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

7399.
B.L.

PARNASSE

DES

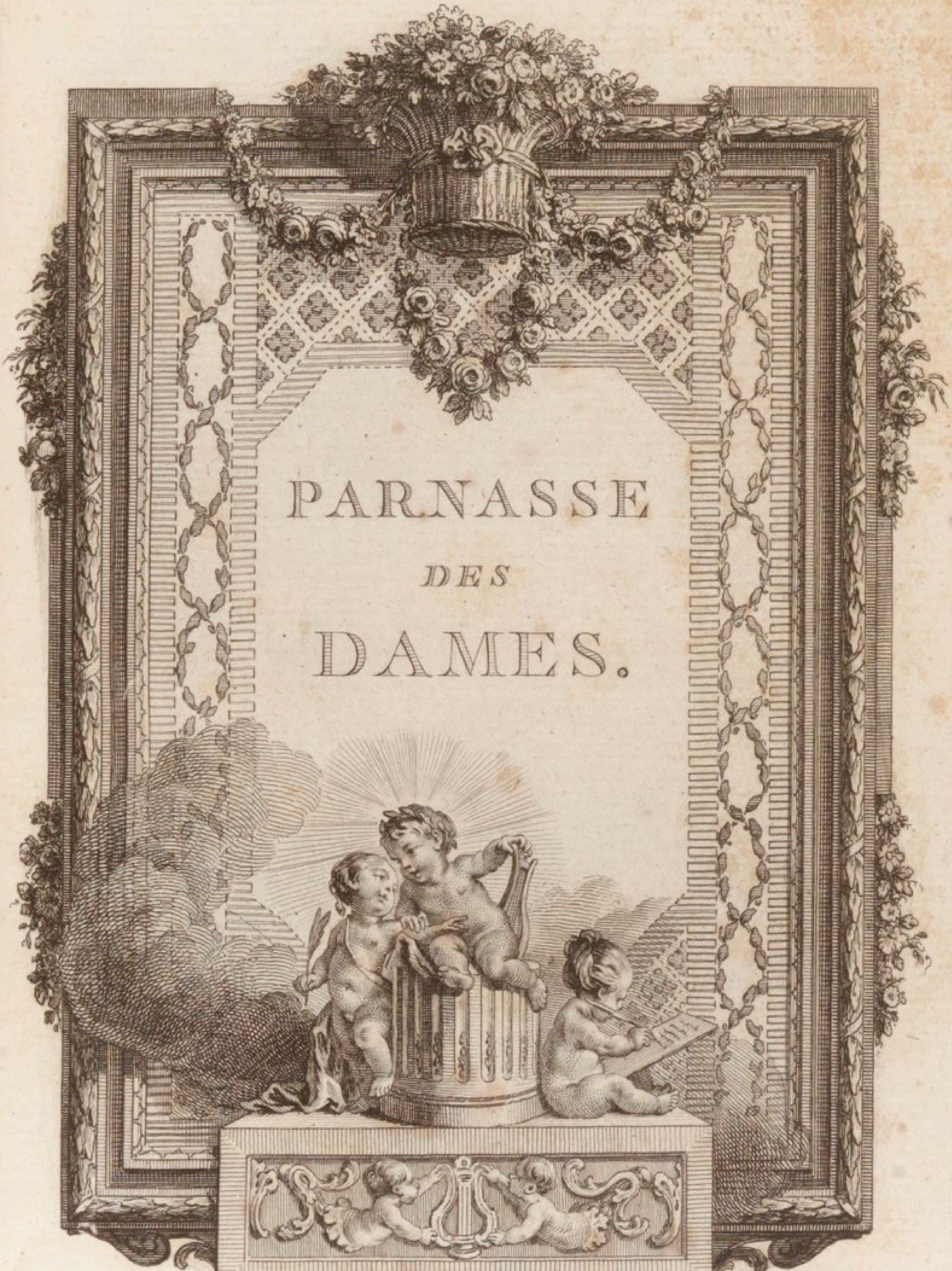
DAMES.

TOME IV.

Faute à corriger.

Page derniere du Tome III, ligne 18; l'un & l'autre fut redevable de la vie à ſon épouſe, *liſez :* l'un & l'autre furent redevables de la vie à leurs épouſes, &c. &c.

PARNASSE DES DAMES.



C.P. Marillier del. N. Ponce sculp. 1773.

A PARIS, chez RUAULT, Libraire, rue de la Harpe.

Avec Approbation et Privilége du Roi 1773.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ARSENAL

8° B.L. 10.105 (4)

MADEMOISELLE

DE CALAGE.

Le nom de cette Demoiſelle ne ſe trouve cité dans aucun des Recueils qui me ſont parvenus. Les Poëmes de Saint Louis, de la Magdeleine, de Clovis, de la Pucelle, d'Alaric, & tant d'autres ont donné, dans leurs tems, quelque célébrité à leurs Auteurs ; comment celui de Judith, qui leur étoit fort ſupérieur, n'a-t-il pas fait, en paroiſſant, la plus légère ſenſation? Mais doit-on s'en étonner, quand on ſait que les Odes couronnées de la Motte, le firent regarder comme le premier ſucceſſeur de Malherbe, & que les plus belles Odes de Mademoiſelle Chéron étoient déjà connues. N'a-t-on pas réimprimé pluſieurs fois les Cantates de la Motte, tandis que celles de Mademoiſelle de Louvencourt ne l'ont pas même encore été une ſeule fois.

Quelle foule d'Ecrivains, ſur-tout dans ce ſiècle, reprochent à Boileau d'avoir été injuſte envers le tendre Quinault & le Philoſophe Perrault; & quand ce même Boileau donne pour modèles du ſtyle paſtoral les Racan & les Segrès, s'élève-t-il une ſeule voix pour ſe plaindre de l'injuſtice qu'il fait à Madame Deshoulières? Avouons que les François, qui ſe piquent d'être ſi galans, aiment mieux encenſer la beauté des femmes que de convenir de leur mérite.

Le Poëme de Judith ne fut imprimé qu'après la mort de Mademoiſelle de Calage. Mademoiſelle L'héritier en fut l'Editeur & le dédia à la Reine, mère de Louis XIV, alors Régente du Royaume. Ainſi, il eſt à-propos que le Lecteur ſe tranſporte au tems où ce Poëme a été compoſé, tems où le grand Corneille planoit ſeul encore au-deſſus de ſon ſiècle, par la ſupériorité de ſon génie.

p. c. marillier in. n. ponce sculp. 1772

JUDITH,

POEME.

PREMIÈRE PARTIE.

Holopherne veut assiéger Béthulie. Osias, Prince de cette Ville, & le grand Prêtre Joachim, cherchent à rassurer le Peuple. Holopherne fait chasser de son camp Alcior, Chef des Ammonites.

Du Jourdain fortuné, l'onde pure & tranquille,
Baigne les murs sacrés d'une superbe Ville,
Où l'on vit consommer le tragique appareil,
Qui fit trembler la terre & cacher le soleil,

Ensanglanta le front des brillantes étoiles,
Troubla le Temple saint & déchira ses voiles,
Souleva le Jourdain, lui fit franchir ses bords,
Consterna les vivans & fit parler les morts.

Non loin de ces remparts où le Sauveur du monde,
Frappa d'étonnement les cieux, la terre & l'onde,

Quand il voulut naître d'une Vierge & mourir pour nous, il est une Ville appellée Béthulie.

Sainte Jérusalem, ô notre unique asyle!
Un jour sur l'Alcoran doit regner l'Evangile,
Et tu verras bientôt, par le plus grand des Rois (1),
Arborer sur tes murs l'Etendard de la Croix.

Nabuchodonosor, dit Mademoiselle de Calage, a levé une armée de deux cens mille hommes; l'orgueilleux Holopherne marche à leur tête.

De vingt Sceptres brisés, injuste Usurpateur,
Les monts plus élevés devant lui s'applanissent,
Les fleuves plus profonds après lui se tarissent;
Il porte dans ses mains la foudre & le trépas,
La crainte & la terreur volent devant ses pas.

Pendant que tout fléchit sous cette grande armée,
Judith, illustre Veuve, en son deuil abymée,

---

(1) Prédiction qui a rapport à Louis XIV encore enfant.

Pour Louis Dieu-donné, le Ciel t'a destinée.

Passe dans Béthulie & les jours & les nuits,
A nourrir sa douleur & ses profonds ennuis;
Mais quoique ses beaux yeux soient toujours pleins de larmes,
Son teint n'a rien perdu de l'éclat de ses charmes.
Je ne sais quelle grace unie à la beauté,
Fait briller sur son front la douce majesté...
Elle étoit de son sexe & l'honneur & l'exemple,
De toutes les vertus son cœur étoit le temple.
Trois fois l'Astre du jour a jauni les guerets,
Depuis qu'elle est en but aux plus cuisans regrets.

Osias, Prince de Béthulie, & le grand Prêtre Joachim assemblent le Peuple dans le Temple; ce dernier fait les Sacrifices accoutumés, & adresse cette prière à Dieu.

« Grand Dieu, dont le secours fait gagner les batailles,
Défends de nos Cités les tremblantes murailles,
Repousse les efforts de nos fiers ennemis,
Et protège Juda puisque tu l'as promis;
Sauve ce Tabernacle où l'Hebreu te contemple.
De ces profanateurs préserve ton saint Temple.
Que ta Jérusalem éprouve dans ce jour,
Qu'elle est le cher objet de ton fidèle amour.
Ruine les projets de ce Prince barbare,
Fais lui sentir le coup que sa main nous prépare.

Fais périr Holopherne & ce camp si nombreux,
Qui déjà contre toi lève un front sourcilleux...
Persévère, Israël, dans ta sage conduite,
Ton Dieu mettra bientôt tes ennemis en fuite.
Souviens-toi d'Amalec, par Moïse dompté,
Et vois dans leur combat leur inégalité :
Le premier attaqua par de puissantes armes,
Le dernier le vainquit par de pieuses larmes....
Cependant, pour porter le remède à vos maux,
Courez tous de la guerre affronter les travaux.
C'est dans le dur travail, c'est dans la vigilance,
Que Dieu donne aux Humains sa divine assistance;
Quand son œil paternel nous voit prêts à périr,
C'est par nos propres mains qu'il nous vient sécourir ».

De son côté Holopherne assemble ses principaux Chefs, & leur demande comment un aussi petit Etat que celui des Hébreux, ose lui résister. Alcior, Prince des Ammonites, qui avoit été instruit, par un Israélite, des Mœurs, de l'Histoire & de la Religion de ce Peuple, répond :

« Seigneur, le Peuple Hébreu, l'objet de ta colère,
Ce Peuple, aimé du Ciel, eut Abraham pour père (1)...

---

(1) Le Sacrifice d'Abraham rappelle ce mot si sublime d'une femme.

« *Dieu ne l'auroit pas ordonné à une mère* ».

L'aventure de Joſeph, celle de Moïſe, du paſſage de la mer rouge, &c. ſont contées rapidement. Il parcourt toute l'Hiſtoire du Peuple Juif, & finit par dire, que ſi ces Peuples ont déplu à leur Dieu, il eſt facile de les vaincre.

« Mais nous y périrons s'ils ont leur Dieu pour eux,
S'il veut ici la paix, n'y faiſons point la guerre :
C'eſt le Dieu d'Iſraël qui lance le tonnerre,
Qui fait trembler ſous lui les cieux épouvantés,
D'inviſibles ſoldats marchent à ſes côtés....

Holopherne, choqué de ce diſcours, reproche à Alcior de reconnoître le Dieu des Hébreux, puis il ajoute, tranſporté de colère :

« Tu ſentiras bientôt la peine de tes crimes.
Lorſque j'immolerai les Hébreux à mon Roi,
Je jure ici par lui, de commencer par toi :
Vas reſpirer chez eux ta derniere journée...
Soldats, de ma préſence arrachez ce perfide... »
Tel qu'on voit un lion, au pouvoir de ſon maître,
Montrer plus de fierté, lorſqu'il le veut ſoumettre,
Le regarder d'un œil dont il eſt étonné,
Et le faire trembler, bien qu'il ſoit enchaîné ;
Tel Alcior ſurprend les ſoldats qui le menent,
Et ſemble triompher des tyrans qui l'enchaînent.

SECONDE PARTIE.

Arrivée d'Holopherne devant la Ville ; Judith envoie Aga, sa suivante, pour savoir des Habitants ce qui se passe parmi eux ; Holopherne veut prendre la Ville d'assaut le lendemain.

LE front couvert de cendre & les larmes aux yeux,
La face contre terre & le cœur vers les Cieux,
Osias invoquoit le grand Dieu des armées ;
Mille voix après lui de douleurs animées,
Du Dieu de leurs aïeux invoquant le Saint Nom,
Au loin faisoient entendre un lamentable son. . .

Sous les pieds des chevaux s'élève une poussière,
Qui, de l'Astre du jour, offusque la lumière,
Et tout l'air ébranlé raisonne aux environs,
Par le bruit des tambours, des fifres, des clairons.

Comme on voit tout-à-coup & Bergers & Bergères,
Arrêtés au milieu de leurs danses légères ;
Quand l'orage imprévu fait courber les roseaux,
S'échapper en désordre & gagner les hameaux.
Ainsi voit-on soudain, des prochaines campagnes,
L'Habitant fugitif & ses tristes compagnes,

Aux murs de Béthulie accourant à grands pas ;
Presser, en gémissant, leurs enfans dans leurs bras...
Le vieillard a perdu sa lenteur ordinaire,
Et la fille craintive a devancé sa mère...
Il est une forêt où, dès l'aube du jour,
Mille chantres aîlés, favoris de l'Amour,
Par leurs jeux innocens, par leurs tendres ramages,
Célèbrent à l'envi l'honneur de ses ombrages ;
Asyle de la paix & des heureux amans,
Témoins sûrs & discrets de leurs transports charmans.
C'est dans ces lieux, toujours respectés du tonnerre,
Qu'Holopherne s'arrête & va porter la guerre.
Déjà le fer en main, ses soldats satisfaits,
Frappent le cédre antique, honneur de ces forêts.
A leurs coups redoublés les longs rameaux frémissent,
Et les échos lointains dans les antres mugissent.
Pour la première fois, Astre brillant des cieux,
Le feu de tes rayons vint éclairer ces lieux.

Judith, plongée dans la plus profonde solitude, s'abandonnoit si fort à ses propres douleurs, qu'elle ignoroit encore les malheurs de sa Patrie. Aga, sa suivante, vient lui apprendre ce qui se passe. Judith paroît tout-à-coup s'éveiller d'une létargie profonde.

Judith monte au haut d'une tour où elle avoit

coutume d'aller pleurer ſon époux & de prier le Ciel. En jettant ſes regards douloureux ſur la campagne, elle apperçoit un Guerrier enchaîné, conduit par quelques Soldats Hébreux, qui s'approche des murs de la Ville. Elle envoie Aga ſavoir quel il eſt. Aga ſe trouve à la porte de la Ville quand l'Etranger eſt préſenté à Oſias; on apprend qu'il eſt Ammonite. Il raconte les exploits d'Holopherne, qui a le projet de conquérir toute la terre. « Il m'a interrogé à votre ſujet, ajoute-t-il:

« Il ſembloit m'écouter, même avec complaiſance,
Donnant à mon récit, un paiſible ſilence.

« Mais quand j'ai fait l'éloge de votre Dieu, je » l'ai vu tout-à-coup tranſporté de fureur; il m'a » fait le plus indigne outrage ».

« Ah! ſi le ſort jamais l'offroit à mon épée,
Dans ſon perfide ſang vous la verriez trempée,
Et je me vengerois de cet indigne affront,
Dont vos Concitoyens ont vu rougir mon front ».

Aga court rendre réponſe à Judith, & Oſias dit à l'Etranger.

« Quelques ſanglants projets qu'Holopherne médite,

Le Dieu, dont vous avez annoncé la terreur,
Vous saura garantir d'une vaine fureur.
Et toi, poursuivit-il, toi le Dieu de nos pères,
Qui, du plus haut des cieux, regardes nos misères,
Qui les peux adoucir d'un seul de tes regards,
Fais ployer devant toi ces nombreux étendards.
O grand Dieu de Jacob, foule plus bas que l'herbe,
Ces Peuples orgueilleux, & leur Tyran superbe! »

Le discours d'Osias ranime le courage des assiégés, qui se mettent en prières; Alcior se sent ému en voyant les marques qu'ils donnent de leur piété. L'Auteur fait entrevoir ici, qu'il ouvrira bientôt entiérement les yeux à la Religion.

De son côté Holopherne assemble les Chefs de son armée. Et leur dit « demain,

« Que le flambeau du jour, sortant du sein des eaux,
Vous trouve préparés à de sanglans assauts.
Nous verrons si leur Dieu, suivant leurs espérances,
Saura bien repousser la pointe de nos lances,
S'il soutiendra leurs murs quand nous les abattrons.

Les Chefs applaudissent à leur Général. D'avance ils se félicitent de leur prochaine victoire.

TROISIEME PARTIE.

Holopherne presse le siège de Béthulie, & détourne le cours de la rivière ; extrêmité où les Habitans sont réduits. Judith apprend qu'ils veulent se rendre dans cinq jours. Elle envoie Aga savoir si elle peut parler en secret aux Chefs des Prêtres.

ÉNUMÉRATION des différens Peuples qui composent l'armée d'Holopherne. On lui conseille de détourner le cours de la rivière, moyen sûr de prendre les Assiégés par la soif : il approuve ce conseil, qui est exécuté sur le champ. Les Assiégés se trouvent bientôt réduits à mourir ou à tomber entre les mains de leurs ennemis ; ils passent vingt jours dans cet état affreux ; toutes les ressources sont épuisées (1).

Les Habitans de Béthulie veulent se rendre ; Osias les en empêche, en leur faisant voir les in-

(1) Ici il y a une peinture des pères, des mères, des maris des amans, qui voyent expirer tout ce qu'ils ont de cher.

conféniens de l'esclavage ; il dit, en s'adressant à Dieu, qu'ils portent la faute de leurs pères :

« A ton fidèle amour ils furent infidèles,
Tu les poursuis en nous, en nous tu les punis.
Eh bien ! Fais-nous souffrir des tourmens infinis ;
Il est juste, Seigneur, que tu te satisfasses.
Nous avons mérité nos cruelles disgraces,
Expions nos forfaits & ceux qu'ils ont commis ;
Mais ne nous livre point à nos fiers ennemis,
N'as-tu pas en ta main & la foudre & la peste ?
Invente, s'il se peut, un fléau plus funeste.
Rassemble tes carreaux, lance-les tous sur nous,
Nous bénirons la main d'où partiront les coups :
Heureux encor heureux, au milieu de ces peines,
Si des Assyriens nous évitons les chaînes.
Ton intérêt au nôtre est joint ici, Seigneur,
Prends pitié de ton Peuple & sauve ton honneur.
Eh ! que ne diront point nos cruels adversaires,
Nous voyant délaissés par le Dieu de nos pères ?
Oppose ta clémence à leur féroce erreur,
Montre nous ton amour, montre leur ta fureur ;
Arrache de leurs mains cette double victoire,
De détruire ton Peuple & de ternir ta gloire.

Après il s'adresse à son Peuple, en lui disant

que Dieu ne souffrira sûrement pas qu'ils tombent en des mains si cruelles.

« Je vous conjure ici, par le Dieu que j'adore,
D'attendre que cinq fois la renaissante Aurore
Ait du flambeau du monde annoncé le retour,
Avant que de fixer ce déplorable jour;
Ce jour où nous tombons dans les fers d'un barbare.

Peut-être que le Dieu d'Israël nous enverra des secours auxquels vous ne vous attendez pas.

Le Peuple consent à patienter encore cinq jours.

Judith apprend cette nouvelle. Son amour pour sa Patrie se réveille tout-à-coup. Elle croit l'entendre, elle croit la voir.

De si cruels objets l'arrachent un moment
Du lamentable objet d'un triste monument.

Elle refléchit aux moyens de sauver sa chère Patrie au péril de ses jours.

Elle envoie bientôt demander, à Osias, la permission d'entretenir seule les deux Chefs des Prêtres.

Osias étoit avec Alcior, ils apprennent d'Aga,

que Judith paroît occupée de quelque grand deſſein. Oſias en conçoit un bon préſage.

« Vous ne connoiſſez pas la vertueuſe Judith,
» dit Oſias au Prince Alcior. Si, dans toute la
» Paleſtine, il y a un cœur agréable à Dieu, c'eſt
» ſans doute le ſien, & ſi Dieu veut nous manifeſter ſa bonté, ce ſera plutôt par ſon moyen
» que par tout autre ».

Plus Oſias vantoit Judith, plus Alcior ſentoit redoubler ſa curioſité. Oſias fait conter, par Aga, l'Hiſtoire de Judith.

QUATRIEME PARTIE.

Récit de la vie de Judith. Son mariage avec Manaſsès. Mort de ce dernier.

JUDITH vit le jour pour la première fois à Béthulie, Merory fut ſon père; elle croiſſoit en beauté & en vertu; elle vouloit ſe conſacrer à Dieu, vivant très-retirée. Mille amans, dont aucun n'avoit oſé lui déclarer ſes feux, ſollicitoient Merory, ce tendre père, à qui il ne manquoit, pour être parfaitement heureux, que de pouvoir vaincre l'éloignement de Judith pour le mariage, & ſur-tout en faveur de Manaſsès.

Un jour que ce vieillard vénérable vint pour lui en parler, il la trouva occupée à peindre le ſacrifice d'Abraham. Il tira occaſion de-là, de lui parler de la ſoumiſſion des enfans envers leurs père & mère, & finit par lui propoſer Manaſsès en mariage. Elle promet d'obéir, mais dès qu'elle eſt ſeule avec Aga :

« Refuge de mon cœur, doux eſpoir de mes jours,
Dit-elle, en ſoupirant, j'implore ton ſecours,

Eſprit

Esprit de vérité, viens éclairer mon ame,
Fais-y luire un rayon de ta céleste flamme,
Montre, à mes pas craintifs, un chemin assuré;
Mon cœur, sans le savoir, s'est peut-être égaré :
Grand Dieu, ton feu l'anime, écoute ma prière,
Accorde, à mes desirs, les desirs de mon père,
Ou, si ta volonté fait agir son pouvoir,
Accorde mes desirs à son juste vouloir ».

Cependant ce grand éloignement pour le mariage disparut aussi-tôt que les regards de Judith s'arrêtèrent pour la première fois sur Manassès.

Je passe ici sous silence quelques détails un peu romanesques de la vie de Manassès, tels que l'aversion de son père pour lui, parce que sa naissance avoit occasionné la mort de l'épouse la plus chérie; les suites de cette aversion, qui le font abandonner par l'auteur de ses jours, quoique fils unique, & la manière enfin dont il est reconnu en sauvant la vie à son père, qui se trouve endormi dans une forêt, & sur qui un serpent va s'élancer.

CINQUIEME PARTIE.

Mariage de Judith & de Manaſsès. Mort de ce dernier. Regrets de Judith.

JUDITH ne tarde pas à aimer le jeune Manaſsès, auſſi diſtingué par ſes vertus & par ſa beauté, que par ſon courage. Ces heureux amans ſont unis; mais après deux ans, d'un bonheur ſans mêlange, une mort imprévue vient frapper Manaſsès, il touche au dernier inſtant de ſa vie; Judith fait des efforts pour lui cacher ſes larmes. Elle ſe livre encore quelquefois à l'eſpérance pour paſſer ſucceſſivement à la frayeur.

A ſon moindre ſoupir elle tremble & pâlit,
Elle obſerve ſes yeux, ſon geſte, ſa parole,
Elle croit voir toujours ſon ame qui s'envole,
Elle ne quitte plus ni la nuit ni le jour,
Ce tendre & triſte objet de ſon fidèle amour.
Tout ce qu'un faux eſpoir a de plus effroyable,
Tout ce que la douleur a de plus lamentable,
Tout ce qu'on peut ſouffrir de peine & de tourment,
Voyant mourir l'objet qu'on aime tendrement,

Son ame les éprouve ; elle ſent plus encore :
Qui pourroit exprimer l'ennui qui la dévore ?
On refuſe à ſes cris d'inutiles ſecours,
Elle invoque les Cieux, mais les Cieux ſemblent ſourds....

Manaſsès touche au dernier inſtant de ſa vie. Judith a perdu toute eſpérance. Elle n'a plus la force de cacher l'excès de ſa douleur. Manaſsès craint qu'elle n'y ſuccombe, & cherche à la conſoler.

« Hélas ! ſi vous m'aimez autant que je vous aime,
Conſervez-moi le jour en un autre moi-même.
Conſervez de ce tout la plus belle moitié ;
De vous, de mes enfans, prenez quelque pitié,
Ma tendreſſe l'exige, & je vous le demande,
S'ils ne perdent que moi, leur perte n'eſt pas grande ».
Manaſsès, à ces mots, les yeux mouillés de pleurs,
Fait un dernier effort pour cacher ſes douleurs,
Il lui donne un baiſer de ſa bouche expirante,
Puis lui tend une main toute pâle & tremblante,
Prend celle de Judith, & voulant la ſerrer,
Il expire. . . . .

Judith tombe évanouie ſur le corps de ſon cher Manaſsès ; revenue à elle-même, après quelques

momens, le désespoir s'empare d'elle, l'égarement se peint dans ses traits & dans ses discours.

Tout retentit au bruit de sa funeste plainte.
« Clair flambeau de mes jours, ta lumiere est éteinte,
Dit-elle. « O cher époux! mon unique trésor.
J'ai pu te voir mourir & je respire encor,
Moi, survivre aux tourmens, à l'horreur que j'endure?
Hélas! si tu l'as cru tu m'as fait une injure.
Va Judith te suivra. Sans ton amour, sans toi,
Le monde entier m'afflige & n'est plus rien pour moi.
J'irai, j'irai bientôt auprès de toi me rendre,
Joindre mon cœur au tien & ta cendre à ma cendre ».

Le récit d'Aga étant fait, les deux Prêtres arrivent, & s'en vont avec elle trouver Judith.

SIXIEME PARTIE.

Judith encourage les deux Chefs des Prêtres, & leur dit qu'elle a dessein de sauver sa Patrie.

PENDANT qu'Osias instruit le Prince Ammonite de l'Histoire d'Abraham, père des croyans, dont Aga, leur avoit parlé, les deux Prêtres abordent Judith, qui leur parle la première.

« Quoi! ne tentez-vous point la Justice céleste,
De borner à cinq jours tout l'espoir qui vous reste.
Voulez-vous qu'elle agisse à votre volonté,
Et que par vos desseins son cours soit limité.
Vous, Prêtres du Très-Haut, colonnes de son Temple,
Vous, qui devez servir de lumiere & d'exemple,
Vous, qui devez guider un Peuple infortuné,
L'avez-vous à lui-même enfin abandonné?...
Moïse, qui de Dieu reçut tant de faveurs,
Moïse, qui pour lui montra tant de ferveurs,
Fut-il pas affligé par un Peuple volage,
Qu'il venoit de tirer d'un cruel esclavage?
Relacha-t-il pourtant de son fidèle soin,
Et laissa-t-il jamais ces ingrats au besoin?

Vous, qui tenez ici le lieu d'un ſi grand homme,
Si du zèle qu'il eut, votre cœur ſe conſomme,
Faites ici pour nous ce qu'il a fait pour eux....
Imitez ſon amour ainſi que ſa prudence;
Avec cet avantage & cette différence,
Que nous n'avons jamais adoré de faux Dieux,
Et que dans cette erreur tomberent nos Aïeux.
Si notre cœur abhorre une faute ſi grande,
Si nous rendons à Dieu le culte qu'il demande,
Nous qui dans cet état voulons vivre & mourir,
Pourrions-nous craindre enfin qu'il nous laiſſât périr?
Non, non, croyons plutôt que ſa bonté ſuprême,
Nous réduit aujourd'hui dans ce péril extrême,
Pour mieux faire envers nous éclater ſon amour....
Quoi Dieu, pour Iſmaël, fit naître une fontaine
Lorſqu'il étoit couché preſque mort ſur l'arène,
Dieu, pour plaire à Moïſe, en un déſert affreux,
Fit un ſi long miracle en faveur des Hébreux:
Et nous perdrons l'eſpoir de mériter ſa grace?
Ah! ſoyons aſſurés, que bien qu'il nous menace
De ſon plus grand courroux, nous le déſarmerons....
Allez, ajouta-t-elle, offrir un Sacrifice,
Afin que le Seigneur, à mon deſſein propice,
Veuille écouter ma voix, daigne guider mes pas;
Mais de ce haut deſſein ne vous informez pas.

SEPTIEME PARTIE.

Dieu envoie un Ange à Judith. Apparition de l'ombre de Manaſsès. Judith ſort de Béthulie.

LA Sainte gémiſſant au fond de ſa retraite,
Pour obtenir du Ciel ce que ſon cœur ſouhaite,
S'abaiſſe juſqu'à terre, & relevant ſes yeux:
" Seul eſpoir d'Iſraël, ſa force & ſa défenſe,
Abaiſſe juſqu'à moi les yeux de ta clémence;
Vois la triſte Judith & daigne l'écouter.
Ce farouche Tyran, que tu dois déteſter,
Ce ſuperbe ennemi, qui nous preſſe & te brave,
Va rendre dans cinq jours ta Béthulie eſclave,
Si ton bras ne ſoutient le généreux deſſein,
Que ton amour, ſans doute, a verſé dans mon ſein.
S'il vient de toi, Seigneur, ah! fais-le moi connoître,
Et comme tu donnas l'épée à mon Ancêtre,
Au brave Siméon pour défendre ſa ſœur,
Arme mon foible bras contre un autre oppreſſeur.
Toi, qui pour Iſraël a fait tant de miracles,
Qui le tiras d'Egypte à travers tant d'obſtacles,
Lui traçant dans les mers un ſentier tout nouveau,
Qui des Egyptiens fut l'immenſe tombeau;

Regarde du même œil cette armée orgueilleuse,
Qui prétend de Solime être victorieuse,
Qui croit fouler aux pieds l'honneur de tes Autels,
Et nous faire adorer des Dieux qui sont mortels.
Renverse ses desseins, punis son arrogance,
Et fais m'en triompher selon mon espérance,
Qu'Holopherne, par moi reçoive le trépas.
Je vais partir, Seigneur, viens, viens guider mes pas,
Viens affermir ma main lorsqu'elle sera prête
A porter ce grand coup sur sa superbe tête;
Et pour mieux, à mes pieds abattre ce Vainqueur,
Rends-moi belle à ses yeux, rends-moi chere à son cœur;
Qu'il puise en mes regards une si vive flamme,
Qu'elle brûle soudain jusqu'au fond de son ame,
Et donne un tel éclat aux couleurs de mon teint,
Que son féroce cœur soudain en soit atteint ».

Dieu, du haut des Cieux, entend la prière de Judith. Il est entouré du Chœur sacré des Anges, qui chantent sans fin à sa louange de glorieux Cantiques. Il en envoie un vers Judith pour l'éclairer & la conduire.

L'Ange emprunte un corps à forme humaine, dont la beauté efface tout ce que les yeux des hommes ont vu.

D'un rayon lumineux il couronne ſa tête,
Ses yeux ſont d'un azur ſubtil & délicat,
Et ſon teint de l'aurore a le doux incarnat;
Son front, plus blanc que neige & plus poli qu'ivoire,
Eclate de grandeur, de pudeur & de gloire;
Son port, noble & divin, eſt plein de majeſté,
Et tous ſes traits font voir ſon immortalité.
Du haut du firmament il ſe trace une voie,
A peine à l'œil du jour ſon aîle ſe déploie,
Que le Ciel reflèchit ſes brillantes couleurs.
Les airs ſont parfumés des plus douces odeurs,
Du ſoleil étonné, dans ſa vaſte carrière,
Il ſembloit éclipſer la brulante lumière;
Plus prompt que la penſée, au milieu des éclairs,
Il a franchi les cieux & traverſé les airs.
Dans cette pompe auguſte, il fond en Béthulie,
Où Judith, devant Dieu, ſoupire & s'humilie;
L'Ange étonne ſes yeux par ſon brillant aſpect,
Et porte dans ſon cœur le calme & le reſpect.

Il lui apprend que c'eſt Dieu lui-même, qui lui a inſpiré le deſſein d'aller dans le camp d'Holopherne. Il lui recommande d'avoir toute confiance dans celui qui l'envoie, de ne point demander quelles armes lui ſerviront pour ſe défaire du Tyran; mais de s'occuper uniquement du ſoin de lui plaire.

Il lui ordonne de ne paroître aux yeux d'Holopherne que dans l'éclat de la plus grande parure.

Judith paſſe dans l'appartement qu'elle habita dans des jours plus heureux ; elle va s'y dépouiller de ſes vêtemens de deuil ; mais l'aſpect de ce lieu lui retrace l'idée de ſon époux ; elle reſſent la douleur de ſa perte comme au moment où il lui fut enlevé.

Elle touche, & cent fois elle arroſe de larmes,
L'habit dont ſon Epoux voulut parer ſes charmes,
Quand, aux yeux des Hébreux, s'avançant à l'Autel,
Tous deux ſe ſont jurés un amour éternel.
Qu'un ſoin bien différent l'agite & la dévore !
Ah ! ce n'eſt pas pour plaire à l'objet qu'elle adore,
Que Judith a recours à ces vains ornemens.
Elle entend tout-à-coup de longs gémiſſemens.
Son bras avec effroi comme enchaîné s'arrête.
Elle frémit, ſoupire & détourne la tête.
D'un nuage confus ſon œil eſt obſcurci.
D'un tremblement ſoudain tout ſon corps eſt ſaiſi.
A la pâle lueur d'une ſombre lumiere,
Un fantôme effrayant vient frapper ſa paupiere.
C'eſt Manaſsès qui s'offre à ſon cœur attendri,
Tel que ſes yeux l'ont vu, quand cet époux chéri
Exhala dans ſes bras ſon ame fugitive.
Auſſi-tôt une voix ſépulcrale & plaintive,

Trois fois avec effort fait retentir ce lieu
De ces triftes accents : « Obéiffez à Dieu » ;
Et trois fois à ces mots éperdue, égarée,
Judith cherche & pourfuit cette image adorée,
Qui, préfente à fes yeux, fe dérobe à fes bras.
« A mes embraffemens ne te refufe pas,
Toi qui me vois ici fous ces habits de gloire;
Funefte & tendre objet de ma trifte mémoire,
Ombre de Manafsès, hélas! fi mon tourment
Se couvre quelque jours de ce déguifement,
Le Ciel le veut ainfi, ta voix me le commande,
Mon honneur m'y contraint, mon Pays le demande;
Mais mon cœur affligé, gémit fous ce fardeau,
Et lui préféreroit le repos du tombeau.
Laiffe-moi, cher époux, garantir ta Patrie
De la honte des fers & de l'idolâtrie.
Toutefois, cette gloire eft pour moi fans appas,
Puifque j'en dois jouir où Manafsès n'eft pas.
J'irai, j'irai pourtant achever cet ouvrage,
Où le Ciel, où ta voix, où mon Pays m'engage.
Mais ayant abattu le plus fier des guerriers,
Je reviens fur ta tombe apporter mes lauriers;
Et, reprenant mon deuil, j'y nourrirai ma flamme
Jufqu'au jour où le Ciel me rejoigne à ton ame,
Et me faffe defcendre au fond du monument
Où repofe aujourd'hui ma gloire & mon tourment ».

Osias propose à Judith de la suivre; Judith s'y oppose ; le Ciel lui ordonne d'y aller seule.

Ici l'Auteur invoque l'Ange qui conduit l'Héroïne. Représentez-vous Judith marchant dans les ténèbres, hors de la Ville, & encourageant sa fidelle Aga.

Je tente, je l'avoue, un projet périlleux;
Mais que ne peut-on point favorisé des Cieux?
Nous vaincrons, chere Aga, Dieu fera ce miracle.
Son invisible main levera tout obstacle.
C'est par lui que David, encore jeune enfant,
Osa seul attaquer l'ennemi triomphant,
Et, d'un seul coup de fronde, abattit sur le sable
Cet énorme Géant, ce Colosse effroyable,
Qui bravoit ciel & terre, & ne s'attendoit pas,
Que la main d'un enfant lui donnât le trépas.

Judith prend de-là occasion de faire l'histoire de David.

NB. Je ne crois pas que, dans tous les Poëmes épiques que le siècle de Louis XIV a produits, il se trouve rien d'aussi heureusement imaginé, que l'Ombre de Manassès sortant du tombeau dans le moment où Judith quitte ses habits de deuil.

HUITIEME ET DERNIERE PARTIE.

Arrivée de Judith au camp d'Holopherne ; amour de ce dernier pour elle : mort de ce Tyran.

JUDITH se présente à la Garde du camp avec sa fidelle & timide Aga, tient un discours adroit à celui qui commande, & parvient à se faire présenter au Général.

Et telle que l'aurore au matin se fait voir,
Alors qu'elle embellit les richesses de Flore ;
Telle paroît Judith & plus pompeuse encore.

Holopherne est frappé de la beauté de Judith ; il vole au-devant d'elle, & laisse entrevoir, dans le discours qu'il lui adresse, l'amour & l'espoir qui commencent à se glisser dans son cœur. Cette femme, inspirée, s'en apperçoit, &, pour l'enflammer davantage, elle lui promet de le mener victorieux jusques dans Solime.

« Quand je ne serois point aujourd'hui ta captive,
Cette auguste bonté, cette rare douceur,
Par des nœuds éternels captiveroient mon cœur.

Hélas! si les Hébreux connoissoient ta clémence,
Qu'ils priseroient l'honneur d'être sous ta puissance:
Que leur fatale erreur les rend infortunés!
Qu'il est vrai que du Ciel ils sont abandonnés.
J'ai su, Seigneur, j'ai su du grand Dieu que j'adore,
Que tu dois triompher du couchant à l'aurore....
Suspends pour un moment ta valeur sans seconde;
Differe quelques jours la conquête du monde,
Délasse un peu ton bras sous tes sacrés lauriers,
Et donne un peu de trève à tes soucis guerriers,
Attendant que le Ciel inspire à mon courage,
Le tems qu'il a prescrit, d'accomplir mon message ».

Holopherne, enchanté du discours de Judith, lui fait des offres brillantes, lui dit qu'elle mérite de regner sur l'Univers, la conduit dans une tente magnifique, & veut lui faire servir les mets les plus exquis.

Judith répond que sa Loi les lui défend, & qu'elle en fait apporter assez avec elle pour l'exécution de ses projets.

Je te requiers aussi qu'à l'ombre de la nuit,
Je puisse aller prier loin du monde & du bruit;
Car le Dieu dont mon cœur adore la puissance,
Veut que nous lui parlions dans un profond silence.

Il la quitte. L'Auteur fait une peinture fort étendue de l'amour d'Holopherne pour Judith, & de tous les combats qu'il éprouve au fond de son cœur. Je passerai aussi une comparaison, quoique fort ingénieuse, du cœur d'Holopherne à un labyrinthe.

Plus il veut s'efforcer d'en sortir plus il s'y égare.

Il y fait ses efforts, mais ils sont superflus,
Il se cherche lui-même & ne se trouve plus.
Cependant que Judith, à l'aspect des étoiles,
Qui de la pâle nuit éclaircissent les voiles,
Sort du camp d'Holopherne, aussi-tôt ses regards,
De sa Patrie en dueil contemplent les remparts.
« O ma chere Cité, relève ton courage,
Tu jouiras du calme après ce long orage;
Ton Dieu va dissiper, s'il est sûr de ta foi,
Le nuage épaissi prêt à fondre sur toi ».
Puis regardant le Ciel & poursuivant encore :
« C'est l'espoir de mon cœur grand Dieu, Dieu que j'adore,
De ta puissante voix l'infaillible decret,
De mon prochain bonheur m'entretient en secret.
Si je suis dans ce camp avec toute assurance,
Si du plus fier Tyran je brave la puissance,
Si jusques dans sa tente on me voit sans effroi;
C'est que, du haut des cieux, ton œil s'ouvre sur moi,

Que mon honneur t'eſt cher, & que pour me défendre,
D'un ſeul de tes regards tu peux tout mettre en cendre;
Que ton bras eſt armé contre nos ennemis,
Ainſi que de ta part un Ange m'a promis.
Hâte-toi donc, Seigneur, de les réduire en poudre,
Lance ſur leurs lauriers ta redoutable foudre;
Fais naître ce moment, digne de ton amour,
Où le fer doit priver Holopherne du jour,
Où ta main invincible affermiſſant la mienne,
Abattra d'un ſeul coup la force Aſſyrienne.
Alors, grand Dieu, ton Peuple affranchi de ſes maux,
Bénira ton ſaint Nom....

L'abſence de Judith dure trop longuement,
Et chaque heure eſt un ſiècle à ce nouvel amant.
O nuit, cruelle nuit, que ta longue durée
A fait ſouffrir de maux à mon ame égarée!

Holopherne va trouver Judith; elle eſt occupée à conſiderer une tapiſſerie. C'eſt Sémiramis qui fait mourir Ninus.

Ah! s'écria Judith, qu'elle connoiſſoit peu
L'heur d'un ſi beau lien, le prix d'un ſi beau feu.
Holopherne étonné, tourne ſes yeux ſur elle;
Il voit les ſiens en pleurs, & ſon ſein qui pentelle.

Madame,

Madame, lui dit-il, que Ninus est heureux
D'émouvoir à pitié votre cœur généreux ;
Le plus grand des mortels lui doit porter envie ;
La gloire de sa mort vaut la plus belle vie.

Holopherne s'enivre d'amour & d'espérance, en voyant la belle Judith qui paroît répondre aux tendres sentimens qu'il lui marque. Il la fait prier d'un festin, après lequel il veut l'élever au rang de son épouse. Elle reçoit la proposition avec une joie apparente.

Enfin, elle touche au moment d'exécuter son dessein.

« Précipite ta course, astre éclatant du jour
Dit-elle, fais regner ta rivale à son tour.
Autrefois d'un Héros la puissante prière
Te rendit immobile au haut de ta carrière,
Quand tu voyois par lui les Hébreux triomphans,
Frapper, exterminer leurs ennemis tremblans :
Leurs bras ensanglantés vengeoient l'Etre suprême,
Mes vœux sont plus bornés, & ma cause est la même. »
Le Tyran attendoit, non moins impatient :
Du festin qu'il prépare il fait hâter l'instant.
L'un & l'autre fait voir le trouble qui le presse :
L'une pleine de zèle & l'autre d'allegresse,

L'une écoutant ſon Dieu qui parle dans ſon cœur ;
L'autre adorant les yeux dont il ſe croit vainqueur.
L'eſpoir de l'une eſt grand, l'erreur de l'autre extrême,
L'une attend tout du Ciel, l'autre tout de lui-même.

Holopherne s'enivre autant d'amour que de vin ; pendant tout le repas il veut & croit plaire à Judith, qui en témoigne la plus grande joie, & qui emploie tous les moyens pour l'exciter à boire.

Enfin Holopherne eſt plongé dans la plus honteuſe ivreſſe, & Judith touche au moment favorable qu'elle a tant déſiré.

Et, ſans examiner le péril de ſa fuite,
Elle abandonne au Ciel le ſoin de ſa conduite.
« Grand Dieu, s'écria-t-elle, avec d'ardents ſoupirs,
Accomplis ta promeſſe, ainſi que mes deſirs ».
Elle ſort, à ces mots, d'une pénible extaſe,
Son courage redouble ; un feu divin l'embrâſe.
Ce n'eſt plus cet objet dont le charme vainqueur
Du farouche Holopherne avoit ſéduit le cœur :
Sa démarche & ſes traits n'ont rien d'une mortelle,
Une ſombre fureur en ſes yeux étincelle,

Ses cheveux sur son front semblent se hérisser,
Un pouvoir inconnu la force d'avancer.
Elle voit sur le lit la redoutable épée,
Qui dans le sang hébreu devoit être trempée;
Elle hâte ses pas, & prend entre ses mains
Ce fer victorieux, la terreur des humains,
Observe avec horreur ce Conquérant du monde,
S'applaudit en voyant son ivresse profonde;
Puis soulève le fer, l'arrache du fourreau,
Et le cœur enflammé par un transport nouveau,
Croit entendre la voix du Ciel qui l'encourage:
« Tu le veux, Dieu puissant, acheve ton ouvrage. »
Elle dit, & d'un bras, par Dieu même affermi,
Frappe d'un fer tranchant son superbe ennemi.
La tête du Tyran tombe du lit sanglante.

L'Auteur compare Judith à un Berger qui, pour la premiere fois de sa vie, ose poursuivre un loup, la terreur des campagnes: il l'attaque; il le tue, & se hâte d'en rapporter les dépouilles sanglantes dans le lieu même où il a laissé ses troupeaux épouvantés.

Aga se saisit de la tête d'Holopherne: toutes deux d'un pas rapide traversent le camp ennemi: elles arrivent bientôt aux remparts de Béthulie: un

ſilence morne y regne. Les Gardes conſternés prêtent une oreille attentive. Judith les appelle.

« Accourez tous, amis : ſortez de vos murailles,
Nous avons triomphé par le Dieu des batailles.
Qu'un juſte eſpoir renaiſſe en vos cœurs abattus :
Le Peuple Hébreu reſpire, & le tiran n'eſt plus. »

A ces mots elle montre la tête d'Holopherne. Les portes de Béthulie s'ouvrent devant elle. Les Habitans accourent en foule. Judith paroît au milieu d'eux comme un Ange deſcendu du ciel qui les arrache des bras de la mort. A peine oſent-ils en croire leurs yeux. Immobiles & muets, ils la contemplent avec admiration. Cette jeune héroïne veut qu'ils profitent de la conſternation des ennemis. Elle invite les aſſiégés à fondre ſur eux ; mais déja les troupes d'Holopherne apprennent la mort de leur Général, & cherchent leur ſalut dans une fuite précipitée.

Judith à la tête du Peuple, entourée des Prêtres & des Grands qui célebrent à l'envi ſa gloire, baiſſe ſes regards modeſtes vers la terre, & va rendre des actions de grace au Dieu tout-puiſſant des Armées.

CANTIQUE

DE JUDITH.

Redoutables Vengeurs des crimes de la terre,
Meſſagers du Très-Haut, qui portant ſon tonnerre
Le faites retentir dans ce vaſte Univers,
Et juſques ſur le trône effrayez les pervers :
Miniſtres immortels de ſes juſtes vengeances,
Protecteurs des humains, ſaintes Intelligences,
Images d'un Dieu juſte, où lui-même eſt empreint,
Répétez avec nous que le Seigneur eſt Saint.

Flambeau de l'Univers, dont les clartés fécondes
Animent à la fois tous les cieux, tous les mondes,
Quant la terre s'ouvrant, à tes vives chaleurs
Fait germer dans ſon ſein & les fruits & les fleurs ;
Ardent Père du jour, Epoux de la nature,
Du Soleil éternel éclatante peinture,
Près de ce Dieu vivant, toi dont l'éclat s'éteint,
Viens redire avec nous que le Seigneur eſt Saint.

Toi qui ſuis le repos, le ſilence & les ombres,
Qui fais voir les objets taciturnes & ſombres,
Bel Aſtre, dont le feu ſi doucement nous luit,
Qui nous offre un jour pâle au milieu de la nuit,
Qui d'un Dieu bienfaiſant annonçant la puiſſance,
Répands du haut des airs une utile influence,
Où ſa tendreſſe éclate, où ſa bonté ſe peint,
Viens redire avec nous que le Seigneur eſt Saint,
Et vous, qui diaprez les ténébreuſes voiles,
Beaux yeux du firmament, éclatantes étoiles,
Diamans, qui ſemblez enchaſſés dans les cieux,
Dont le feu tendre & pur, eſt le charme des yeux,
Brillantes roſes d'or, en champ d'azur ſemées,
Cloux du ſuperbe char du grand Dieu des armées,
Clairs flambeaux de la nuit que le ſoleil éteint,
Répétez avec nous que le Seigneur eſt Saint.

Armes du Dieu vivant, effroyable tonnerre,
Et vous vents enfermés aux gouffres de la terre,
Montagnes & vallons, fiers torrens, doux ruiſſeaux,
Innocentes brebis, honneur de nos troupeaux,
Vous, chantres des forêts, qui charmez nos oreilles;
Tréſors de la nature, innombrables merveilles,
Que les cieux, que les mers & que la terre enceint,
Répétez avec nous que le Seigneur eſt Saint.

Et nous, pour qui ſa main prend aujourd'hui les armes,
Nous de qui ſon amour vient eſſuyer les larmes,
Que nos luths, que nos voix, par des tons meſurés,
S'élevent, s'il ſe peut, aux globes azurés.
Nous voyons, par ſon bras, nos guerres étouffées;
Poſons ſur ſes Autels nos armes, nos trophées.
Répétons à jamais que le Seigneur eſt Saint,
Et que tout eſt poſſible au mortel qui le craint.

Le Lecteur peut d'après cet extrait, ſe former une idée du talent poëtique de Mademoiſelle de Calage; ce Poëme, ouvrage de ſa jeuneſſe, fut condamné à l'oubli dès qu'il parut: un homme entreprit de traiter le même ſujet, & il eut un très-grand ſuccès. On ſe rappelle encore la Judith de l'Abbé Boyer. Je pourrois citer ici les paſſages tirés de la Bible, dans leſquels les deux Poëtes ſe ſont rencontrés; mais quand j'aurai rapporté les deux premiers vers de la Tragédie de Boyer, je ſuis perſuadé que le Lecteur demandera grace pour le reſte.

Oſias parlant au Chœur des Béthuliens.

Peuples impatiens étouffez ce murmure:
Quelques maux, quelque ſoif que Béthulie endure,
Soumettez-vous toujours, &c.

Tout le monde connoît l'Epigrame de Racine ſur la Judith: le Seigneur des Accorts en a inſéré une dans ſon Recueil, qui, toute foible qu'elle eſt, offre à-peu-près la même idée.

Jacque, pleurant près un tombeau,
Sous lequel gît un méchant homme,
(Composé d'un marbre aussi beau,
Qu'on n'en sçauroit trouver à Rome)
« Je pleure, dit-il, seulement
» Ce marbre mis indignement. »

Le même Auteur en cite une autre dont l'idée a peut-être quelque rapport avec celle-ci.

Un serpent du sacré vallon
Mordit la femme de Cléon:
Devinez ce qu'il arriva!
Ce fut le serpent qui créva.

Anne se faisoit accroire
Qu'en se lavant dans cette eau,
Blanche y deviendroit sa peau,
Mais sa peau rendit l'eau noire.

N. B. Il est inutile de répéter ici ce que j'ai déja dit dans le second Volume, au sujet des changemens & des additions même que j'ai cru nécessaires, ce Poëme de Mademoiselle de Calages se trouve à la Bibliothéque du Roi, *in*-4°.

POEME
ITALIEN.

MARGUERITE SARROCHIA.

CETTE Dame étoit Napolitaine. La nature l'avoit douée du talent de la Poésie. Peut-être eut-elle effacé tous les Poëtes de son siècle (1), si elle n'eut pas eu la prétention d'être universelle. L'étendue de ses connoissances lui avoit déjà fait une très-grande réputation, dans un âge où les femmes ne connoissent encore que l'art de plaire. Elle joignoit à tous ces avantages un cœur sensible & bienfaisant, les graces, la beauté, la naissance & les richesses. Devenue l'objet de tous les hommages, elle n'eut d'abord que le desir d'obliger; mais son excessive vanité l'égara toujours & fut la source de tous ses chagrins.

Des hommes, à qui l'esprit d'intrigue tient

(1) Le dix-septième.

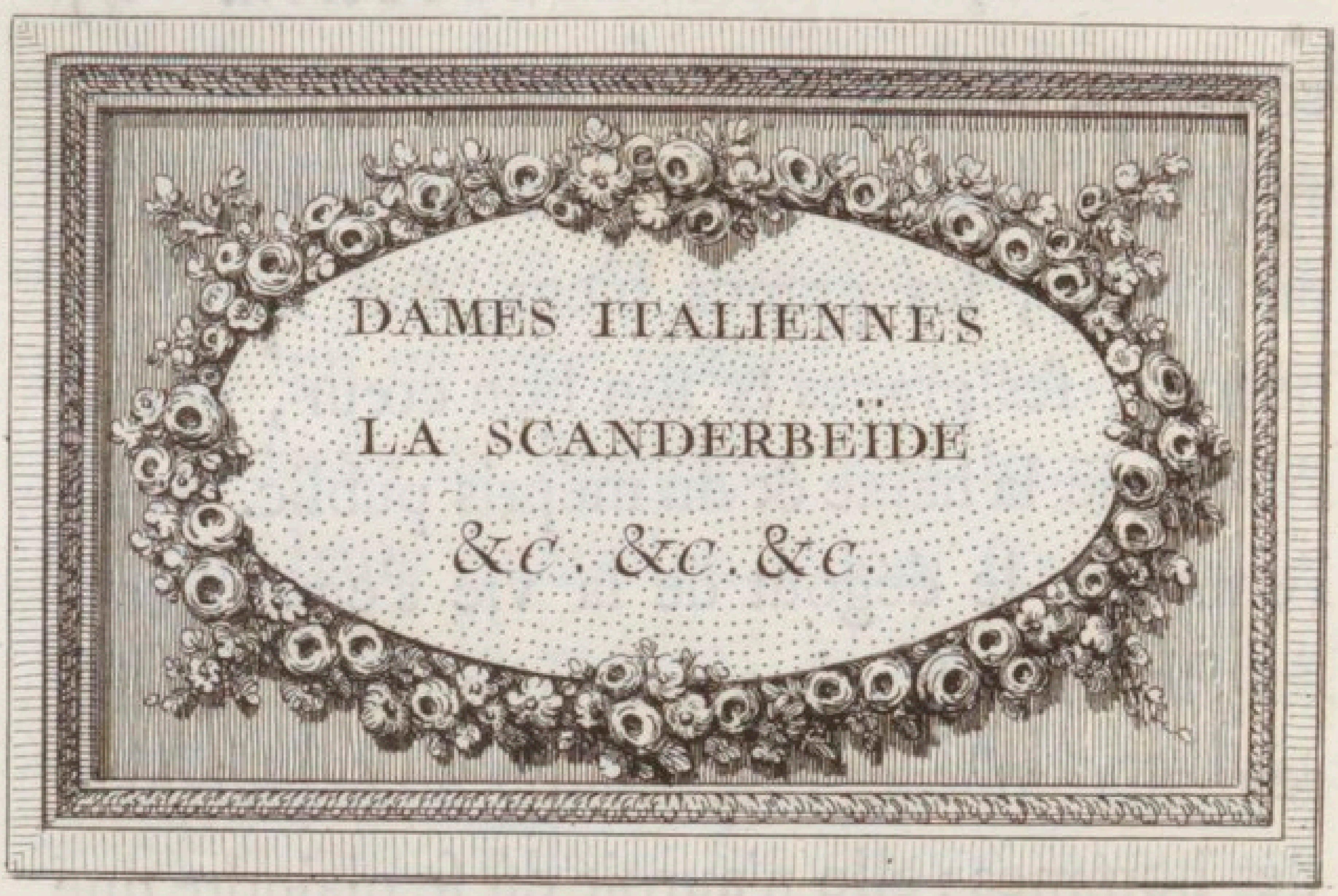
ordinairement lieu de mérite & de vertus, lui prodiguèrent les louanges, & achetèrent ſon amitié à force de baſſeſſes. Ennemis de tout ce qui ne leur reſſembloit pas, ils eurent l'adreſſe de l'engager dans leurs haines & dans leurs querelles. Alors ſes yeux ſe fermèrent ſur le mérite, & ſon oreille ne s'ouvrit qu'à la flatterie. L'eſprit de parti la rendit injuſte. Elle le fut encore davantage par la manie de protéger, manie d'autant plus dangereuſe, qu'elle a tous les dehors de la bienfaiſance & tous les effets du deſpotiſme, & que ſi elle fait un bien leger, c'eſt en produiſant un grand mal.

Les honnêtes gens, les hommes d'un vrai mérite, que Marguerite avoit d'abord attirés près d'elle, s'en étant éloignés, ſa maiſon devint le rendez-vous d'une foule d'intrigants, qui s'étayoient de ſon crédit pour ſe ſoutenir entre eux, & faire une guerre ouverte à tout ce qui ne plioit pas les genoux devant leur idole. Ils parvinrent ainſi à faire rejaillir ſur elle le mépris dont ils étoient

couverts. Bientôt Marguerite Sarrochia, avec des talens rares, des connoiſſances profondes, ſes grands biens, ſon nom, ſa beauté, ſes graces & ſon bon cœur, devint l'objet de la haine & du mépris public. Enfin l'ennui & le dégoût de la vie s'emparèrent de ſon ame &, jeune encore, la conduiſirent au tombeau. Elle mourut en ſe plaignant des hommes : elle n'auroit dû ſe plaindre que d'elle-même.

Après ſa mort, on recueillit ce qu'elle avoit fait du Poëme de la Scanderbeide, & l'on ſe contenta de le faire paroître avec les négligences qui échappent toujours dans la chaleur de la compoſition. Il eſt ſans doute malheureux pour ſa gloire & pour celle des femmes, qu'elle n'ait pas eu le tems d'y mettre la dernière main.

Elle a fait auſſi, dans ſa première jeuneſſe, des Epigrammes latines qui ont été eſtimées.



LA SCANDERBEIDE,

POEME.

CHANT PREMIER.

Muse, chante les travaux & les victoires du Roi d'Epire, depuis le jour heureux où les rayons divins d'une foi vive & pure dissipèrent les ténébres qui l'environnoient. Dis les exploits des Guerriers qui suivirent ses étendards, & la gloire de ceux qui périrent au champ de Mars : chante aussi la défaite

d'Amurat, Tyran cruel de la Thrace désolée, & blaſphémateur du vrai Dieu.

Scanderberg, échappé aux périls qui avoient menacé ſon enfance dans le Sérail d'Amurat, commandoit une armée nombreuſe & ſervoit le fier deſtructeur de ſa famille & de ſon pays. Ses premiers exploits furent la priſe de Belgrade. Cette Ville, défendue par une forte garniſon, où s'étoient renfermés des Guerriers illuſtres, avoit laſſé l'armée d'Amurat, l'avoit preſque détruite, lorſque Scanderberg y fut envoyé. La prudence & la valeur de ce jeune Héros ſurmontèrent tous les obſtacles, & la Ville ſe rendit aux conditions que lui impoſa le Vainqueur.

Amurat parut ſouſcrire à la capitulation que Scanderberg lui avoit envoyée ; cependant ſa haîne contre deux Guerriers fameux, Arnite & Polinure, dont la valeur avoit tant de fois été fatale aux ſiens, les lui fit ſecrétement excepter des conditions générales. Alors une paſſion cruelle livroit au cœur du tiran les plus rudes combats, & les effets n'en furent que trop funeſtes à l'objet innocent qui l'avoit fait naître.

Donique, fille du ſage Polinure, entroit à peine en ſon printems. Déjà la Renommée, déployant

ſes aîles rapides & parſemées d'yeux, répétoit au loin que cette aimable perſonne étoit née pour fixer tous les cœurs.

Déjà la vengeance, mère de la Tyrannie, a pris la forme de l'Amour, déjà ſes feux ſombres ont embrâſé le cœur d'Amurat; &, fière de ſon triomphe, certaine des coups qu'elle vient de porter, elle a diſparu. Depuis ce moment le feu du deſir circule dans les veines du farouche Sultan : ſon imagination, vivement bleſſée, lui préſente ſans ceſſe & ſous mille formes ſéduiſantes, la jeune Beauté dont la poſſeſſion ſatisferoit à la fois ſon amour & ſa vengeance.

Lagnète eſt appellé : Lagnète, dont le penchant au mal peut à peine égaler la hardieſſe avec laquelle il le commet. Elevé près d'Amurat, un long uſage & l'emploi honteux de Miniſtre de ſes plaiſirs, le fait accourir, prêt, s'il le faut, à ravir encore des bras d'une mère éplorée une victime nouvelle. Quelle eſt ſa ſurpriſe! cette voix foudroyante, ce regard terrible, qui portent la terreur dans l'ame la plus affermie, ſont diſparus. Amurat, vaincu par l'amour, laiſſe, pour la première fois, errer le ſourire ſur ſes lèvres, il ne commande plus, il ſupplie.

« Si

« Si les jours de ton Souverain ſont de quel-
» que prix à tes yeux, ſi le ſouvenir de ſes bien-
» faits, de ſon amitié, peut quelque choſe ſur
» toi, va trouver la jeune Donique, fille de l'au-
» dacieux & ſuperbe Polinure, peins-lui mon
» amour, mes deſirs, & ſur-tout mon pouvoir.
» Diſpoſe cette ame naïve... Non, c'eſt trop m'a-
» baiſſer. Que le père & les fils, que la mère &
» la fille, arrachés par toi du ſein de leurs foyers,
» paroiſſent à mes yeux courbés ſous le poids de
» leurs chaînes. Va ».

Il dit, & déjà il avoit repris cet air menaçant qui faiſoit trembler le Sérail & l'Empire.

Lagnète reſſentoit cette joie barbare que goûte le méchant, lorſque le pouvoir de perſécuter la vertu lui eſt remis; mais Amurat, dont les penſées, ſemblables aux flots ſoulevés à l'approche d'une tempête furieuſe, étoient effacées auſſi-tôt que formées, le fait rappeller. C'eſt à Scanderberg qu'il lui ordonne de s'adreſſer pour le ſupplice de Polinure, & c'eſt des mains de ce Héros que Lagnète doit recevoir l'infortunée Donique, couverte du ſang de ſon malheureux père. Lagnète pâlit à cet ordre nouveau. Il connoît Scanderberg & preſſent ſes juſtes refus. Le lâche craint pour

ſa vie, s'il n'a recours à la ruſe. Il veut au moins conduire Donique au Sérail, & prend en ſecret les meſures néceſſaires à l'accompliſſement de ſon projet.

En effet, le Héros frémit d'horreur à cet ordre barbare. Il ne balance point entre le devoir, alors onéreux, que ſemble lui preſcrire la qualité de Sujet, & le premier devoir de l'homme, ſi doux à remplir pour les ames vertueuſes. Mais en ſauvant l'innocence qui ſe repoſe ſur l'effet de ſes promeſſes, il voudroit épargner à ſon Souverain l'aveu honteux d'un crime que voile encore l'ombre du ſecret. Il refuſe d'en croire Lagnète ſur ſa parole. Il exige un ordre ſigné de la main de Sa Hauteſſe.

Tandis qu'il réfléchit ſur les moyens de dérober à la fureur d'Amurat tant d'innocentes victimes ; Lagnète, qui avoit feint d'attendre cet ordre, ſéduit une jeune eſclave attachée à Donique. Bientôt, ſous l'appât trompeur d'une fortune brillante, elle lui livre ſa proie, & fuit avec eux.

Le traître Lagnète arrivé à deux journées de Belgrade ſe repoſoit dans un vallon agréable. Une garde nombreuſe environnoit la tente où la belle & triſte Donique étoit captive. Le lâche s'ap-

plaudiſſoit de ſon crime, lorſque Scanderberg & Polinure, ſuivis de quelques troupes, paroiſſent tout-à-coup devant lui. D'abord les regards troublés de ce vil raviſſeur ſe baiſſent vers la terre ; mais bientôt, rappellant ſon audace ordinaire, il s'approche de Scanderberg, & prévenant ſes queſtions, il ſe plaint de l'obſtacle qu'il ſemble vouloir mettre à la volonté d'Amurat, & même aux deſirs de Donique (1).

Scanderberg, ſurpris de cette ruſe nouvelle, ordonne qu'on amène Donique. Elle paroît ; il l'interroge ; & l'ingénuité de ſa réponſe, ſa rougeur, ſon émotion, des pleurs qui s'échappoient de ſon œil brillant, tout confondit Lagnète, tout rendit Donique auſſi intéreſſante qu'elle étoit belle. Polinure l'embraſſe, la ſerre dans ſes bras, & tous deux tombent aux genoux de leur Bienfaiteur, que l'amour venoit de ſoumettre à Donique. Lagnète fut épargné. Scanderberg crut

(1) En Turquie, lorſqu'une fille ſe croit aſſez belle pour plaire au Grand-Seigneur, ſes parens ne peuvent refuſer de la préſenter aux Officiers prépoſés pour les achats de ces malheureuſes victimes du plus barbare de tous les préjugés.

devoir à celui qu'il regardoit encore comme ſon Souverain, cette marque de déférence.

Lagnète revenu à Conſtantinople, fait paſſer dans l'ame d'Amurat la rage dont la ſienne eſt remplie. Il exagère les périls qu'il a courus : il peint Scanderberg ſous les couleurs les plus odieuſes. Amurat n'avoit jamais beſoin d'être excité pour commettre les plus cruels attentats. La mort de Scanderberg eſt réſolue, mais l'amour & la vénération qu'ont pour lui les troupes qu'il commande, rendent ſa perte plus difficile à tramer. Amurat, indécis ſur le choix des moyens, conſulte Baïzette, ennemi ſecret de la Maiſon royale d'Epire, & plus encore du Héros, vainqueur de Belgrade. C'étoit ce même Baïzette, qui au commencement de la guerre avoit eû le commandement de l'armée : trois fois vaincu, il n'avoit échappé au cordon fatal qu'en demandant un ſucceſſeur. Les exploits de Scanderberg ajoutèrent à ſa diſgrace la peine cuiſante que l'ambitieux terraſſé dévore en ſilence. Rentré en grace par des intrigues de Sérail, il épioit le moment de nuire à Scanderberg, lorſque l'Empereur le fit appeller. La mort la plus cruelle devoit, ſelon lui, terminer les jours de cet au-

dacieux : &, craignant l'aſcendant que donne la vertu ſur ceux dont le cœur n'eſt pas endurci aux forfaits, il ſe charge lui-même de cette odieuſe commiſſion. Le poiſon le plus ſubtil & en même-temps celui qui cauſe les douleurs les plus aiguës, eſt déjà préparé. Il part après avoir obtenu le Gouvernement de la Ville de Belgrade. Arrivé dans cette Ville, il vient à bout de ſéduire Chriſero, l'un des Officiers de Scanderberg ; ce perfide verſe du poiſon dans la coupe de ſon maître.

CHANT II.

L'EFFET du poiſon retardé par le mêlange des alimens, laiſſoit quelqu'eſpérance aux amis de Scanderberg; Mais Baïzette ſe hâte d'aſſurer ſa vengeance, en mêlant adroitement une ſeconde doſe dans un palliatif que venoient d'ordonner les Médecins.

Alors tout eſpoir eſt ôté à ceux qui entourent le Héros, il touche à ſon dernier inſtant. Macaone, vieillard vénérable & ſavant dans l'Art d'Eſculape, ſe préſente à Sérano, le plus cher des amis de Scanderberg. Macaone veut en vain ranimer ſes forces expirantes, la Parque inexorable tenant d'une main le fil de ſes jours, ſe diſpoſe à les terminer avec le fatal ciſeau; mais tout-à-coup éclairé ſur la fauſſeté de la Religion qu'on lui avoit fait embraſſer dans ſa jeuneſſe, Scanderberg fait vœu de quitter le culte de Mahomet pour celui que ſuivoient ſes Ancêtres. Soit que les remèdes du vieux Médecin opéraſſent alors plus heureuſement que lui-même n'avoit oſé s'en flat-

ter, ſoit que le Deſtin, (dont les décrets ſont auſſi impénetrables que le ſéjour ténébreux de Pluton l'eſt aux mortels qui jouiſſent de l'éclat du Soleil) voulût humilier l'Empire du Croiſſant, & punir Amurat de l'excès de ſes cruautés; Scanderberg donne tout-à-coup des ſignes certains d'une guériſon prochaine.

Cependant Baïzette, qui penſe que Scanderberg touche aux derniers inſtants de ſa vie, veut ſe ſouſtraire aux reproches qu'on lui fait de toutes parts. Il fait aſſembler l'armée. Il expoſe la volonté d'Amurat. A cet ordre ſanglant, l'armée reſte dans un profond ſilence; Officiers & Soldats baiſſent leurs fronts conſternés; tous ſont ſaiſis à la fois d'horreur & de pitié. Mais la plupart, croyant leur Général prêt d'expirer, cachent ſous le dehors trompeur d'une ſoumiſſion ſervile, le deſir de venger la perte du Héros qu'ils adorent.

A peine Baïzette eſt-il retourné dans ſa tente, que des cris d'alégreſſe frappent ſon oreille étonnée. Bientôt il en apprend la cauſe, & connoît qu'il s'eſt inutilement chargé de commettre un crime qui le rend l'objet de la haine publique. Il ſent combien il eſt honteux pour lui de s'en être indiſcrétement avoué l'auteur. Alors ne ména-

geant plus rien, il aſſemble les Chefs de l'armée & leur ordonne, au nom de l'Empereur, de ravir par le fer, une vie que le poiſon avoit épargnée.

Sérano, furieux d'avoir encore à trembler pour les jours de ſon ami, court à ſa tente, l'engage à profiter des premières ombres de la nuit pour ſe retirer à Bude avec le vieillard Macaone, Polinure & quelques ſoldats dont la fidélité lui eſt connue.

Tandis que Baïzette attend avec ſécurité que le ſilence de la nuit lui livre, ſans défenſe, une proie qu'il croit ne pas devoir lui échapper, Sérano ſe rend près de Scanderberg avec dix guerriers choiſis. Les précautions qu'il a priſes pour aſſurer leur fuite, ne laiſſent aucune crainte qu'ils puiſſent être découverts avant d'être en ſûreté. Un eſclave avoit, dès le ſoir même, enlevé les fers des chevaux & déja les a remis dans un ſens contraire, afin que l'impreſſion de leurs pas, pût mettre en défaut la vigilance de l'ennemi.

Scanderberg, eſcorté par ſes fideles amis, part, & bientôt hors d'atteinte, tourne, en ſoupirant, ſes regards attendris ſur l'armée, qui campoit encore à quelque diſtance de Belgrade. En ſûreté pour ſes jours, il craint que le farouche Baïzette ne ſe venge ſur les amis qu'il abandonne. Il ſe

repent d'une fuite qui les expose à la fureur du Ministre des vengeances d'Amurat. Cependant il arrive à Bude à l'entrée de la nuit. Macaone le conduit dans sa maison. Arnite, qui gouvernoit cette Ville, Capitale de Hongrie, séjour ordinaire du Roi, Arnite, averti par les Gardes de la Ville de l'arrivée d'une troupe guerrière, se rend chez Macaone, & reconnoît Scanderberg. Il embrasse avec transport ce Héros qu'il chérit, & auquel il a dû la vie. Il court en avertir le Roi. Le Monarque, charmé de posséder un si grand Guerrier, veut qu'on lui rende les mêmes honneurs que s'il avoit déjà recouvré le Royaume de ses pères. Scanderberg, fidèle à ses promesses, saisit ce moment de repos pour se faire instruire dans la Religion Chrétienne, dont il fait ouvertement profession.

Le Roi & Scanderberg s'entretenoient un jour des moyens qu'il faudroit tenter pour enlever l'Epire au cruel Amurat, lorsqu'un tumulte se fait entendre de toutes parts. Une partie des Habitans de Bude accourt au Palais en criant aux armes, tandis que les autres montent sur les murs pour repousser l'ennemi, qu'ils croyoient déjà prêt à les escalader. Scanderberg, ému à cette nouvelle,

envoie ſon ami Sérano reconnoître ces troupes. Il s'occupe à calmer l'inquiétude du Roi; il donne les ordres néceſſaires pour ſe garantir des ſurpriſes; Sérano revient & lui parle ainſi:

« Seigneur, Arioden, Dragut, Scéva & Sinan, » à la tête des Troupes qu'ils commandoient ſous » tes ordres, ont quitté l'armée d'Amurat pour » venir t'offrir leurs ſervices & leurs vies. Ils veu- » lent partager avec leur Général, les périls d'une » guerre dont le ſuccès eſt infaillible, puiſque la » juſtice eſt de ton côté ».

Le Roi de Hongrie paſſe de la frayeur à la joie. Il donne des ordres pour le campement des troupes, & permet aux Chefs de ſe loger dans la Ville. Auſſi-tôt les amis de Scanderberg le viennent ſaluer; tous renouvellent les offres que Sérano a faites de leur part. Arioden rend compte à Scanderberg de la fureur de Baïzette, lorſque, voulant lui-même porter des mains hardies ſur ce Héros, il s'apperçut qu'il s'étoit ſouſtrait à ſa fureur. Il ajoute que Baïzette accuſa toute l'armée de cette évaſion. Les ſoldats, qui avoient ignoré ce nouvel attentat & la fuite de Scanderberg, ſe ſont ſoulevés; ils ont couru çà & là pour rejoindre leur Général & le ramener en triomphe. Les amis du Héros inſtruits du

lieu de ſa retraite, ont raſſemblé les troupes éparſes, & leur promettant de les conduire à leur Général, leur ont fait prendre ſans obſtacle le chemin de la Hongrie.

Tandis que le Roi de Hongrie s'efforce de diſſiper l'ennui de ces vaillans Capitaines, le ſort prépare de nouvelles traverſes au Héros qu'il veut éprouver. On amène au Roi un homme déguiſé en Pélerin, qui ſe voyant arrêté demandoit à parler à ſon Général; c'étoit ainſi que tous les ſoldats nommoient l'Héritier de la Couronne d'Epire.

Cet Envoyé donne à Scanderberg une lettre de Saladin, qui le prévient ſur la demande que Baïzette va venir faire au Roi de Hongrie, de la part d'Amurat. Ce traître exige qu'on lui livre Scanderberg & ceux qui l'ont ſuivi. Il doit déclarer la guerre à ce Prince en cas de refus.

CHANT III.

SCANDERBERG ayant reflêchi ſur ce que Saladin lui mande, ne croit pas devoir expoſer ſon Protecteur à une guerre, dont le ſuccès incertain peut entraîner la ruine de ſes Etats. Il aſſemble ſon Conſeil, & tous opinent à la retraite. Mais Arnite, en approuvant cette réſolution, repréſente à Scanderberg, que l'unique moyen de ſe mettre à l'abri des inſultes d'Amurat, eſt de remonter ſur le Trône d'Epire. On applaudit à cette propoſition, qui eſt auſſi approuvée par le Roi de Hongrie. Ce Prince n'eſt pas fâché de voir la guerre s'éloigner de ſon Royaume. Il promet de ſecourir en ſecret les Epirotes, lorſqu'ils auront reconnu leur Roi. Scanderberg envoie Sérano à Croye; c'eſt malgré lui qu'il conſent qu'on emploie la ruſe pour lui ouvrir les portes de ſa Capitale; mais le peu de tems & de reſſources, & ſur-tout la puiſſance d'Amurat, rendent en quelque façon la tromperie légitime.

Sérano, conduit au Palais de Sélim, Gouverneur

d'Epire, ſuppoſe un ordre d'Amurat qui rappelle Sélim à Conſtantinople, & donne à Scanderberg le Gouvernement de l'Epire. Sélim, accoutumé depuis long-tems aux caprices du Sultan, ne forme pas le plus léger ſoupçon ſur la vérité du diſcours de Sérano. Cependant il eſt incertain ſur ce qu'il doit faire; l'ordre dont Sérano eſt porteur lui cauſe une douleur ſecrète, qu'il s'efforce de lui dérober; il le conduit dans l'appartement des femmes, où la vertueuſe Filène le reçoit avec des graces nobles & touchantes.

Près de Filène eſt la belle & jeune Calidora, que l'Hymen unit à Célebin, l'un des premiers Seigneurs d'Epire. La Chypre a vu naître Calidora. Elle unit à la beauté & aux graces enchantereſſes de la Déeſſe qu'on y révère, l'eſprit & les plus rares connoiſſances: rien n'échappe à ſa mémoire & à la pénétrante vivacité de ſon eſprit. Habile dans l'Art dangereux des enchantemens, la nature ſe dévoile à ſes yeux, la terre lui obéit, & les Anges des ténèbres accourent à ſa voix. Sérano la voit & ſoupire; elle parle, il l'adore. Sérano, comblé de tous les dons de la nature, qu'embellit encore le deſir de plaire, n'eſt pas indifférent à Calidora. L'Amour les frappe tous deux du même trait, il fait

à l'un & à l'autre les plus profondes bleſſures, & rit, en s'envolant, des maux qu'il va leur cauſer.

Sélim attend la nuit, avec impatience, pour ſe livrer à de triſtes réflexions; tandis qu'il s'y abandonne le ſommeil s'empare de ſes ſens; un ſonge effrayant vient fatiguer ſes eſprits, & ſemble lui préſager les plus grands malheurs. A peine les premiers rayons du jour commencent à paroître, que cédant au trouble qui l'agite, il fait avertir Calidora. Il la prie d'interprêter le ſonge dont il eſt encore épouvanté : elle y entrevoit la perte des Mahométans & la mort de Sélim; mais elle craint de compromettre ſon amant, & veut, avant de rien dire à Sélim, interroger le Ciel & les Enfers.

De retour chez elle, elle ordonne à Gaure, le plus fidele de ſes eſclaves, de préparer tout ce qui eſt néceſſaire pour l'évocation. Enſuite elle monte avec lui ſur un char, qui, ſemblable à une fléche rapide, lancée d'une main sûre, traverſe les airs, & s'abat au loin dans un bois obſcur. C'eſt dans cette ſolitude ignorée, où d'épaiſſes ténèbres voilent ſans ceſſe la clarté des cieux, que Calidora ſeule, avec ſon eſclave, ſoumet l'enfer à ſa puiſſance. Elle ſe revêt d'un manteau de couleurs diaprées & chauſſe

des brodequins & des ſandales violet - pâle : elle ôte la gaze tranſparente qui couvre ſon beau ſein, pour le cacher ſous un tiſſu de plumes d'oiſeaux. Sa ceinture repréſente Deucalion & Pyrra, lorſque pour obéir à l'Oracle, ils lancent, avec effort, des pierres qui ſe transforment tout-à-coup en hommes & en jeunes vierges. On y voit auſſi Encelade & ſes frères, terraſſés par la foudre du père des Dieux & des hommes. Sur les fronts cicatriſés de ces énormes géants, éclate une rage impuiſſante, qui ajoute encore à leurs profondes douleurs; il ſemble, en les voyant, que les yeux ſoient témoins des dernières tentatives de leur affreux déſeſpoir.

La belle Calidora laiſſe flotter les treſſes argentines de ſa longue chevelure ſur ſes épaules d'ivoire qui brillent à découvert. La blancheur éblouiſſante de ſes bras nus, efface celle des lis & des jaſmins. Elle n'a ſur ſa tête, qu'elle lève avec fierté, qu'un voile leger parſemé d'étoiles brillantes; on la prendroit pour une Nymphe, ou plutôt pour Diane, qui traverſe d'un pas rapide les vaſtes forêts. Bientôt elle orne ſon front majeſtueux d'une couronne d'or & d'azur, dont le revers eſt une lune d'argent. Vêtue ainſi, elle prend une baguette ſemblable à

un caducée, elle trace des cercles & appelle à grands cris les oiſeaux d'alentour, &c.

(Le reſte de l'évocation eſt longuement décrit, & je ne crois pas, que rendue toute entière dans notre langue, elle put conſerver les graces de l'original. Il ſuffit de dire, que Calidora ayant raſſemblé des oiſeaux de toutes les ſortes, excepté ceux de Jupiter & de Minerve, elle ſe livre à de noirs preſſentimens. Ils s'augmentent même encore à la vue d'un vautour, qui met tous les oiſeaux en fuite par le ſeul battement de ſes aîles. Cependant ſon amour pour Sérano l'emporte ſur ſes craintes, elle répond favorablement au Gouverneur de Croye.)

CHANT

CHANT IV.

SÉLIM, trompé par la fausse interprétation de Calidora, annonce à Sérano qu'il consent à remettre le Gouvernement de Croye à Scanderberg. Sérano lui en fait donner avis par Ulisse, son esclave. C'est alors que Comite, l'un des Chefs qui avoient quitté le camp d'Amurat pour se joindre à Scanderberg, se repent de sa précipitation ; il projette de s'enfuir secrétement & l'exécute dans la nuit même, emmenant avec lui tous ceux qui obéissoient à ses ordres. Cette désertion subite, excite dans l'armée une rumeur générale. Scanderberg se montre & l'appaise. Il défend qu'on suivre Comite : « Amis, je veux, dit-il, qu'un attachement mutuel » soit le seul lien qui nous unisse ensemble ». Ce trait de générosité frappe tous les esprits & lui gagne tous les cœurs, il ranime le courage de ceux qu'avoit ébranlé cette fuite précipitée. Scanderberg reçoit en même tems la lettre de Sérano. Il se rend à Croye, suivi seulement de cent hommes, dont le courage & la fidélité lui sont connus, & reçoit des

mains de l'abusé Sélim, le Sceptre de l'Epire.

Cet infortuné Gouverneur, tourmenté sans cesse par des songes sinistres, part pour Constantinople avec Célebin, l'époux de la belle Calidora, malgré Sérano, qui fait tous ses efforts pour les en détourner. La passion de Sérano pour Calidora, qui reste à Croye, ne peut balancer dans son cœur la générosité naturelle & la certitude des dangers que vont courir un vieillard imprudent, mais respectable, & même un rival heureux.

Scanderberg se fait reconnoître de ses Sujets, & toute l'Epire se soumet volontairement à lui.

A peine Sélim est-il hors des portes de la Ville, vers laquelle il se retourne à chaque instant, que des cris d'alégresse l'éclairent sur son imprudence. Dans le trouble qui l'agite, il ajoute une faute nouvelle à celle qu'il a déjà faite. Il veut rentrer dans la Ville, & croit y commander encore. La porte, par laquelle il fait une tentative, est gardée par Arioden, qui lui résiste, le poursuit, l'atteint, le frappe & encourage les siens à imiter son exemple. Les Mahométans tombent sous le fer des Epirotes, & l'infortuné Célebin voit trancher sa vie sans avoir pu venger la mort de son ami.

Polidore, à qui Sélim avoit confié la garde de

ſon Harem (1) & de ſes enfans, étoit prêt à les faire embarquer, lorſque le bruit de la mort de ſon maître ſe répandit dans Croye. Filène, la vertueuſe Filène, impoſe ſilence à ſa douleur, elle part pour venger l'époux qu'elle croyoit rejoindre quelques heures avant.

Elle arrive à Conſtantinople. Elle eſt couverte d'un voile épais, ſuivie de toutes ſes femmes, & tenant par la main le plus jeune de ſes fils, qu'aucun vêtement ne défend contre les ardeurs du ſoleil. Elle tourne ſes pas vers la porte de la principale Moſquée. Là, elle attend Amurat, & ſitôt qu'il paroît, elle ſe lève, s'approche de lui, tenant d'une main un flambeau allumé, & de l'autre ſecouant avec force ſa longue robe couverte de cendres. Amurat ſurpris, s'arrête & l'écoute. Long-tems ſes ſanglots étouffent ſa voix; mais les mots de vengeance, de meurtre & le nom de Sélim, qu'elle laiſſe échapper, excitent dans Amurat une pitié inconnue jusqu'alors à ſon cœur féroce. Il relève Filène, qui s'étoit jettée à ſes pieds, la conſole, & veut qu'elle lui détaille les cauſes du malheur dont elle ſe plaint. Cette épouſe malheureuſe,

(1) Appartement des Femmes.

ignoroit encore que Scanderberg eût ſuppoſé l'ordre d'Amurat; elle ſe borne à demander vengeance de Scanderberg qui a fait aſſaſſiner ſon époux, dont les ſervices & la fidélité demandoient une autre récompenſe. Tandis que Filène parle, Amurat lance de tous côtés des regards furieux. Tout ce qui l'entoure en frémit. Baïzette, ſur-tout, en eſt épouvanté.

Enfin, Amurat rompt le ſilence : il promet à Filène une vengeance éclatante, ordonne qu'on la conduiſe au Sérail, & veut ſe mettre à la tête de l'armée qu'il deſtine à reconquérir l'Epire.

CHANT V.

O Muse ! toi par qui les entreprises fameuses échappent à la nuit des temps, toi qui prends soin de les transmettre à la postérité la plus reculée, accours à ma voix, rappelles à ma mémoire le nom & le nombre des Villes assiégées, & des Guerriers qui se signalèrent dans les combats.

(L'Auteur donne ici une preuve de son érudition & de l'étendue de ses connoissances dans la Géographie ancienne, ensuite vient un dénombrement de l'armée des Turcs. Un combat particulier termine ce Chant le moins agréable de tous.)

CHANT VI.

L'AURORE eut à peine fait place au Soleil qu'Amurat ayant laiſſé le commandement de l'Empire à Roxane, part à la tête d'une armée nombreuſe, & pénètre bientôt dans la Thrace. Cependant la Renommée toujours prompte lorſqu'elle a des malheurs à annoncer, porta dans la Capitale de l'Epire la nouvelle de l'armement des Turcs, & le bruit de la valeur des Guerriers. Scanderberg impatient de les combattre, arme ſes ſujets, écrit aux Princes alliés de ſon Royaume pour leur demander un ſecours néceſſaire à leur propre ſûreté, &c.

Parmi les Princes que la valeur de Scanderberg, ou l'intérêt de s'oppoſer à la puiſſance d'Amurat, engagent à ſervir dans l'Armée Chrétienne, Iſaréo, Souverain de Leucade, tenoit un des premiers rangs. Uni depuis long-tems au Roi d'Epire par la plus tendre amitié, il ne vouloit combattre que pour ſon ami, & laiſſoit la foule des Souverains ſe diſputer le droit de commander les troupes étrangères.

(Scanderberg agité de mille ſoins importans, ſe promenoit ſeul ſur le bord de la mer à quelque diſtance de ſon armée. Un ſoldat s'approche de lui, & feignant d'avoir à lui parler en ſecret, le bleſſa au côté; le poignard échappe des mains de l'aſſaſſin, il ſe ſauve, & ſe voyant pourſuivi par les ſoldats qui étoient accourus aux cris de quelques laboureurs que le haſard avoit rendus témoins de cet événement, il s'élance dans la mer. Iſareo s'y jette après lui, le pourſuit, l'atteint, le combat, & lui ôte la vie. Depuis ce moment Scanderberg eut une garde d'autant plus fidelle, que les principaux Chefs de l'armée ne ſe reposèrent que ſur eux-mêmes du ſoin de veiller aux jours d'un Héros de qui dépendoit leur deſtin).

Cependant la mort de Célebin avoit ranimé l'eſpoir de Sérano, mais le deuil profond de Calidora lui impoſe encore un ſilence dont ſon amour murmure. Il a recours au Roi. Scanderberg revêtu de la pourpre eſt toujours l'ami de Sérano. Cette ſympathie ſi douce à ceux qu'elle pénètre, ſi mal connue par ceux qui veulent la décrire, n'eſt point altérée par la diſtance que met un diadême entre ces deux amis. Sérano parle à ſon Roi, lui peint ſon amour, ſon eſpoir & ſes craintes. Calidora

eſt devenue Chrétienne, elle a renoncé à l'art des enchantemens : elle connoît ſes devoirs ; pleure l'Epoux qu'elle a perdu, & renonce à l'Amant qu'elle s'étoit choiſi. Scanderberg brûlant lui-même d'un feu d'autant plus ardent qu'il eſt ignoré, ne peut condamner les deſirs de ſon ami. Cependant il ne peut les autoriſer ouvertement. Il touche au moment d'une guerre ſanglante ; & d'ailleurs comment forcer Calidora à s'unir au Favori d'un Prince qu'elle croit coupable de la mort de ſon Epoux.

(Calidora preſſée par Sérano, réſiſte à ſes propres deſirs. Sa douleur s'exhale en plaintes amères contre la cruauté du Deſtin : elle rappelle à ſa mémoire tous les malheurs que l'amour a cauſés, & prend la réſolution de reſter veuve. Ce détail eſt un mêlange biſarre de l'Hiſtoire Sacrée, de l'Hiſtoire Profane & de la Fable. Le goût y eſt trop viſiblement ſacrifié à l'érudition.)

CHANT VII.

Pendant que Calidora oppose un devoir sévère à l'amour le plus tendre, qu'elle aime à se rappeller la puissance du Dieu qu'elle veut fuir, Amurat avide de sang & de carnage, s'occupe avec une joie barbare des préparatifs de guerre. Chaque jour il tourne ses regards furieux vers la Thrace, & promet à son Prophète de sacrifier tous ceux qui ont abandonné son culte. Semblable à Xerxès qui fondoit son espoir sur le nombre de ses soldats & de ses vaisseaux, Amurat admire le bel ordre de ses troupes, leur nombre, & pense escalader les monts, & soumettre à sa volonté jusqu'aux fleuves les plus impétueux.

De la Thrace à l'Epire, nul obstacle ne s'oppose à la marche de l'Armée Mahométane. Le chemin est libre, mais d'immenses contrées désertes & stériles les séparent.

Scanderberg réservoit ses troupes pour défendre des forteresses que la nature rendoit très-fortes. Les villes de l'Epire bâties sur le sommet des montagnes, pouvoient avec un très-petit nombre de

troupes, laſſer une armée nombreuſe, & la forcer de ſe retirer faute de ſubſiſtance.

La ville de Croye eſt ſituée ſur une montagne eſcarpée que couronnent les champs Emétéens. Ici l'air d'accord avec la terre, ſert à ſa défenſe. Des pluies continuelles, des orages fréquens repouſſent & terraſſent le voyageur téméraire. Une ſeule route y conduit. On a taillé du côté du Levant une route dans la montagne; mais l'abord en eſt rude, & les précipices qui l'environnent en rendent l'entrée dangereuſe, &c.

(Amurat arrive avec toute ſon armée devant Croye.)

On voit de toutes parts s'élever dans la plaine des pavillons où brillent la pourpre & l'azur. Le ſuperbe Amurat veut que ſes Femmes ſoient témoins des exploits de ſes Guerriers; une partie d'entr'elles eſt même deſtinée à récompenſer leur valeur. Tout ſon Sérail l'a ſuivi. Une triple garde veille ſans ceſſe ſur les triſtes objets des plaiſirs d'un maître barbare.

A l'approche de cette armée formidable, Scanderberg encourage les ſiens que le nombre & la cruauté des ennemis rendoient triſtes & penſifs. Il confie à ſes plus intimes confidens le projet qu'il a formé de ſurprendre les Turcs, lorſque le Som-

meil, fils de la Nuit, aura répandu ſur eux ſes pavots aſſoupiſſans. Il leur ordonne de deſcendre ſans bruit lorſqu'ils verront les premiers rayons de la lune blanchir la cime de la montagne.

Déjà les Epirotes armés à la légère, ſous la conduite de leur vaillant Souverain, deſcendoient en ſilence par un chemin oblique, lorſqu'un bruit d'armes frappe de loin leur oreille attentive, en même-temps qu'une lueur cauſée par des armes brillantes qui réfléchiſſent les rayons de la lune étonne leurs regards. Scanderberg s'arrête, il voit avec chagrin que les ennemis ont choiſi la même nuit pour tenter de pénètrer dans la ville. Mais bientôt rappellant ſa conſtance, il ſonge aux moyens de combattre avec avantage ce détachement, & qu'une prompte défaite ſoit le prélude de la victoire qu'il ſe promet ſur le ſuperbe Amurat.

Ferrate, Aga des Janiſſaires, & l'un des Favoris du Sultan, marche à la tête des troupes ennemies. Ce guerrier non moins téméraire que vaillant, s'étoit flatté de terminer lui ſeul une guerre que le courage du Roi d'Epire rendoit dangereuſe. Scanderberg l'attend au bas du ſentier tortueux qui mène à la ville. Un petit bois favoriſe ſon deſſein. Ferrate plein d'audace & de confiance diſpoſe ceux qui l'accom-

pagnent, à franchir ſans crainte l'eſpace qui les ſépare de la ville. Il leur donne l'exemple. Il poſe un pied aſſuré ſur le gazon déjà foulé par les Epirotes : tout-à-coup Scanderberg ſort de ſon embuſcade comme un vent impétueux qui s'échappe des cavernes d'Eole. Il fond ſur la troupe ennemie, & ſemblable à un torrent dont les ondes écumantes enveloppent tout ce qui leur réſiſte, il fait entourer les Muſulmans, & les attaque à la fois de tous côtés.

Ferrate troublé ſe croit trahi. Sa valeur l'abandonne, il porte des coups incertains au Roi d'Epire qui le frappe ſans relâche, & bientôt le fait deſcendre dans le ſéjour des ombres. Tous ceux qu'il conduiſoit périſſent comme de vils troupeaux. Le Roi d'Epire dont cette victoire enflamme le courage, conçoit le plus hardi deſſein, ſe revêt des magnifiques armes de l'Aga, & tous les Epirotes s'empreſſent à l'imiter. Il s'avance vers le camp d'un pas rapide & ſuſpendu pour en écarter les ſoupçons qui lui deviendroient funeſtes.

Les premières gardes, inſtruites du deſſein de Ferrate, font, à Scanderberg qu'ils prennent pour l'Aga, des queſtions auxquelles il ne répond qu'en élevant la main vers la ville aſſiégée. Ferrate étoit craint, perſonne n'oſe l'interroger de nouveau.

Il pénètre au milieu d'eux. L'heure étoit favorable, Scanderberg en profite. Il court au quartier des Janissaires, leur sécurité lui promet une victoire que toute sa valeur peut-être ne lui auroit pas obtenue. Ces infortunés passent en foule & sans distinction, d'un sommeil paisible à une mort éternelle. Le brave Sinan abat, d'un coup de cimeterre, la tête du courageux Panto. Près delà reposoit, sous une tente superbe, le jeune Varadin, que la nature & l'amour ont à l'envi favorisés de leurs dons précieux. Sa beauté, sa douceur, sa jeunesse ne le garantissent point des coups de Sinan ; mais le destin en marquant cet instant pour être le dernier des siens, veut que son bras que n'a point encore chargé le bouclier, venge sa propre mort sur son assassin. Varadin se sent frapper, il s'éveille, & se saisissant de son cimeterre, jusqu'alors inutile ornement, il essaie de disputer une vie qui déjà n'est plus à lui. Conduit par une puissance invisible, il blesse Sinan au défaut des armes, le renverse, & tombe sur le corps sanglant de son ennemi : un bruit affreux avait succédé au silence. Les Janissaires accoururent en foule à la tente de Varadin. Scanderberg qui vient d'ôter la vie au brave Olin, se mêle parmi eux ; il voit expirer le jeune Varadin & l'intrépide Sinan,

& leur ſang enſemble confondu. Cependant les Spahis à la garde de qui Amurat a confié Varadin, arrachés des bras du ſommeil, s'efforcent de donner à leur Chef des ſecours prompts mais inutiles. Ils fondent ſur les Janiſſaires, ceux-ci trompés par les armes de Ferrate, ſongent moins à défendre leur vie, qu'à parer les coups portés à leur Général. Ils font de leurs corps un rempart à Scanderberg, & l'aident à renverſer la garde d'Amurat.

Le tumulte s'accroît. Le Héros ne voit autour de lui que des gens, déçus à la vérité, mais qu'un inſtant peut éclairer ſur l'erreur qu'ils commettent. Arioden, Dragut & Scéva emportés par le deſir de ſe ſignaler, s'étoient écartés les uns des autres : le gros de leurs troupes repouſſoit loin delà l'effort d'une partie de l'armée. Les Mahométans défendoient en déſeſpérés, une vie que les tourmens leur auroient arrachés; telle étoit la politique barbare d'Amurat. Scanderberg ſe retire en combattant, mais ſes forces épuiſées trahiſſent ſon courage. Son bouclier lui devient inutile, à peine peut-il ſoutenir ſon épée. Les Spahis l'entourent, le preſſent; il céderoit au nombre ſi une nouvelle troupe de Janiſſaires ne ſurvenoit pour défendre de nouveau leur prétendu Chef. Ce ſecours imprévu le ranime, il ſe fait jour

à travers les ennemis, ſort de ce lieu fatal, & ſeul court s'enfoncer dans un bois touffu qui couronne le mont Euméniſte. Il étoit ſeul, la fatigue l'accabloit: il s'arrête ſous un cédre antique. Auſſitôt le ſommeil & le repos s'emparent de ſes ſens & raffraîchiſſent ſes membres dont l'inſomnie & les travaux ont épuiſé les forces.

Cependant l'aurore répand ſur toute la nature un foible crépuſcule que ſuivra bientôt un jour lumineux. Les prairies s'humectent de la bienfaiſante roſée, dont les gouttes criſtalines ſuſpendues à l'extrêmité des feuilles & des fleurs, ſemblent autant de perles & de rubis. Amurat inſtruit alors du tumulte qui régnoit dans le camp, ſort de ſa tente, lançant de tous côtés des regards qui portent plus que jamais l'effroi. Ses Courtiſans intimidés le ſuivent à pas tremblans. Courbés ſous le poids de leur eſclavage, on les voit oſer à peine poſer le pied ſur la terre, ils ſe ſerrent & voudroient amoindrir l'eſpace qu'ils ſont forcés d'occuper. Parvenu à la tente de Varadin où le combat duroit encore, l'indignation d'Amurat éclate en voyant s'entrégorger les braves ſoutiens de ſon Empire. Il ſe croit trahi, & augmente la défaite des ſiens par l'ordre cruel d'un ſupplice ignominieux.

CHANT VIII.

A L'approche du jour, les principaux Chefs de l'armée de Scanderberg font cesser le carnage. Ils rassemblent & ramenent les troupes avant que la lumière ait dissipé l'erreur des Mahométans. Leur retour à Croye remplit les habitans d'une juste douleur. On ignore le sort du Roi, on n'ose, on ne peut faire aucune tentative pour s'en éclaircir. Amurat instruit enfin, par quelques prisonniers, de l'entreprise de Scanderberg, juge sans peine que Scanderberg n'est point encore rentré dans la ville; il y envoie Orcan la sommer de se rendre.

Orcan se fait ouvrir les portes, il paroît devant les Chefs assemblés; il voit la consternation & le trouble répandus sur tous les fronts. Il sent aussitôt tout l'avantage qu'il peut tirer de l'erreur générale. Il leur détaille le combat de Scanderberg, & les assure que succombant au nombre, il a perdu la vie dans le lieu même où il avoit si longtems signalé sa valeur. On se consulte. Presque tous les Grands du Royaume, & les principaux habitans de la ville penchent

penchent à ſe ſoumettre au Sultan. Mais le vertueux Pirrhus, vieillard attaché à Scanderberg, répond à Orcan, avec une ſageſſe & une intrépidité qui l'étonne ; puis s'adreſſant aux Chefs de l'armée, aux Princes alliés, Pirrhus du ton le plus pathétique parle de venger la mort du Roi. Il leur fait le tableau des cruautés d'Amurat. Il leur repréſente le peu de fonds qu'on doit faire ſur les promeſſes d'un tyran ſans honneur & ſans foi. Il veut qu'on profite des travaux de Scanderberg, & que les Epirotes portent une ſeconde fois la terreur dans un camp à moitié dévaſté. L'enthouſiaſme d'un vieillard ſi reſpecté paſſe dans tous les cœurs. Obligés de choiſir entre la honte & l'honneur, les Epirotes préférent une mort glorieuſe aux horreurs & à l'infamie de l'eſclavage : les Guerriers courrent aux armes, & jurent de ne les point quitter qu'ils n'ayent vengé la mort du Héros, & redonné la liberté à l'Epire.

La mère encourage ſon fils, l'épouſe commande à ſes pleurs ; tous courrent ſur les murs & s'apprêtent à repouſſer l'aſſaut dont Orcan les a menacés en partant. Mais Pirrhus veut qu'on prévienne l'ennemi. Il ſe met à la tête de l'élite des troupes, un flambeau à la main, il ouvre un ſouterrein que lui

ſeul connoiſſoit ; il y deſcend le premier, & fait traverſer au ſoldat qu'encourage ſa préſence, les flancs caverneux de la montagne ſur laquelle ſont appuyés les vaſtes fondemens de la ville aſſiégée. Après avoir parcouru quelque-tems ces profonds ſouterreins, ils trouvent une iſſue ſecrette au fond d'un bois touffu, où l'on peut découvrir l'armée ennemie ; c'eſt-là que Pirrhus ordonne aux ſiens de s'arrêter. Auſſitôt il retourne à Croye par le même chemin. Il aſſemble les femmes, les fait revêtir des habits de leurs maris, & les envoye ſur les murs, pour qu'Amurat attaqué dans ſon camp, croye toujours la ville gardée par une garniſon nombreuſe.

A peine le jour commençoit à paroître, lorſque les Epirotes fondirent de nouveau ſur les troupes d'Amurat. Une ſécurité fatale, ou plutôt le reſſentiment qu'ils avoient contre leur Souverain qui venoit de livrer au ſupplice une partie des Janiſſaires, leur faiſoit négliger la garde du camp, & ſembloit les livrer encore au glaive de leurs ennemis. Le fier Oſman fut la première victime que les amis de Scanderberg voulurent ſacrifier à ſes mânes, &c.

CHANT IX.

Réveillé par le ramage des oiſeaux, Scanderberg porta des regards inquiets à travers les arbres qui l'environnoient. De triſtes penſées ſuccédèrent au plaiſir d'avoir vaincu. Il ignore le ſort de ſes amis & des troupes qui l'ont ſuivi ; il craint que ſon abſence n'ait des ſuites fatales pour la ville de Croye : & malgré les riſques qu'il court s'il eſt découvert, il ne peut modérer ſon impatience, & ſe met en chemin ſans autre défenſe que ſon épée & ſa valeur. Au bout de quelques heures de marche, un bruit ſourd & confus qui paroît ſortir d'une caverne peu éloignée le force de s'arrêter. Le bruit approche, des voix ſe font entendre d'une manière diſtincte ; on s'entretient des moyens de ſe rendre à Croye ſans être découverts par les eſpions d'Amurat, & l'on diſpute ſur la route qu'il faut tenir pour y arriver. Scanderberg écoute ſans ſe montrer, & reconnoît enfin Polinure qu'il avoit laiſſé à Bude, & ſon fidèle eſclave Uliſſe, qui l'avoit accompagné juſqu'à la capitale de ſon Royaume. Alors rempli

de l'émotion que produisent l'amitié, la reconnoissance & l'amour, il approche du père de Donique & s'en fait reconnoître. Polinure lui présente plusieurs Guerriers qui l'accompagnent & veulent combattre sous ses drapeaux. Ulisse que son maître avoit envoyé à la découverte accourt, & apprend à Scanderberg que dix-huit mille hommes, sous la conduite des principaux Chefs de son armée, ont pénétré dans le camp d'Amurat, pour venger sa mort qu'ils croyoient certaine. Ulisse est accompagné d'un soldat qui se précipite aux pieds de Scanderberg, & lui apprend la conduite courageuse de Pirrhus, la résolution de son peuple, & l'héroïque fermeté des Dames de Croye.

Le Roi, Polinure & les autres, conduits par Ulisse & ce soldat, arrivent bientôt sur le champ de bataille. Scanderberg se fait reconnoître des siens qui poussent au ciel mille cris d'allégresse. Ces témoignages d'une joie aussi vive que sincère, glacent les Mahométans d'un juste effroi. Les Janissaires & les Spahis revoyent encore ce Guerrier terrible percer leurs rangs, & leur porter la mort à travers leurs lances qui se hérissent envain. Les Epirotes secondent leur Monarque, & paroissent aussi ardens à lui procurer la victoire, qu'ils

l'étoient à venger sa mort. L'ennemi ne fait presque plus de résistance ; le massacre devient général, & Scanderberg rentre dans Croye avec tous les siens, à la vue du Sultan, dont la rage impuissante est un nouveau triomphe ajouté à ceux que le Héros a remportés sur Amurat depuis deux jours.

CHANT X & XI.

Ces deux Chants manquent, l'Editeur de ce Poëme y supplée par cette note.

Le Chant X contient les amours de Pasante, qui causent de nouvelles traverses à Scanderberg.

Dans le onzième, le Roi d'Epire envoye demander une trève à Amurat. Le prétexte de cette trève est le soin des funérailles des Guerriers abattus dans le champ de Mars. Mais le vrai motif est le rachat de Cratère fait prisonnier par les Turcs. Ce Guerrier au fort du combat, a sauvé la vie au Roi, en lui donnant son cheval. Pendant qu'on négocie la trève, Romidon, ami de l'Envoyé de Scanderberg, fait l'éloge de la Religion Chrétienne; il insulte même au culte de Mahomet, ce qui excite une rumeur où il court risque de la vie. Amurat contraint Scanderberg à nommer un Guerrier pour décider par la voie des armes, à la vue des deux armées, laquelle des deux Religions est la meilleure. Le ciel fait connoître dans un songe à Scanderberg, le Guerrier qui doit soutenir sa cause.)

CHANT XII.

Vaconte nommé par le Ciel pour combattre le champion d'Amurat, paroît devant le Roi d'Epire, & la foule des Guerriers. Chacun envie son sort, quel qu'il soit : mais le Ciel a parlé, les intérêts de la Religion & ceux de la Patrie l'emportent sur une basse jalousie. Tous s'empressent à le revêtir de ses armes. Sa valeur tant de fois éprouvée peut à peine rassurer les Epirotes, tant le nom d'Agrismète, que lui oppose Amurat, est célèbre, &c.

Agrismète a dévancé Vaconte de quelques instans. Il se promène dans l'enceinte avec fierté, & déja méprise l'adversaire qu'il doit combattre. Il interprête son retard, & pense que la crainte de sa défaite en est l'unique motif. Tout-à-coup il s'élève un nuage de poussière qui, couvrant la montagne, la dérobe à l'œil attentif. Le bruit des trompettes annonce l'arrivée de Vaconte. Et Agrismète s'arrête pour le considérer à loisir. Vaconte monté sur un puissant coursier couvert d'armes éclatantes,

s'approche de l'ennemi, qu'il doit combattre, avec une majeſté tranquille, le ſalue, & le défie, &c.

Tous deux prennent du champ, ſe rencontrent au milieu de la carrière ; leurs lances ſemblables au verre fragile ſe briſent en éclats ; mais celle de Vaconte a bleſſé l'ennemi. Agriſmète furieux prend des mains de ſon Ecuyer une lance nouvelle, & fond ſur Vaconte qui l'enlève des arçons avec facilité, & le jette ſur le ſable.

Des cris de joie s'élèvent dans les airs, & les Mahométans confus n'y oppoſent que le ſilence de la rage.

Cependant Agriſmète s'eſt relevé & revient ſur ſon adverſaire le cimeterre à la main. Vaconte qui le voit à pied deſcend auſſitôt. Ils ſe joignent, ſe frappent, s'évitent, & ſe ſurprennent tour-à-tour. L'air retentit au loin du bruit de leurs armes. Tous deux bleſſés & forcés de ſe repoſer un inſtant, s'examinent & choiſiſſent de l'œil l'endroit où ils croyent plus facile de porter un coup aſſuré.

Peu de momens ſuffiſent à leur fureur ; elle leur tient lieu de force. Ils s'élancent de nouveau l'un ſur l'autre, & voulant terminer avant la nuit un combat qui a commencé avec le jour, chacun néglige de parer les coups qui lui ſont portés, pour

ne ſonger qu'à l'attaque. Ils ſe frappent en même-tems & ſans relâche. Leur ſang baigne la terre; leur bras fatigués ne portent plus que des coups lents & incertains, lorſque de concert ils prennent à deux mains leur cimeterre, s'approchent l'un de l'autre, & s'en déchargent un coup péſant ſur la tête. Ils tombent ſur le ſable, mais Agriſmète cède en mourant, une victoire vaillamment diſputée, & ſon ame irritée ſe précipite dans le Tartare.

Les Juges du camp accourent. Vaconte porté ſur les bras des premiers d'entre les Epirotes, eſt reçu, à la principale porte de Croye, par Scanderberg. Les armes d'Agriſmète percées de mille coups, ſont expoſées ſur les murs de la Ville, & les Mahométans rentrent dans leur camp conſternés de la défaite du plus vaillant d'entr'eux.

Le treizième Chant & la plus grande partie du quatorzième manquent. Voici ce qu'ils contiennent, dit l'Editeur Italien.

Amurat voyant que le parti de Scanderberg se fortifie tous les jours, ordonne à Roxane de lui envoyer des troupes & des munitions. Cette Princesse exécute ses ordres, & lui amène elle-même le renfort qu'il demande.

CHANT XIV.

ROXANE, parvenue au pied du Mont Olimpe, donnoit des ordres pour le campement des troupes, lorſqu'une Femme âgée ſe préſente devant elle les cheveux épars, les yeux humides de larmes, & les vêtemens en déſordre. Elle ſe jette aux pieds de Roxane, lui demande vengeance. Roxane attendrie, la relève, & lui ordonne de s'expliquer. L'inconnue accuſe une jeune perſonne d'avoir tué ſes deux fils, les uniques ſoutiens de ſa vieilleſſe. « Cloris, dit-elle, abandonnée dès ſa naiſſance, fut expoſée ſur le bord d'une fontaine au haut du Mont Olimpe. Une ourſe l'alaita. Mes fils trouvèrent cette petite créature dans les filets qu'ils avoient tendus pour prendre cet animal. Ils l'élevèrent avec ſoin. Encore dans la première enfance ſes mains délicates ſçavoient déja lancer les flêches, & ſon unique occupation fut d'aller à la chaſſe. Sa beauté eſt éblouiſſante, mais ſon caractère eſt ingrat & cruel. Elle m'a privée de mes fils & ſe rend ſi redoutable, que perſonne n'oſe prendre ma défenſe.

Roxane émue des larmes de cette femme, & curieuse de voir la jeune Sauvage, suit l'étrangère, & parvient à la cime du Mont. Le siflement des flèches la conduit sur les traces de Cloris. Elle l'apperçoit enfin; sans la femme qui l'accompagnoit, elle l'eut prise pour Diane. Une peau de tigre couvre à moitié un corps dont la blancheur efface les lys. Ses cheveux cendrés sont relevés & rattachés avec des branches de myrthe; ses traits animés par l'exercice violent de la chasse inspireroient l'amour, si ses yeux n'annonçoient un dédain invincible pour toute passion.

Cloris s'approche de Roxane qui avoit ôté son casque, & lui demande ce qu'elle cherche en ces lieux. La fille d'Amurat lui fait à son tour des questions, & apprend d'elle que les deux hommes qu'elle a tués à coup de flèches, vouloient en arracher les faveurs qu'on n'accorde qu'à l'amour. Roxane l'emmène avec elle, après avoir essuyé les pleurs de la vieille femme par des présens considérables. Elle la fait couvrir d'armes magnifiques, & se propose de la présenter à son Père.

Ce Poëme & les suivans, sont traduits par Mademoiselle de Morville.

POEME
ANGLOIS.

VIE DE MADAME ROWE.

Miss Singer, qui porta depuis le nom de Madame Rowe, naquit à Ilchester, Comté de Sommerset, l'an 1674, d'une famille honnête. La peinture fut le premier amusement de son enfance. Elle exprimoit le suc des herbes & nuançoit avec ce foible & singulier secours les fleurs qu'elle avoit tracées. M. Singer s'étant apperçu du goût de sa fille, se hâta de la confier à un Artiste habile, sous lequel elle fit en peu de temps des progrès qui laissèrent bien loin après elle tous les autres élèves de son âge. Mais un attrait plus puissant pour la Poësie, dans laquelle elle se distingua dès l'âge de douze ans, lui fit négliger un peu le talent de la Peinture, pour

ſe livrer à l'étude des Lettres. Elle ſe rendit célèbre par pluſieurs pièces fugitives, dans leſquelles on remarquoit une verſification pure & élégante, de la juſteſſe dans l'eſprit, un ſtyle nombreux, une harmonie ſouvent imitative & toujours l'expreſſion la plus heureuſe. Le premier Recueil de ſes Poëſies parut en *1696*. Elle étoit âgée alors de vingt-deux ans, & joignoit au caractère le plus doux, à l'eſprit le plus aimable, les grâces & la beauté. la réputation qu'elle ſe fit par ſon Recueil, les juſtes éloges que lui donnèrent les plus beaux Eſprits de l'Angleterre, lui firent croire qu'elle pourroit ſe diſtinguer dans la carrière épique. Elle jetta les yeux ſur le ſujet de Joſeph, qui ſeroit peut-être le premier Poëme de l'Angleterre, ſi elle avoit pu joindre au charme du ſtyle une imagination plus forte & plus riche, & l'art ſi néceſſaire de développer & de préparer les événemens. Il ſeroit inutile d'entrer dans de plus grands détails ſur un ouvrage dont le lecteur peut juger lui-même; mais il eſt im-

portant

portant de le prévenir que le plus grand mérite de ce Poëme qui se trouve dans la diction, a dû nécessairement disparoître dans une traduction en prose.

Miss Singer se repentit peut-être d'avoir embouché la trompette héroïque, & sans les pressantes sollicitations de la Duchesse de Sommerset, son Poëme n'eut jamais vu le jour. Ce ne fut qu'à la priere de cette Duchesse, que notre Muse, déja séxagènaire, après une longue & douloureuse maladie, crut devoir ajouter deux Chants aux huit premiers. L'Editeur de ses Œuvres assure qu'ils furent l'ouvrage de quatre jours, & qu'une mort imprévue ne lui laissa pas le tems d'y mettre la dernière main.

Le père de Miss Singer avoit fixé sa demeure près de Bath, dans une solitude agréable. Ce fut là qu'il jouit toute sa vie du plaisir de voir sa fille le récompenser des soins qu'il avoit pris de son éducation par l'attachement le plus tendre. Il avoit la satisfaction de voir que sa fille n'étoit pas moins

recommandable par ſes vertus que par ſes talens. Les partis les plus avantageux s'étoient préſentés en foule. Les célèbres Prior & Rowe qui ont fait honneur à la Littérature Angloiſe, furent de ce nombre. Mais M. Rowe obtint la préférence. Il étoit de l'ancienne Famille des *Devon*, grand Poëte Tragique, homme très-ſçavant, d'une ſageſſe & d'une piété reconnue. L'extrême amour de M. Rowe pour cette digne Epouſe, dont il n'étoit pas moins aimé, ne l'empêcha pas de ſuccomber à cette maladie funeſte & trop ordinaire en Angleterre, après cinq ans de mariage.

Lorſque la raiſon eut modéré une douleur que le tems n'a jamais pu détruire. Miſſ Rowe éterniſa ſes regrets & la mémoire de ſon Epoux par une Elégie qu'elle fit ſur ſa mort, & qui paſſa pour l'un de ſes chefs-d'œuvre. Chaque année elle retraça par des vers, le ſouvenir toujours douloureux de l'inſtant qui lui avoit ravi celui qui fut, après Dieu, l'unique objet de ſon amour.

JOSEPH, POEME.

CHANT PREMIER.

Invocation. Description du Temple de Moloc dans la Vallée d'Hinnon. Assemblée des Puissances Infernales, où l'on délibère sur les moyens d'exterminer la Race des Hébreux.

MUSE céleste, esprit saint, souvent invoqué par les habitans de l'Empirée pour présider à leurs concerts immortels; toi qui, uni au Fils de la Lumière, partageas avec lui l'ouvrage de la création ; toi dont la voix fait parcourir aux sphères le disque que tu leur as prescrit, & donne aux autres un mouvement lent ou rapide ; toi qui, souvent, viens habiter la cabane solitaire de l'homme champêtre dont le cœur innocent ignore jusqu'au nom du vice ; toi &c. . . .

(Cette invocation à l'Esprit-Saint n'a rien d'assez intéressant pour faire oublier sa longueur. On passera aux derniers Vers.)

Laiſſe les Poëtes célèbrer à l'envi les conquêtes de ces Guerriers que vante l'antiquité, les faits éclatans de ces Héros que la folle ambition & l'orgueil indompté précipitèrent dans les dangers; ne dédaigne pas d'inſpirer une Muſe jeune & timide dont la lyre ſe refuſe à peindre le vice, ou les agrémens d'une Beauté vaine & folâtre, & ne veut ſoupirer que la vertu.

Le Père des Hébreux, comblé des faveurs de l'Eternel, s'étoit ſéparé de Laban. Il vint habiter les fertiles contrées de *Léaſt*, où s'élevoient alors les remparts orgueilleux de *Haran*, Ville immenſe, bâtie entre le Tygre & l'Euphrate. Iſraël voyoit avec tranſport s'accomplir les promeſſes du Dieu d'Abraham. Ses troupeaux ſans nombre, couvroient les vaſtes plaines. Des recoltes toujours abandantes, fruit du travail aſſidu de ſa famille, lui faiſoient bénir ſans ceſſe la main puiſſante qui le combloit de bienfaits. Le culte du Dieu de ſes ancêtres, de ce Dieu qu'il avoit adoré à *Béthel*, où ſes mains élevèrent un autel de gazon, monument ſacré de ſa reconnoiſſance, & le ſoin d'enſeigner à ſes fils l'art de forcer la terre à produire des alimens néceſſaires, rempliſſoient tour-à-tour le cercle de ſa vie fortunée.

Tant de prospérités versées sur les Hébreux avoient allumé le courroux des esprits infernaux. Ils entrevoient l'avenir funeste dont ils sont menacés, les songes mystérieux & les fréquentes apparitions dont le Ciel honore le Patriarche, sont pour eux un augure redoutable qui les remplit à la fois de rage & de terreur.

Dans la vallée d'*Hinnon*, au fond d'un bois dont les arbres touffus & entrelacés entretiennent des ténèbres profondes & continuelles, s'élevoit autrefois un temple consacré à Moloc, le chef des esprits rebelles. Là, sont rangés à distances égales quelques flambeaux, dont la lueur pâle & tremblante porte un jour encore plus affreux que l'obscurité même. Six portes d'airain conduisent à pareil nombre d'autels arrosés du sang des malheureuses victimes d'un préjugé barbare.

A peine la nuit a-t-elle répandu ses ombres sur l'hémisphère, que des spectres affreux sortent du profond des abîmes, s'élancent dans ce lieu d'horreur, & viennent agiter les Ministres odieux de ce temple profane. Le Prince des ténèbres, frappé d'une terreur nouvelle, assemble à la hâte les Esprits rebelles, compagnons de son crime, associés à ses tourmens, à ses craintes, & à la haîne que lui ins-

pirent les Hébreux. Il sçait que de cette Race féconde doit naître un jour le Rédempteur des hommes : il sçait que soumis à ce Dieu qu'il outragea, ses chaînes seront appésanties, son pouvoir détruit, & sa rage impuissante.

Déja sur les pas des coursiers infernaux arrivent les Ministres de Moloc. Merroth porté sur un char brillant que tirent six coursiers dont le crin ondoyant éblouit par sa blancheur, les a tous devancés. C'est à Merroth que le Syrien crédule offre chaque jour, au lever de l'aurore, une partie des richesses que lui fournit l'Araxe inépuisable. Bélus quitte avec précipitation la superbe Babylone, & se rend aux plaines fameuses de *Sinah*. Plégor qui tient son Empire sur la cime des roches escarpées, où l'on se rend en foule pour assister à la mort, descend avec la rapidité de l'éclair, & se place à côté du Monarque des Enfers. Rimmon paroît en même-tems. Osiris, Baal, & Mithra à la blonde chevelure, dont l'éclat lui soumet l'Orient, augmentent l'effroi général par la consternation peinte sur leur front ténébreux. Astarté, Déesse de la Nuit, dont l'éclat s'obscurcit par l'inquiétude que lui cause l'ordre de Moloc, hâte sa course silentieuse, & répand en cent lieux divers une clarté fausse qui

ébloüit & égare le voyageur étonné. Et toi, Mélite, cruelle enchanteresse, toi, qui dans Babylone excite un sexe foible & puissant à te rendre un hommage coupable, tu parus aussi, & tes charmes dangereux fixoient les regards flamboyants de l'assemblée infernale.

Placés en cercle à quelque distance de leur Chef, les Démons attendent en frémissant qu'il leur fasse part de ses nouveaux projets. Moloc après avoir lancé sur eux un coup d'œil où la rage étincelle, les instruit des dangers qui les menacent, & les invite à les prévenir. Chacun propose à la hâte des moyens dont l'exécution paroît bientôt impraticable. Mithra indigné se lève & parle ainsi :

« Rassurez-vous, Puissances redoutables au ciel » même, la race des humains touche au moment » de sa ruine. De toutes les passions qui lui furent » données par son Créateur, il n'en est point qui » serve mieux nos desirs que l'yvresse dangereuse » à laquelle ils ont donné le nom d'Amour. Jacob, » ce favori d'un ennemi cruel, dont la postérité » nombreuse est l'accomplissement des promesses » faites à Abraham, élève sa tête vers le ciel, & » plus fortuné que nous ne le fumes jamais lors » même que les plaines du ciel étoient notre séjour,

» Jacob nous brave avec impunité. Dina ſa fille fait » tout le ſoin & la gloire de l'orgueilleuſe Lia. Dina » dont la beauté, les graces ingénues, & les yeux » charmans prennent un ſi puiſſant empire ſur les » cœurs, Dina peut nous ſervir; confiez-moi le » ſoin important de votre vengeance, & je réponds » de la perte totale des inſolens Hébreux. Déja » Sichem, Prince des Hivites, bleſſé d'un trait » lancé par ma main, ſe livre à des deſirs violens » que je prendrai ſoin d'irriter encore. Les graces » modeſtes de la jeune Dina redoublent l'amour » de Sichem, il brûle, il languit, il ſe conſume. » Une fête imaginée par l'Amour doit, dès demain, » attirer dans la ville la fille de Jacob : je veux que » ces apprêts commencent notre triomphe, en cou- » vrant de honte l'ennemi devant qui vous trem- » blez. Dina invitée par la ſœur de Sichem perdra, » avant la fin du jour, cette première fleur de l'in- » nocence ; tréſor de l'homme protégé par le Très- » haut. Alors je conduirai les freres outragés de » Dina dans ce même palais où commandera Mé- » lite. Les Hivites égorgés au ſein de leurs foyers, » trouveront à leur tour des vengeurs implacables ; » & les Peuples l'un par l'autre détruits, partage- » ront, au fond de nos gouffres profonds, les tour-

» mens dont nous ne pourrons nous affranchir
» jamais. »

Ainſi parla Mithra, & la troupe étonnée ſembloit par ſon ſilence applaudir à ce diſcours, lorſque Moloc lui répondit après un ſourire qui déceloit ſa rage.

« Sans doute la vengeance, la mort & le carnage
» font ſeuls mes délices. Pour toi, Mithra, des
» paſſions plus douces ſont ton partage. Des rives
» de l'Euphrate à celles du ſombre Cocyte, tout
» retentit de ta puiſſance. Plus grand peut-être,
» & plus adroit que celui qui nous a relégués dans
» ces affreux cachots, tu peux, ſans conſeils, ſans
» aide, ſubjuguer les enfans des hommes & les
» anéantir. C'eſt, il le faut avouer, par tes ſoins
» empreſſés, que mon empire s'eſt accru. Soutien
» de ma puiſſance, ame de mes conſeils, fidèle exé-
» cuteur de mes ordres ſuprêmes, employe donc
» aujourd'hui ce moyen victorieux qui doit nous
» faire triompher. Avec quel art tes ſoins ſéduc-
» teurs ſçavent armer la moitié la plus charmante,
» la plus parfaite de la création contre l'autre, pour
» la punir de la rigueur exercée contre nous par
» un Dieu ſi jaloux d'un pouvoir qu'il uſurpa! Il
» eſt tems de ſe réveiller. Frappons, faiſons éva-

„ nouir les projets concertés du Souverain des „ Anges.

„ Mais ſi le ſort fatal trompe l'eſpoir que tu „ nous donne, je veux attaquer moi-même ces fiers „ Hébreux. Armant le frère contre le frère, je ſçau- „ rai les forcer à ſervir à mes projets. Ce Joſeph, la „ joie, la vie, l'ame d'un père courbé ſous le poids „ des ans, doit être ma première victime. Plus que „ tous les Hébreux enſemble, il rend ma crainte „ plus vive, il allume en mon ſein une ardeur plus „ funeſte pour moi que les fers embrâſés dont je „ chercherois envain à me délivrer. Des préſages „ certains annoncent ſa grandeur. Le ſoin de ſa „ jeuneſſe confié à l'officieux Gabriel, des ſonges „ envoyés par l'Eternel, tout ſemble avoir tracé ſur „ ſon front audacieux, la marque infaillible de notre „ ruine. Mais je préviendrai ſes deſſeins. Les ſer- „ pens de l'envie à mes ordres ſoumis, ſe gliſſe- „ ront dans le cœur de ſes frères. Je les vois déja „ frémir au nom ſeul de Joſeph. Ils arment leurs „ bras parricides. . . . Tout ſuccède à mes vœux, & „ bientôt Iſraël n'eſt plus. „

Ainſi parla Moloc. Auſſitôt la troupe infernale ſe diſperſe & rentre dans ſes gouffres profonds.

CHANT II.

Enlévement de Dina. Vengeance des Fils de Jacob. Le Patriarche leur raconte l'histoire de la conquête d'Abraham sur le Roi d'Élam & ses Alliés. Sacrifice d'Abraham.

LOIN de goûter les douceurs de ce repos, si nécessaire, où toute la nature s'abandonne; le jeune Sichem se livre à toute la fureur de l'amour. Son œil impatient regarde sans cesse le ciel que déja son cœur vient d'outrager. Il pense par d'inutiles vœux, hâter le retour du soleil. Aner est près de lui. Aner, vil flatteur, applaudit à sa passion, flatte son audace, & l'enhardit au crime.

Cependant Sidonia, sœur de Sichem, se prépare à recevoir Dina, qui déja paroît de loin, suivie de ses jeunes compagnes. L'art & le soupçon n'entrent point dans son ame naïve. Les roses qui relèvent la blancheur de son teint, ne sont pas l'expression de la honte; son front est serein, son air calme, doux & majestueux. Son sourire peint la candeur & la vérité. De riches bracelets, & les

ornemens dont elle est couverte n'ajoutent rien à sa beauté, l'art ne peut embellir ce que la nature a rendu parfait. Sidonia impatiente d'embrasser sa jeune amie, vole au-devant d'elle, & s'empresse de la conduire au Palais d'Hamor, où tout le monde est préparé pour la fête. La pompe de ce lieu attire les regards de Dina. Tout paroît nouveau à l'œil séduit par une magnificence qui lui est étrangère. Le jour ne suffit pas à son étonnement. Déja l'approche de la nuit la rappelle auprès de Lia. Elle soupire & veut s'arracher d'un lieu si beau; mais conduite au fond du Palais par Sichem, elle se trouve captive; & seule, sans autre ressource que des larmes inutiles, des cris impuissans, elle cède à la force, & peut-être au penchant secret qui l'entraîne. Le nom d'Israël est flétri pour jamais.

Bientôt la Renommée instruit le père & les frères de Dina du déshonneur de leur maison. Le Patriarche garde long-tems un silence profond; des larmes amères coulent le long de ses joues vénérables, tandis que la fureur s'empare de ses fils. Leurs bouches ne profèrent pas une plainte, ne laissent pas échapper une menace; mais leur cœur ulcéré où règne un morne désespoir, médite la plus cruelle de toutes les vengeances.

Les habitans de Sichem s'étoient livrés aux plaisirs qui suivirent le jour fatal où Dina fut ravie à sa famille. Ils commençoient à s'abandonner à un sommeil paisible, lorsque les frères de Dina, suivis de leurs plus fidèles serviteurs, se glissent furtivement dans l'enceinte de la Ville. Aussitôt le sang coule, & tout ce qui se présente à leurs coups passe, du sein du sommeil, dans les bras de la mort. Un succès aussi rapide enhardit les vainqueurs, ils marchent vers le Palais, dont les portes brisées tombent sous leurs efforts redoublés. Le fier Siméon parcourt ce Palais désolé, où il vient d'immoler tout ce qui s'est présenté à ses regards. Le rang, le sexe, l'âge, rien ne peut fléchir son cœur affamé de carnage. Chaque objet lui retrace l'indigne ravisseur de Dina. Il le cherche partout, & plus il immole de victimes, plus la soif du sang ennemi l'enflamme & le dévore.

L'imprudent & coupable Sichem, loin du tumulte affreux qui remplissoit le Palais, se livroit aux doux transports de la volupté satisfaite. Ses yeux se fixoient tendrement sur Dina qui ne détournoit plus ses regards. Ils y puisoient une flamme nouvelle, & sa bouche empressée à rassurer son amante, lui prodiguoit les noms les plus passionnés.

Tout-à-coup Lévi s'élance dans la chambre, un poignard à la main. « Meurs, lâche ravisseur, s'écrie-t-il; va pour toujours habiter le séjour infernal. » Il dit, & la victime expire sous ses coups. Tremblante, éperdue, saisie d'horreur, Dina, la tendre Dina, laisse échapper un foible cri. Insensible aux reproches du cruel meurtrier de l'amant qu'elle adore, elle se laisse conduire par lui à la tente de Jacob qui gémit de la barbarie de ses fils. Judas, indigné de la pitié de son père, s'écrie avec amertume :

« Quoi, des hommes vils, rejettés par Dieu » même, auroient-ils impunément outragé les en- » fans d'Abraham ? Nos sœurs, nos épouses, vic- » times d'une confiance que n'avoient jamais violée » ceux qui connoissent l'hospitalité, ravies à nos » yeux, seroient la proie d'un ravisseur barbare! » Ah plutôt . . . . mais c'en est fait, ma vengeance » est remplie.

» Vengeance injuste ! s'écrie Jacob, qui rendra » le nom d'Israël exécrable à la postérité la plus » reculée. Barbares assassins, quel crime s'est jamais » expié par un crime? Imprudens! Ces Nations » puissantes qui nous entourent, soumises au culte » criminel des idoles, tomberont sur vous, & la

» vengeance de leurs frères ſervant de voile à leur » intérêt, ils vous détruiront à leur tour, & feront » diſparoître votre race abhorrée de deſſus la ſur- » face de la terre. »

Ainſi l'avoit prévu le Prince des ténèbres. Mais l'Eternel avoit préſente à ſa mémoire l'alliance contractée avec Iſraël. Lui-même l'avoit conduit aux plaines de *Mambré*, non loin de la Pyramide fameuſe (1) élevée par les ordres d'Arba.

Près de l'endroit choiſi par Iſraël, étoit un bois touffu & ſombre. Quiconque en abordoit, ſe ſentoit pénétré d'une religieuſe horreur. Au fond de ce bois étoit la voûte cédée à Abraham, par Ephron, Prince de ces contrées, avec le bois, la ſource, & les champs des environs. Les Hébreux y trouvèrent d'anciens monumens qui retracèrent à leurs yeux les viſions céleſtes de leurs ancêtres & le ſacrifice exigé par Dieu même & ce nom redoutable, ſi longtems ignoré des Nations, figuré ſur une pierre polie. L'alliance faite avec Abraham ſe voyoit gra-

(1) Arba, Roi ou Chef de ces contrées, fit conſtruire une Pyramide à laquelle il donna le nom de ſon Père. Ce bâtiment ſervoit à obſerver le cours des aſtres. Ce fut pendant le règne de ce Prince que les Hébreux vinrent s'établir à *Mambré*.

vée ſur le roc. Jacob pénétré de joie à la vue de ces ſymboles précieux, ſe plaça au milieu de ſes fils, & leur parla dans ces termes, des hauts faits de leurs vertueux ancêtres.

« Cohordalamor, Roi d'Elam, Prince puiſſant & abſolu, impoſa aux habitans des rives du Jourdain, un tribut exceſſif. Longtems ils ſe ſoumirent à ce joug onéreux; mais enfin les Souverains de *Siboim* & de *Pont* encouragés par le Roi de *Sodôme*, tentèrent de s'affranchir de cette tyrannie. Cohordolamor ayant fait alliance avec le vaillant Arioch & le puiſſant Tydal, leva une armée nombreuſe, & ravagea les Etats du Roi de *Sodôme*. Déja ſes conquêtes s'étendoient depuis le Mont *Séir*, juſqu'au pays des *Emites*, lorſqu'Amraphel l'arrêta dans la plaine de *Sidim*. Ce Prince après avoir, par un ſacrifice impie & des vœux inutiles, invoqué ſes Dieux, préſenta la bataille au vainqueur. Mais à peine le combat fut-il engagé, que les troupes de *Sodôme* s'abandonnent à une fuite honteuſe. Saiſis d'une terreur ſoudaine, les ſoldats jettant au loin leurs javelines, leurs piques, leurs dards & leurs ſabres, ſe diſperſent au fond des bois, ou dans des cavernes inacceſſibles. Une partie ſe jette dans le fleuve, où la plupart emportés par le courant de l'onde

l'onde rapide, n'ont pas, à leur dernier moment, la foible consolation d'élever leurs regards vers le Ciel. Le vainqueur dédaigne de poursuivre les fuyards, & tourne ses armes contre un petit nombre de guerriers dont il admire le courage. Lot & Bera sont à la tête de cette petite troupe. Ils encouragent les leurs, se défendent avec opiniâtreté, & ne cèdent qu'au moment où la victoire & même la défense leur devient impossible.

Les ennemis courbés sous le poids d'un immense butin, reprirent la route de leur patrie.

Loin de se laisser abattre par la douleur, Abraham sent, au récit de cet événement funeste, renaître son courage. Il rassemble promptement les siens, & suivi d'Escol, jeune héros, dont la valeur égale les vertus paisibles, marche sur les pas du fier vainqueur. Asner & Mambré que la tendre & vertueuse amitié unit dès l'enfance, l'accompagnent, & veulent partager ses périls & sa gloire.

Les ombres d'une nuit obscure favorisent leur marche. Le vainqueur enivré d'un succès éclatant, jouissoit sans crainte d'un repos trompeur: les guerriers fatigués sont couchés auprès de leurs armes encore sanglantes. Le sommeil ferme leurs paupières; il appésantit leurs sens; il endort leur rai-

son, & la garde qui veille sur la foule des captifs ne résiste pas à l'assoupissement général. Les yeux des seuls captifs ouverts sur leur infortune, chassent au loin le repos.

Cependant leurs libérateurs s'avancent sans bruit. Eclairés par les feux, à demi-éteints, de l'ennemi, ils s'approchent sans bruit, & font passer du sommeil à la mort, tout ce qui s'offre à leurs coups. Parvenus à l'endroit où Lot s'abandonnoit aux gémissemens, ils arment de nouveau ses mains & celles de ses compagnons. Alors de grands cris succèdent à ce profond silence. Abraham, que l'infortune de ses proches anime de nouveau, fond sur l'ennemi désarmé, le frappe, le disperse, & assure la victoire aux siens. Le bruit des armes, les cris des mourans augmentent la terreur. Arioch sort enfin des bras du sommeil, & ses yeux épouvantés cherchent envain à éviter ce spectable effrayant. Furieux, désespéré, il appelle à grands cris ceux qui combattent sous ses étendards, il veut les rassembler; mais nul n'entend sa voix. Seul il se défend, & sa valeur recule de quelques instans sa défaite. Le nombre des fuyards augmente, il est entraîné par eux, & cède, au vainqueur inconnu, un triomphe qu'il eut payé de sa vie.

L'aurore en précédant le jour, éclaira ce spectacle affreux, que sa lumière pourprée rendoit encore plus effroyable. Les Hébreux triomphans, reconnurent avec transport leurs courageux libérateurs. Le Grand-Prêtre de *Salem*, inspiré par le Ciel, bénit Abraham & jusqu'à sa postérité la plus reculée. Le Roi de *Sodôme* & les Amorhéens lui rendirent hommage: ils lui offrirent de riches présens qu'il refusa. Pour éterniser la mémoire de cet événement, ils firent élever une colonne où des Artistes gravèrent & sa victoire & son refus généreux. »

Ainsi parla Jacob: ses fils l'écoutoient dans un silence respectueux. « Mes enfans, s'écria-t-il, que votre attention redouble, & que le récit suivant se grave en traits de feu dans votre ame exhaltée! »

« Un jour qu'Abraham, ce soleil de justice, venoit d'offrir à l'Eternel les vœux d'un cœur rempli de reconnoissance, une voix redoutable, dont les accens semblables au tonnère, frappent de terreur ses oreilles épouvantées, lui fait entendre ces paroles: »

« Lève-toi, Abraham, prends avec toi Isaac, l'enfant de ma promesse, & le conduis à *Moriah*: là, sur un autel que tes mains auront construit, tu

m'immoleras cet enfant, ton ſeul eſpoir, & celui d'Iſraël. »

Abraham, frappé d'une terreur ſoudaine, s'écrie: « Quel Dieu peut m'ordonner ce ſacrifice impie & monſtrueux ! Le Ciel peut-il le vouloir? »

Un ſecond ordre répété d'un accent encore plus terrible, annonce à ce malheureux père que telle eſt la volonté du Maître des Cieux.

A peine les premiers rayons du jour naiſſant font diſparoître les ombres de la nuit, que ſuivi d'Iſaac, il ſe rend à la plaine de *Moriah*, où il érige l'autel deſtiné pour ce ſacrifice. Ses mains tremblantes chargent d'indignes liens l'innocente victime. « Mon Père, dit Iſaac, d'une voix étouffée, quelle penſée funeſte s'eſt emparée de votre ame? Quelle fureur agite en ce moment votre ſein paternel ? Suis-je une victime dévouée aux Dieux infernaux ? Ah ! ſans doute un ennemi ſecret a obſcurci votre raiſon. L'Eternel abhorre ces ſacrifices cruels, le ſang des victimes humaines n'arroſe point ſes autels ſacrés. »

« Mon fils, mon cher fils, répond en gémiſſant le Patriarche, la voix du Ciel s'eſt fait entendre. Hélas! de toi devoit naître un grand Peuple ; de cette Nation toujours victorieuſe devoit ſortir un

grand Roi. C'eſt la promeſſe faite par l'Eternel, promeſſe confirmée par un ſerment.... ſoumettons-nous, mon fils, à ſes decrets puiſſans, il veut ta mort.... obéiſſons. »

Il dit, & mon Père ſe prépare à recevoir le coup mortel. Après l'avoir béni, Abraham lève en détournant la tête, l'inſtrument fatal qui va trancher les jours innocens du ſoutien de ſa vieilleſſe. Trois fois le fer étincellant échappe de ſa main débile; mais enfin armé d'une foi vive, il porte un coup que l'Ange du Seigneur détourne. Une voix ſonore lui adreſſe ces mots harmonieux:

« J'ai fait ſerment de bénir à jamais ta poſtérité; ton fils étendra ſon ſceptre ſur les Nations, & les Rois de la terre lui rendront hommage. »

Ce récit terminé, Iſraël s'étant retiré dans ſa tente, ſes fils retournèrent à leurs occupations champêtres.

CHANT III.

Les Esprits Infernaux animent les Fils de Jacob contre Joseph. Songe de Joseph. Il arrive à Dothain, est jetté par ses Frères dans une citerne ; vision qu'il y eut. On l'en retire pour le vendre à des Marchands qui commercent en Egypte. Désespoir de Jacob.

IRRITÉS du peu de succès de leur ruse infernale, Moloc & ses compagnons préparent des moyens nouveaux pour exterminer les Hébreux. Moloc s'arrête sur ceux qui préparent la perte de Joseph qu'il redoute.

Joseph, premier né de la tendre Rachel, l'épouse chérie d'Israël, comptoit à peine seize printems. Sa beauté touchante & modeste charmoit l'œil qui le regardoit. Hylas, Narcisse, célébré par les Poëtes, ni celui qui, dans le bois odorant de Sabée, enflamma le cœur de la plus belle des Princesses, n'ont jamais réuni tant d'attraits. Un mêlange heureux de grandeur & de bonté éclate sur son visage que colore le plus vif incarnat ; ses yeux doux & brillans annoncent sa grandeur future. Des songes mys-

térieux répétés avec l'ingénuité de cet âge où l'ambition ne peut ſe porter que ſur de légers objets, excitoient néanmoins la jalouſie dans le cœur de ſes frères. Le nombre des Hébreux s'étant augmenté, Jacob qui habitoit la vallée de Mambré, avoit envoyé ſes fils à Dothain. Libres de s'égarer dans des projets odieux, ils s'aſſemblent, & la mort de Joſeph eſt réſolue. A peine ce complot funeſte a fait paſſer dans leur ame cruelle une joie barbare, que la victime ſe préſente à leurs regards. Joſeph, tout occupé des ordres de ſon père, embraſſe ſes frères avec cette confiance ſi vraie qu'inſpire l'innocence. Il ne ſent, en les abordant, qu'un embarras cauſé par les reproches qu'Iſraël lui avoit ordonné de leur faire. Sa préſence redouble leur fureur, rien ne peut déſarmer des cœurs livrés à la funeſte & noire jalouſie. Leur air ſombre annonce à Ruben la perte de Joſeph. Son ame s'ouvre à la pitié.

« Ne portez pas, leur dit-il, des mains ſanguinaires ſur l'un de vos frères. Reſpectez le ſang qui coule dans vos veines. N'eſt-il aucun moyen de faire ceſſer vos craintes ſans donner la mort à cet enfant, l'amour de notre Père? Cette cîterne profonde ſemble s'offrir à vos yeux pour vous épargner un crime qui ſouleveroit tout l'univers contre vous. »

Un mouvement inconnu détermine ces cruels à ſuivre un conſeil plus doux. Joſeph eſt deſcendu dans ce cachot, & l'enfer s'applaudit de ce ſuccès nouveau.

La nuit paroît; précédée & ſuivie des étoiles brillantes, elle parcoure en ſilence les plaines éthérées. Son croiſſant brillanté ſe peint dans le criſtal de l'onde. Le ruiſſeau murmure plus paiſiblement & ſe joue mollement le long du rivage qui le renferme. Les ombres incertaines que forment les rameaux vacillans des jeunes arbres, paroiſſent déja errer dans les bois, & l'écho paiſible qui n'a plus de ſons étrangers à répéter, ſommeille dans ſa grote. L'amour & l'ambition aſſoupies pour quelques momens, donnent malgré elles du relâche aux cœurs qu'elles rempliſſent. Toute la nature enfin, par un repos profond, ſe prépare au réveil. Seul dans la création, Joſeph adreſſe des vœux & des prières au Dieu de ſes ancêtres. L'Eternel du haut de ſon trône a jetté un regard ſatisfait ſur ſa créature. Gabriel, l'un des ſix eſprits qui brûlent un éternel encens devant le trône du Très-haut, vole à ſa voix, & ſe prépare à exécuter l'ordre ſuprême qu'il reçoit.

A peine un jour lumineux a ſuccédé aux ténèbres

& fait disparoître les étoiles, que Gabriel environné d'une gloire éblouissante remplit la cîterne d'une lumière céleste, & dit ces mots à Joseph :

« Demain disparoîtront à tes yeux les rives du Jourdain, & les bosquets de *Moriah* ne t'offriront plus leur ombre rafraîchissante. Bienfaiteur d'une Nation puissante qui deviendra ta patrie, que ton cœur inaccessible à l'atteinte dangereuse d'un amour criminel, résiste à la beauté. Tel est l'ordre du Tout-puissant. »

Joseph se prosterna. L'esprit céleste se perdit dans les airs.

L'aurore, à la face de rose, n'avoit pas encore déployé son voile mêlé de pourpre & d'azur, quand les fils de Jacob sortant de leurs tentes, s'étoient assemblés de nouveau pour décider du sort de Joseph. Des Marchands de Médie, que l'espoir d'un gain considérable, conduisoit en Egypte, s'arrêtent près d'eux.

« Le ciel nous éclaire, s'écrient-ils, d'une voix unanime : envoyons cet ambitieux songeur, accomplir ses hautes espérances en une terre étrangère. » Joseph est proposé, acheté & livré à ces Marchands, sans que ses larmes, son âge tendre, & le titre de frère, puissent toucher ses persécuteurs.

« Vous me trahiſſez, leur dit-il ; je vais errer & languir malheureux dans des climats inconnus, puiſſe la juſtice divine, que cette action outrage, laiſſer à jamais votre crime impuni. Ah, du moins, prenez ſoin d'adoucir le chagrin mortel que va cauſer ma perte au plus tendre, au meilleur, au plus reſpectable des Pères. »

Ce peu de mots prononcés avec ſenſibilité, porte dans l'ame des Hébreux, un trouble qui les étonne ; mais l'enfer armant de nouveau les ſerpens de l'envie, diſſipe un repentir naiſſant. Tous leurs ſoins ſe bornent à dérober au Patriarche la connoiſſance de leur forfait odieux. Ils choiſiſſent parmi les vêtemens de Joſeph une tunique éclatante, la teignent de ſang, & Siméon la préſente à Jacob. A cette vue, ce Père infortuné reſte un moment immobile & muet d'horreur.

« O mon fils, mon cher fils, s'écrie-t-il enfin, en prenant dans ſes mains ces vêtemens ſanglans, quel monſtre ſauvage a pu déchirer ton flanc ! pourquoi n'ai-je pas terminé ma vie déplorable avant ce jour d'horreur ! Tu n'es donc plus, ô mon fils, ô toi dont les traits aimables ſembloient reproduire à mes yeux ceux d'une épouſe adorée.... Jour odieux, lumière importune, votre éclat redouble

ma douleur. Ténèbres, obſcurciſſez l'air que je reſpire ! Ange exterminateur, frappe, je bénirai tes coups. Etendu ſur ma couche mortelle, je verrai avec transport s'éteindre une vie pénible & déſormais inſupportable. »

Ainſi s'exhaloit la douleur d'Iſraël, ſon ame affaiſſée ſous le poids de la douleur, rejette les conſolations que ſa famille attriſtée s'empreſſe de lui prodiguer.

CHANT IV.

Description de l'Egypte & de ses Pyramides. Joseph est acheté par Putiphar. Amour de Sabrine.

AU-DELA des sombres forêts & des vastes déserts que Joseph, conduit par ceux qui l'avoient acheté parcourut avec eux, il découvre les plaines ombragées qu'arrose le fleuve du Nil. Des Villes puissantes bâties sur ses bords fertiles s'élèvent avec majesté : non loin delà se voit la source du Tanaïs, près duquel Amphion, au son de sa lyre, fonda Thèbes aux cent portes. Plus loin sont les remparts d'*On*, cette Ville dédiée au Soleil, frappe les yeux d'un éclat éblouissant. Ses murs sont ornés de feuillages dorés. Vulcain, au milieu de son île de Lemnos, y paroît enrourré de ses Cyclopes vigilans, occupés à forger les dards de Cinthie & l'Egide de la redoutable Pallas.

De l'autre côté s'étend au loin la contrée des Pélusiens. *Ansana*, forteresse élevée par l'art trompeur des enchantemens, domine sur toute la contrée. Sur le haut de ses tours se rend chaque jour

l'Egyptien superstitieux, d'où il contemple à loisir les astres, objet de son culte impie, & souvent invoque l'enfer toujours prompt à voler à sa voix.

Plus loin la plaine de *Masré*, présente à l'œil saisi de respect & d'admiration, ses vastes pyramides dont la pointe se perd dans les nues. *Redonsa* bâtie par Saurid & son prédécesseur, semble, par son immense étendue, opposer une digue puissante à la furie des flots mutinés. *Phacat* & *Samir*, en s'élevant, ombragent au loin les champs qui les environnent. C'est dans ces demeures sombres, dans les flancs de ces orgueilleux édifices que résident la mort & toutes ses horreurs. Un éternel silence régne avec elles. Les ténèbres profondes n'y sont troublées que par la lueur incertaine de quelques lampes funéraires. C'est-là que les Monarques de l'Egypte, dont la Parque a terminé les jours, sont déposés, après que des mains habiles ont versé sur eux des parfums précieux qui dérobent à la mort une partie de leurs dépouilles terrestres. Leurs simulacres vains, environnés d'une pompe inutile, placés sur des trônes d'or, rappellent leur grandeur passagère. Fideles à leur penchant au-delà même du trépas, leurs mânes errantes au-

tour des fantômes qui les représentent, semblent se plaire encore à de chimériques honneurs.

Tel fut le spectacle qui frappa les regards du jeune Hébreu.

(Arrivés au vallon de Zoan, les Maîtres de Joseph, se disposent à tirer de sa vente une somme considérable. Putiphar l'achète.)

« Suis-moi, jeune Etranger, dit-il à Joseph, suis-moi sans regret : deviens mon ami, je te rends la liberté. » Joseph plein de reconnoissance suit son bienfaiteur avec joie; & pendant le chemin cette amitié naissante s'augmente par un entretien où la générosité & la franchise brillent également.

Revêtu d'habillemens superbes, Joseph s'attira les regards & l'admiration des Officiers de Putiphar. Tel on vit autrefois le Berger Pâris reconnu par Priam, frapper d'étonnement les Bergers du Mont Ida, par la magnificence de sa parure, recevoir leurs adieux, & changer sa houlette en un glaive, la terreur des habitans paisibles parmi lesquels il avoit passé son enfance.

Putiphar charmé de son jeune ami, vole dans l'appartement de Sabrine son épouse, & par un récit fidele de la rencontre de Joseph, & des avan-

tages dont la nature l'a pourvu; il éveille dans le cœur de cette femme trop ſenſible, un deſir fatal de voir le bel Etranger.

Sabrine unit à la jeuneſſe, tout ce qui rend une Beauté parfaite. De grands yeux noirs pleins d'un feu qui ſemble adoucir ſa touchante modeſtie, reſpiroient l'amour. La délicateſſe de ſon teint, ſa longue & flottante chevelure donnoient un luſtre éclatant aux traits réguliers & piquans de ſon viſage, à la taille la plus raviſſante. Telle étoit Sabrine avant que Joſeph lui fut préſenté. A peine il paroît, qu'un trouble involontaire ſe peint ſur le front de Sabrine; le plus vif incarnat colore ſes joues: ſes yeux ſi redoutables parcourent avec ſurpriſe cet Etranger, & ſon ame s'ouvre à des deſirs qui lui étoient inconnus. Le cruel amour s'y gliſſe en ſilence, & lui apprête des tourmens qui ne finiront qu'avec ſa vie.

Joſeph, chéri de ſon Maître, comblé de ſes bienfaits, ne s'occupa long-tems qu'à remplir ſes devoirs & à rendre graces au Dieu de Jacob du ſort dont il jouiſſoit. Bientôt Putiphar lui donne un commandement abſolu ſur toute ſa maiſon, qui, gouvernée avec ſageſſe, heureuſe par les ſoins vigilans de ce jeune Etranger, le regarde comme une Divinité

bienfaisante descendue sur la terre pour le bonheur des mortels.

Cependant Sabrine cache envain dans son ame un feu dévorant; son ardeur s'augmente chaque jour par le silence pénible qu'elle s'est imposé. Envain ensevelie au fond de son palais, elle se rappelle ses devoirs, & s'interdit l'aspect de tous les hommes; Joseph est dans son cœur, l'amour trompe ses yeux, & ses regards languissans cherchent partout le cher & cruel objet de ses desirs. Cyrène, la plus chérie de ses femmes, étonnée de ce changement, veut en pénètrer la cause fatale; mais son esprit abusé erre au loin dans de vagues inquiétudes, tandis que Sabrine se consume sans oser lui confier ce coupable secret. Enfin emportée par sa passion, elle oublie ses projets, & répand l'étonnement & l'horreur dans l'ame de Cyrène. Cependant à l'aspect des tourmens qui accablent cette infortunée, Cyrène céde peu-à-peu à la voix de la pitié. Ingénieuse à suspendre les effets d'un amour funeste, elle s'efforce de l'adoucir par des récits divers. Tantôt la pompe de l'Assyrien superbe, tantôt ses mœurs, ses coutumes font le sujet de ses entretiens avec Sabrine, tantôt des récits amoureux, ou tout ce qui peut

éloigner de cette paſſion eſt peint avec adreſſe, lui ſervent à reculer le moment fatal où Sabrine oſeroit faire à ſon amant un aveu dont elle prévoit l'inutilité, & dont elle ne diſſimule pas la honte. Sabrine attentive eſt frappée du nom de Sémiramis, elle deſire un récit fidèle de l'hiſtoire étonnante de cette Souveraine, & Cyrène ſe plaît à la lui raconter.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ARSENAL

CHANT V.

Histoire de Sémiramis.

PRÈS d'*Elam*, que baigne le *Coaspes*, on voyoit au milieu des plaines fleuries, un nombre infini de tentes, dont les diverses couleurs, frappées des rayons du Soleil, formoient un spectacle magnifique. Ainsi les Assyriens, ancienne Colonie des Scythes, ont longtems préféré ces habitations aux Palais de briques & de marbre, inventés de nos jours, par le faste & la vanité. Alors le Souverain vivoit, en père adoré, au milieu de ses heureux sujets; la molle oisiveté n'osoit se glisser dans des cœurs vertueux; les Peuples obéissoient sans bassesse & sans orgueil, également à l'abri des outrages du despotisme, & de la licence effrénée de l'ambition.

Le jour naissant étoit encore obscurci par un brouillard léger, & les montagnes & les vallées humectées de la rosée bienfaisante qui donne l'éclat aux fleurs; tout-à-coup un Pâtre vigilant sortit de sa cabane, il suivoit un sentier qui conduit aux

plaines fertiles où l'appelloit le travail du matin ; il apperçoit dans un buiſſon une corbeille couverte d'un voile de pourpre. Etonné de cette rencontre, il découvre d'une main curieuſe la corbeille, & voit un enfant de l'âge le plus tendre. Cet enfant le regarde & ſe met à ſourire. Le Pâtre ému de compaſſion à la vue de l'innocente créature dont l'éclatante beauté redouble ſa ſurpriſe, oublie le ſoin de ſon troupeau, & vole, chargé de ce précieux fardeau, à la tente de Simma ſon Maître.

C'étoit à Simma que les pâcages du Roi étoient confiés ; Simma dont la fortune immenſe n'avoit pas altéré les qualités reſpectables qui la lui avoient méritée, étoit humain, ſenſible & généreux ; il ſecouroit l'indigent & devenoit l'appui de la vieilleſſe & de l'enfance. A la vue de l'enfant qu'on lui préſente, un mouvement plus fort que la pitié s'empare de ſon ame ; l'intérêt le plus tendre l'anime d'un zèle nouveau ; il rend graces aux Dieux de ce préſent inattendu, & promet de s'en rendre digne par des ſoins empreſſés & continuels.

Lorſque le tems eut fait éclore les charmes de la jeune Sémiramis, (ainſi fut appellé cet enfant) l'œil, qui la fixoit, la prenoit pour une immortelle. Parée

de tous les dons de la nature, elle parcouroit ſouvent d'un pied léger les vaſtes plaines : alors les bergers venoient en foule lui offrir leurs ruſtiques hommages : ils tomboient à ſes pieds, & ne demandoient, pour prix de leurs cœurs, qu'un ſimple regard.

Près des vaſtes domaines de Simma, s'étoit retiré le vaillant Memnon, Général des Armées Aſſyriennes. La paix, en ramenant le bonheur parmi nous, rendit cet illuſtre Guerrier au repos qu'un long travail lui avoit mérité; mais l'amour en le conduiſant vers la jeune Sémiramis, s'apprêtoit à le lui ravir pour toujours. Memnon troublé à cette vue, envie à Simma le bonheur de l'avoir ſervie. Aſſidu près d'elle, il fait parler ſon nom, ſon rang, & ſurtout ſa tendreſſe. La fière Sémiramis dédaigne un hommage paſſager; elle réſiſte, & ſon cœur qui ſoupire en ſilence, attend pour ſe donner, qu'un hymen brillant lui aſſure un rang dont elle ſe croit digne. La réſiſtance augmente l'amour de Memnon. Il prononce enfin, aux pieds des autels, le ſerment redoutable qui l'unit, pour jamais à Sémiramis. Satisfait & tranquille, il demandoit à ſes Dieux la continuation d'un bonheur ſi grand : il croyoit l'obtenir ; mais le ſort jaloux renverſa

dans un seul instant, cette félicité qu'il croyoit inaltérable.

La Bactriane, l'une des plus considérables Provinces de l'Assyrie, se révolte contre son Roi. Elle arme ses habitans, & menace d'embrâser le Royaume du feu de la révolte. Ninus, agité de crainte & de courroux, lève une armée puissante, & nul ne peut se soustraire à ses ordres rigoureux. Du fond de sa retraite, Memnon entend le bruit des armes, & malgré le murmure de son amour, la gloire & l'honneur le forcent à signaler de nouveau sa valeur admirée tant de fois. Il recommande aux Dieux son épouse chérie, & court, en gémissant, combattre pour son Roi.

« Arrêtez, Seigneur, dit la jeune Sémiramis, sans marquer ni crainte, ni surprise. Bannissez l'inquiétude d'une absence rigoureuse & peut-être éternelle. L'amour m'inspire un dessein courageux. Souffrez que je vous suive. Animée par votre exemple, je braverai les traits des ennemis & la pointe hérissée de leurs javelots nombreux. Si le sort contraire à mon bonheur marque la fin de ma vie au champ de l'honneur, percée du dard fatal, mes derniers regards s'arrêteront avec plaisir sur mon époux. Une armure légère cachera mon sexe, &

peut-être mes exploits serviront à entretenir l'erreur favorable, qui en me dérobant à tous les yeux, m'évitera le chagrin d'une séparation trop douloureuse. »

Elle dit, & Memnon vole aussitôt dans ses bras. Les expressions les plus tendres ne peuvent rendre à son gré l'admiration que lui cause ce discours. Tant de courage augmente son amour. Il différe son départ de quelques jours. Déjà par ses ordres on apporte l'armure qu'a demandé Sémiramis. Memnon l'en revêt lui-même, en donnant mille baisers à ce front généreux que va couvrir un casque brillant, dont le panache ondoyant flotte au gré du zéphir. L'or, l'argent, la pourpre, & les pierres précieuses composent le reste de l'armure.

Memnon ayant à son côté sa vaillante épouse, joint l'armée qui fait, à sa vue, retentir l'air de mille cris de joie.

Bientôt Ninus, monté sur un char brillant, passe entre les rangs, & donne ses derniers ordres pour la bataille. Son œil satisfait, s'arrête un moment sur ce couple fortuné dont il ignore le bonheur, il voit près de Memnon, le jeune Guerrier monté sur un superbe coursier, sa main est armée d'une javeline, & un large sabre garni de pierreries repose sur l'arçon ; il le prend pour le Dieu des

combats ; & déformais plus fûr de remporter la victoire , il marche aux rebelles.

Près de Bactres, Capitale de la Province révoltée, eft une plaine immenfe , terminée par un rocher efcarpé fur lequel eft bâtie la forterefſe de Bactres, qui commande delà au pays d'alentour. Les inftrumens guerriers ont déja fait retentir trois fois l'air de leurs fons aigus: les troupes s'avancent en bon ordre , obfcurciffent l'air de leurs javelots , & fe mêlent auffitôt avec l'ennemi , qu'un égal defir de combattre a fait fortir des murs de la Ville.

Tandis que d'un côté la valeur fe fignale, les rebelles effrayés du fort qui les menace , s'ils ne remportent une victoire complette, ont recours au défefpoir , & combattent avec acharnement. Une réfiftance fi peu attendue étonne les Arméniens , accoutumés à fe défendre du haut de leurs montagnes , & à faire rouler fur l'ennemi qui vient à leur rencontre , une grèle de pierres & de traits. Loin d'attaquer l'ennemi , ils ne peuvent le repouffer , & bientôt ils ont recours à une fuite honteufe.

Sémiramis que fon courage a portée au milieu des ennemis, ardente à les pourfuivre , s'étoit éloignée du fort de la mêlée. Forcée de prendre quelques

momens de repos, elle jette de tous côtés des yeux étincelans ; le hasard les lui fait attacher sur le roc qui défend la Ville. Elle le trouve sans gardes, s'en approche, & découvre un sentier tortueux que des ronces & des épines cachoient sous leur ombre touffue. Elle le suit, & parvient sans être apperçue, jusqu'au haut du roc qui sert de rempart à la Ville. Alors se retirant sans bruit, elle regagne à la hâte le lieu du combat, se fait suivre par un petit nombre de soldats, remonte avec peine le sentier, surprend une des portes de la Ville que les habitans effrayés abandonnent à sa vue, & après avoir désarmé la garde effrayée des remparts, y fait placer les drapeaux de Ninus. A ce spectacle imprévu, les deux armées suspendent le combat, & poussent, l'une des cris de joie, & l'autre de rage mêlés d'imprécations.

Sémiramis présentée à Ninus, reçoit de sa bouche des louanges proportionnées à l'action courageuse qu'elle vient de faire. Ce Prince étonné, est malgré lui jaloux, d'un succès si beau. Il veut connoître le jeune Guerrier à qui il est redevable de la victoire, du trône, & peut-être de la vie. Memnon s'approche. L'excès de sa joie endort sa prudence, son secret lui échappe, & Sémiramis est nommée.

Inſenſé, ton bonheur étoit-il moins grand pour être ignoré ? Faut-il, qu'avide de louanges, toi qu'elles auroient dû raſſaſier depuis vingt ans, tu oublies le ſoin de ton amour, de ton bonheur, de ta vie !

Au nom de Sémiramis, un trouble nouveau s'empare du Monarque. La jalouſie diſparoît, & des ſentimens plus doux naiſſent dans ſon cœur. Il ſemble ne pouvoir récompenſer la vaillante Guerrière qu'en lui vouant des jours qu'elle lui a conſervés.

De retour à Babylone, où les Epoux eurent ordre de le ſuivre, il s'abandonne, en gémiſſant, à une paſſion qui ne peut qu'outrager Memnon, l'un des ſoutiens de ſa couronne. Envain il ſe rappelle ce qu'il doit à ſes conſeils, à ſa valeur, ce qu'il doit à ſa propre gloire; Sémiramis triomphe ; ſes combats & ſon ſilence redoublent ſa paſſion ; & bientôt enyvré du pouvoir que donne le rang ſuprême, il ne penſe qu'à outrager Memnon, à porter ſans ménagement le déſeſpoir dans le cœur d'un ſujet fidèle.

« Memnon, lui dit-il, plains un Souverain qui t'aime, & dont l'ame ſenſible n'a pu réſiſter au plus violent amour. Si tu me rends poſſeſſeur du charmant objet qui m'emflamme, tu peux diſpoſer de

mes trésors, de mes Etats. Aséca, cette jeune beauté, l'ornement de ma Cour, le seul reste de tant de Rois, t'est destinée. Par cette alliance, je reste seul entre le trône & toi; mais tant de faveurs exigent un prix de ton amitié pour moi. Que Sémiramis, pour qui seule je respire, accordée à mon amour.... »

Ninus n'osa poursuivre, & Memnon interdit & tremblant ne peut exprimer son indignation. Il se retire le cœur brisé par la douleur. Ninus encore incertain sur le choix des moyens, essaye de nouveau de séduire Sémiramis. Mais constante dans son choix, elle reçoit ses soins avec froideur, ses offres avec dédain, & sçait rejetter loin d'elle l'idée du rang suprême, dès qu'il faut l'acheter par un crime. Enfin Ninus, las de se contraindre, parle en maître, & la tremblante Sémiramis doit choisir entre le déshonneur & la mort de l'époux qu'elle lui préfère. Elle veut cacher à Memnon l'excès de sa douleur, & ses efforts portent dans l'ame de cet infortuné, de noirs soupçons qui la dévorent. Il observe sa femme, & ne voit dans la contrainte qu'elle s'est imposée, que la honte inutile de l'avoir trahi.

« Perfide, s'écrie-t-il, tu m'abandonnes! Femme

ingrate & trop aimée; ne crois pas que Memnon, lâche témoin de son déshonneur, survive à sa honte. Perçons ce cœur outragé, que remplit encore en ces momens d'horreur, l'image de l'infidelle. Qu'un trépas généreux prévienne l'effet incertain d'un désespoir lent, & rappelle à Sémiramis mon amour & son crime. » A ces mots il prend un poignard, le plonge dans son sein, & tombe baigné dans son sang.

« Adieu pour toujours, Sémiramis, s'écrie-t-il, d'une voix presque éteinte; adieu femme trop aimée ». Ces accens furent les derniers qu'il prononça, & son ame s'exhala avec un soupir. Sémiramis, qu'un bruit soudain avoit alarmée, accourt; elle voit son époux étendu sur le marbre, environné des ombres de la mort; elle reconnoît d'où est parti le coup fatal qui l'enlève à sa tendresse. L'horreur s'empare de son ame, nulle plainte ne peut sortir de sa bouche glacée, par la surprise & l'effroi; elle se jette sur ce corps inanimé, & reste privée de sentiment. Ses femmes attirées par le bruit de sa chûte, remplissent l'air de leurs cris; elles la rappellent à la vie, & la rendent au désespoir le plus affreux.

Livrée pendant longtems au sentiment de sa

perte, Sémiramis ſembloit éterniſer ſes regrets par un ſouvenir cruel qu'elle ſe plaiſoit à rappeller ſans ceſſe, lorſque Ninus impatient d'eſſuyer des pleurs qu'il avoit fait couler, renouvelle ſes offres brillantes, & dépoſe aux pieds de Sémiramis un diadême dont elle connoît le prix, & qui, plus d'une fois, auroit été l'objet de ſes deſirs, ſi l'ambition n'eut alors cédé aux charmes d'un amour heureux.

Memnon n'eſt plus ; tant de pleurs répandus ſur ſa tombe, ont dû ſatisfaire ſes mânes ; Sémiramis laiſſe enfin ſes vêtemens lugubres, & monte ſur un trône qu'elle devoit illuſtrer.

Ninus au comble de ſes vœux, donnoit, paiſiblement à l'Univers ſoumis, des loix dictées par la ſageſſe. Un long cours de proſpérités s'offroit à ſa penſée, tandis qu'un orage funeſte s'apprête à détruire ce calme trompeur. Quel Monarque peut arrêter ou éviter l'arrêt irrévocable du Deſtin à qui même les Dieux ſont ſoumis ? Trois fois au milieu d'une nuit obſcure, un bruit ſouterrain d'armes & de chevaux frappe ſon oreille épouvantée ; trois fois l'ombre du malheureux Memnon lui apparoît ſanglante & défigurée par les traits de la mort. Cette ombre indignée l'invite à le ſuivre, & ſemble l'entraîner dans des gouffres qui s'ouvrent

pour l'engloutir. La terreur ſaiſit Ninus, l'uſage de ſes ſens l'abandonne ; il ſemble qu'une main céleſte l'ait frappé, ſon ſang s'échappe par tous les pores. Il tombe. Il expire etouffé.

Un monument s'élève par les ſoins de ſon Epouſe : les cendres de Ninus y ſont dépoſées, & chaque jour Sémiramis vient y répandre des pleurs que la reconnoiſſance fait couler. Avec les reſtes de Ninus, elle dépoſe des ſentimens, qui, deux fois, ont trompé ſon eſpoir. Déſormais livrée à la gloire, le bonheur de ſes ſujets, le ſoin d'éterniſer ſa mémoire par des faits étonnans, deviennent ſa plus chère envie, ſon unique occupation.

Bélus, fondateur de la Monarchie des Aſſyriens, reçoit, des mains de Sémiramis, un mauſolée, où l'art ſe ſurpaſſant lui-même, parvint à imiter la nature. La ſtatue de ce Prince eſt le chef-d'œuvre du génie.

L'ancienne *Babel* eſt détruite, & ſur ſes fondemens s'élève la ſuperbe Babylone. Ses murs ſont revêtus de forts & de baſtions, & ce qui ſert à ſa défenſe devient en même-tems l'ornement le plus précieux. Des bois ombragés, des plaines immenſes, des boſquets touffus forment, de toutes parts, de ſuperbes avenues. Des édifices ſomp-

tueux décorent l'intérieur de la Ville, & offrent à l'œil une variété qui l'enchante.

Tandis que des Artistes sans nombre, par des travaux assidus, surpassent l'attente de la Reine, l'Euphrate divisé, serpente autour des Villes & des contrées voisines. Ses eaux ménagées avec art, portent partout l'abondance & la vie. Enfin Babylone voit achever ses murs, l'étonnement des siècles & des tems. Cent chars les parcourent au gré des conducteurs, & des forêts de cèdres, de pins & de palmiers, forment des arcs de verdure, & portent, parmi les nues, leurs cîmes orgueilleuses. L'eau limpide, renfermée dans mille canaux, est portée & dispersée dans ses jardins merveilleux; tantôt elle coule à travers un gazon fleuri; tantôt s'élevant avec rapidité, elle atteint le firmament, & brisée par le nuage, retombe en écume dans des bassins de marbre, où se jouent le poisson brillant & azuré. Plus loin sont entrelacés le myrte & la rose, symbole de l'amour.

Cependant la Reine, dont la Renommée annonce les merveilles à l'Univers surpris, voit la main du tems s'appésantir sur elle. Son esprit abattu languit, & bientôt un affoiblissement total ne lui laisse que le souvenir importun d'une gloire

passée. Alors, tremblante, incertaine, effrayée, elle a recours à de vains sacrifices qu'offrent, en son nom, des Prêtres avides & flatteurs. Les Oracles dociles à la voix de ceux qui les interrogent, promettent, à l'envi, l'immortalité à Sémiramis, qui déja entrevoit les portes du Cocyte.

Cyrène finit ainsi, & le jour en disparoissant, força la belle Sabrine de retourner dans son appartement.

Madame Rowe auroit pu tirer un plus grand parti de l'Episode de Sémiramis, en le liant adroitement au sujet. Ninus assassiné par Sémiramis, les remords de cette Reine & surtout son amour pour son propre fils, dont l'Auteur n'a pas jugé à propos de parler, auroient rendu ce Chant plus intéressant, & Cyrène eût peint les funestes effets de l'amour, & donné à Sabrine, d'une manière indirecte, des conseils analogues à sa situation.

CHANT VI.

Aveu de Sabrine à Joseph. Elle envoye sa Nourrice au Devin Harpinus. Réponse d'Harpinus. Sabrine désespérée de l'indifférence de Joseph, l'accuse & le fait arrêter.

SABRINE, malheureuse victime de l'amour, est toujours prête à rompre un silence auquel elle attribue l'indifférence du jeune Hébreu. Joseph, qu'un secret pressentiment tourmente sans relâche, ne peut se défendre d'une frayeur dont il ignore la cause. Les accens étrangers d'une langue inconnue semblent, en frappant son oreille, lui présager des malheurs nouveaux. La rougeur de son front décèle le trouble qui l'agite, & ajoute encore à sa beauté. Tandis que Sabrine oubliant les nœuds qui l'attachent à Putiphar, se laisse emporter aux feux d'un amour criminel; ses regards enflammés se tournent involontairement, & s'arrêtent sur le timide Joseph; un transport subit l'égare, & ces funestes mots s'échappent de sa bouche.

« Si, jusques à présent, les tourmens de mon ame

ame eſt atteinte, n'ont pas encore attendri la tienne, que cet aveu ſerve du moins à te prouver l'excès de ma paſſion. « Je mériterois que le Ciel me punit, répond Joſeph, d'un ton où ſe peignent la ſurpriſe & l'effroi, ſi mes penſées avoient formé de coupables deſſeins. Non : loin de croire que la belle Sabrine ait pu mettre en oubli ſes devoirs & ſa vertu, j'accuſerois plutôt mon propre cœur. Juſte ciel ! pourrois-je me réſoudre à tromper la confiance du plus généreux des Maîtres.... Que dis-je, un Maître ? C'eſt le plus cher, c'eſt le plus tendre des amis. Et je pourrois porter le déshonneur dans ſa maiſon, & ſouiller lâchement le plus chaſte & le plus ſaint des nœuds ».

C'étoit ainſi que ſans montrer à Sabrine l'horreur qu'elle lui inſpiroit, il cherchoit à lui rappeller des devoirs encore plus ſacrés que les ſiens. A peine il a parlé qu'il fuit, & la laiſſe en proie à la plus vive douleur. Accablée de honte & de regrets, elle ſe jette ſur un lit de repos qu'elle baigne de ſes larmes criminelles. Iphicle paroît, cette femme artificieuſe tombe aux genoux de Sabrine: elle la ſupplie au nom de la tendreſſe qu'elle lui porte & du ſein qui l'a nourrie, de lui confier le ſujet de ſes pleurs. « Eh quoi, s'écrie-t-elle, eſt-ce avec des charmes

comme les vôtres qu'on peut connoître le déseſpoir? Ce jeune étranger a des yeux, il doit avoir un cœur. Il n'eſt perſonne qui vous puiſſe réſiſter. La glace de l'âge, l'inſenſibilité d'une jeuneſſe peu propre encore au culte de l'amour, s'animeroient ſi vous daigniez leur ſourire. Attendez tout du tems. Il eſt poſſible que la diſtance qui eſt entre vous & l'objet de votre amour, ſoit la cauſe de ſon indifférence apparente : il vous aime, n'en doutez point. Il brûle, il languit, il ſoupire en ſecret, mais la crainte, ou plutôt ſon ambition, s'oppoſe à l'aveu d'un ſentiment téméraire. Quand il vous réſiſteroit, je ſçaurais vous ſoumettre un rebèle. Cette liqueur précieuſe qui fit ſentir les flammes de l'amour, au cœur indifférent du jeune Chémis, ne peut-elle enflammer le ſuperbe Joſeph ? Ne craignez rien, vous dis-je, « Rappellez-vous ces tems où la mort de Totis laiſſa le ſuprême commandement de *Miſraïm* à la belle Chéroba : Gébirus, ſurnommé l'avare, vint de Chaldée avec une ſuite nombreuſe pour rendre hommage à la Princeſſe. Le jeune Chémis accompagnoit ce Prince, & ſa beauté le faiſoit prendre pour un Dieu. Ce jeune Chaldéen ſe promenoit un jour ſur les rives du Nil ; ſes charmes attirèrent les regards de Mérine, Déeſſe de ce fleuve. Aſſiſe ſur

un char brillant, elle fendoit, avec rapidité, les ondes criſtallines : ſes vêtemens ſemés de perles, rendoient un feu moins vif que ſes yeux. Mérine ſurpriſe à l'aſpect du beau Chémis, ſent tout-à-coup ſa fierté s'évanouir. Elle le contemple avec émotion ; bientôt dédaignant les grottes humides qui lui ſervent de Palais, elle ſuivit les pas de ſon vainqueur, & à l'aide d'un breuvage dont elle ſeule connoiſſoit la vertu, elle ſçut le rendre auſſi ſenſible qu'elle, & jouir du bonheur le plus durable.

« Ma mère deſcend du beau Chémis : comme elle je poſsède cet élixir précieux : je m'en ſervirai pour diſſiper l'ennui qui vous dévore ».

Ainſi la Nourrice de Sabrine, devenue ſa confidente, cherchoit à entretenir un feu malheureux & coupable, par un eſpoir plus criminel encore. Sabrine inquiète du ſuccès qu'elle attend, l'envoye conſulter le Devin Harpinus.

Cet homme fameux habite un bois de Cyprès, où des ombres épaiſſes inſpirent, à quiconque y pénètre, une profonde mélancolie, une horreur ſuperſtitieuſe qui prépare le cœur à la crédulité. Là ſe rendent viſibles les Divinités infernales : des ſpectres hideux, dont l'air farouche remplit d'effroi, errent en ces lieux, qu'à peine éclaire la lumière vacillante de

Cinthie. C'est au milieu de ce bois redoutable qu'est située la cabane du Négromant. C'est-là que pour invoquer les Divinités des ténèbres, il allume en cent lieux un feu pâle, composé de bitume & de soufre. Près de ces feux il forme des cercles; il y trace des figures, & murmure à voix basse des paroles magiques. Les abîmes entendent sa voix, s'entr'ouvrent, & les Démons forcés d'obéir, découvrent à ses regards les sombres profondeurs de l'avenir. Les orbes éclatans qui ornent le Ciel, ne peuvent dérober leurs cours à ses avides desirs, & jamais leur influence n'a trompé son attente.

Iphiclès le consulte : elle en reçoit une réponse qu'elle se hâte de porter à sa Maîtresse. « Avant trois jours, lui dit-elle, d'un air satisfait & empressé, votre sort sera décidé; le repos succédera bientôt à l'agitation qui vous dévore. Telle est la réponse de l'Oracle, & ce que vous promet Harpinus ».

Ces trois jours écoulés, Sabrine envoye chercher Joseph qui évitoit de paroître devant elle. Tremblante malgré les promesses d'Harpinus, ses yeux inquiets se fixent sur lui; ils y cherchent le trouble, présage assuré d'une passion naissante, & n'y voyent qu'une sérénité qui détruit son espoir.

« Ingrat, s'écrie-t-elle avec l'accent de la fureur, j'entends ce que veulent dire ces regards dont la tranquillité insultante ajoute à mes malheurs. Ta sauvage fierté redouble en voyant l'excès de ma foiblesse. Cruel! est-ce un autre amour, est-ce la haîne qui t'arrête ? Va, crois-moi, cesse de m'opposer un vain devoir, de frivoles remords, & la crainte du Dieu que tu sers... Cher Joseph! le Ciel m'a fait naître pour t'adorer. Pourroit-il me défendre de me livrer à un penchant que lui-même a formé dans mon ame? De serviles contraintes, des loix tyranniques ne peuvent rien sur des cœurs nés libres. Heureux, heureux cent fois celui qui habite les vastes déserts, ou les sombres forêts! Livré sans crainte à son penchant, nul être ne le trouble, il jouit en liberté de l'objet de ses desirs. Vertu, nom imaginé par l'orgueil pour être le tourment de l'ame trop sensible, honneur, être phantastique, dont on ne jouit que lorsqu'on est hors d'état de te goûter, jeux d'une imagination cruelle & bisarre, disparoissez; & toi, cher auteur de mes tourmens, veux-tu jouir, sans pitié, de mon trouble, de ma langueur? Veux-tu qu'une mort prématurée terminant à tes yeux mes destins misérables, achève ce que ta barbarie a commencé? Ah! plutôt consens à

partager mon amour. Ecoute la voix d'une amante éperdue, reçois mes vœux, combles mes desirs. Nous sommes seuls & libres, soyons heureux. Un secret impénétrable voilera notre intelligence, le mystère augmentera nos plaisirs ».

« Femme abusée ! répond Joseph, infortunée Sabrine, quel gouffre s'ent'rouvre sous vos pas ! exposés tous deux au courroux d'un Ciel vengeur, poursuivis par le remord, quel Dieu nous sauveroit ? Que la gloire de votre époux se rallume en votre ame. Putiphar doit seul mériter vos vœux ; vous lui devez l'amour le plus tendre, le plus constant. Pour moi, où pourrois-je cacher ma honte, & comment me dérober au sentiment de mon crime ! Ah ! que la terre m'engloutisse plutôt que de trahir les loix saintes de mon Dieu, & celles de l'hospitalité ! Que plutôt la paix soit pour jamais bannie de mon ame, & que l'exécration due aux forfaits les plus odieux tombe à jamais sur le nom d'Israël » !

Il dit, & l'horreur du crime qu'on lui propose a fait pâlir son front. Ses sermens achevés, la sérénité reparoît sur son visage. Cependant Sabrine, qu'un espoir séducteur ne peut plus abuser, est agitée tour-à-tour par la fureur, la honte & l'amour. Tout-à-coup elle s'élance sur Joseph, & se saisissant du

riche manteau qui tomboit avec graces sur ses épaules, l'attire à elle malgré sa résistance. Mais le Dieu d'Israël veille sur l'innocence. L'amour de Sabrine, ses charmes, son désespoir, la solitude, tout semble fait pour séduire le jeune Hébreu, cependant tout cède à la fidélité qu'il doit à Putiphar: il se débarrasse du manteau: il se hâte de fuir, & traverse à pas précipités l'appartement de Sabrine qui semble être enchaînée par une main invisible.

Enfin elle reprend l'usage de ses sens, & fait retentir le Palais de cris lugubres. Cyrène se rend près d'elle, & la trouve en proye au désespoir & noyée dans ses larmes. Sabrine refuse les secours qu'on lui présente: elle éclate contre le Ciel, contre son amant, & veut même accuser ce dernier d'avoir attenté à l'honneur de son Maître. Dans le premier transport de sa rage, elle court à Putiphar, l'abuse par un récit imposteur, & fait sortir de sa bouche cet ordre sévère & précipité.

« Que l'ingrat chargé de fers soit traîné dans un affreux cachot. Ce séjour est encore moins horrible que sa perfidie. Monstre, est-ce ainsi que tes pareils reconnoissent les bienfaits! tu aiguisois dans l'ombre l'acier homicide qui déchire un sein dans lequel je te portois. Mes présens, mes soins, ma plus ten-

dre amitié n'ont pu ſervir de barrière à tes criminels deſirs. Va, perfide! que de longs tourmens éteignent une vie déja ſouillée par le plus abominable des crimes. Qu'on l'entraîne ».

« Je mépriſe les chaînes & ne crains point les tortures, s'écrie Joſeph : votre haîne, de tous les malheurs qui me ſont réſervés, eſt le ſeul que je redoute. Elle ſeule peut faire le malheur de ma vie, mais je ne l'ai point méritée. Innocent des crimes que l'on oſe m'imputer, je me ſoumets ſans murmure aux rigueurs d'un traitement injuſte, & je me garderai bien de porter un jour odieux au milieu des ténèbres dont votre eſprit eſt entourré: A ces mots, les gardes le ſaiſiſſent ; il marche d'un air tranquille, réſolu dans ſon cœur à ſouffrir plutôt mille morts, que de prouver ſon innocence par l'aveu d'un ſecret qui cauſeroit la honte & le déſeſpoir de ſon Maître, d'un Maître qu'il chérit encore tout injuſte qu'il eſt.

CHANT VII.

Vision de Joseph. Un Ange lui apparoît & lui révèle l'esclavage & la délivrance du Peuple Hébreu. Le Geolier convaincu de l'innocence de Joseph, lui donne l'intendance de la prison. Songes de deux prisonniers, interprêtés par Joseph.

LA nuit étendoit ses ombres sur l'hémisphère. Les heures environnées de crêpes lugubres parcouroient le cercle qui leur est prescrit. Tout-à-coup celui qui veilloit à la garde des criminels, voit descendre des cieux un nuage enflammé qui s'abaisse insensiblement & s'arrête sur cette demeure du crime & de l'innocence opprimée. Une substance céleste, sous une forme humaine, fend le nuage, & plus légère qu'une ombre fugitive que dissipe le jour naissant, elle pénètre d'un pas rapide vers l'humide demeure de Joseph. « Ah, sans doute, cet homme est innocent! s'écrie ce gardien sévère, revenu de sa première surprise. Les Dieux descendent pour lui de l'empirée ; ils daignent s'entretenir avec lui & le consoler dans ses malheurs. »

(Gabriel annonce à Joſeph ſon établiſſement & celui de ſa famille en Egypte; la captivité des Hébreux, leur délivrance, & leur entrée dans la Terre promiſe. Ce morceau, ſuſceptible des ornemens de la Poëſie, ne préſente cependant que l'abbrégé de la Genèſe.)

Le Meſſager céleſte diſparut à l'approche du jour, & Joſeph étonné ſentit ſon ame s'élever vers celui dont les promeſſes magnifiques retracent à ſa penſée les bienfaits répandus ſur ſes ancêtres. L'avenir, découvert à ſes yeux, bannit le trouble qui l'accabloit, & la ſérénité reparoît ſur ſon viſage abattu par la douleur & la conſternation.

Cependant le Geolier frappé du prodige dont ſes yeux ont été les témoins, court vers le lieu où repoſe le jeune Hebreu, le traite avec une douceur mêlée de reſpect, & lui donne, avec la liberté de parcourir ce ſéjour fatal, le pouvoir d'adoucir la captivité des infortunés que le ſort y a conduit. Deux des principaux Officiers de Pharaon y étoient détenus. L'un avoit l'intendance de la table du Monarque, & l'autre verſoit dans ſa coupe la liqueur précieuſe de Bacchus. Tous deux accuſés de trahiſon gémiſſoient dans l'attente prochaine d'un ſupplice cruel. Joſeph s'approche d'eux, les regarde

avec cet intérêt tendre qui porte dans l'ame du malheureux une douceur inconnue, & fait naître l'espoir au sein même de la crainte. Déja les soins de l'amitié avoient produit entre Joseph & les deux prisonniers, une confiance sans bornes, lorsque le fils de Jacob s'apperçut que leur inquiétude augmentée par une cause secrette, étoit parvenue à son comble. Il s'informe du malheur nouveau qui semble les accabler.

« Déja la nuit a trois fois disparu devant l'Aurore, dit l'Echanson, depuis qu'un songe allarme mes esprits craintifs. Il me sembloit qu'au sortir de ce lieu, on m'avoit transporté dans un jardin. Là des rameaux de pampre chargés de grappes purpurines se détachoient des berceaux, & devançoient ma main qui cherchoit à les cueillir. Près de moi étoit une coupe d'or dans laquelle j'exprimois le jus des grappes colorées; Pharaon daignoit le recevoir de ma main, & un sourire de ce Maître si redouté suivoit le présent que j'osois lui offrir ».

Le Pannetier fit un soupir & dit: « Une augure accable mon ame épouvantée; trois corbeilles remplies des mêts délicieux destinés pour la table du Roi étoient posées sur ma tête, lorsque tout-à-coup une nue d'oiseaux sinistres vint fondre sur moi.

Leurs cris effroyables, leurs becs tranchans & leurs ſerres menaçantes, portent dans mes ſens une horreur ſoudaine, que le battement de leurs aîles redouble encore; je veux fuir; & déja tout ce que je portois eſt diſperſé ſur le ſable, & devient leur proye. La frayeur me réveille, & ma peine eſt accrue par ce ſonge; il ne laiſſe à mes eſprits tremblans que l'attente incertaine du ſupplice le plus honteux.»

« Infortuné, s'écrie Joſeph en ſoupirant, ton ſonge myſtérieux eſt envoyé par le Maître ſuprême, qui réſide au-delà des Cieux; il t'annonce un funeſte avenir. Le ſoleil n'aura pas achevé trois fois le tour de l'hémiſphère, qu'une mort déplorable terminera tes malheurs & ta captivité ».

« Pour toi, dit-il à l'Echanſon, avant que l'aſtre qui règle nos jours ait deux fois accompli ſa courſe, tu te verras rétabli dans l'emploi qui te fut confié, & tu jouiras de nouveau de la faveur de ton Roi. Mais au ſein d'un bonheur ineſpéré, ſouviens-toi de mon triſte deſtin. Accuſé d'un crime dont la ſeule idée me fait horreur, je ne demande qu'une juſtice prompte & favorable à l'innocence ».

CHANT VIII.

Sabrine tourmentée par ſes remords, avoue ſon crime, elle expire. Songe de Pharaon interprêté par Joſeph. Elévation & mariage de Joſeph.

CEPENDANT la belle & trop paſſionnée Sabrine, ſent augmenter ſa peine par des remords vengeurs qui déchirent ſans relâche ſon cœur déſeſpéré. En horreur à elle-même, elle s'effraye du ſuccès de ſa cruauté. Elle ſe repréſente l'objet de ſon amour, accablé ſous le poids des fers, & bientôt livré aux ſupplices deſtinés à terminer la vie des ſcélérats. Souvent, rappellant à ſon eſprit les jours paſſés dans l'innocence où ſon cœur, d'accord avec ſes devoirs, jouiſſoit d'une paix douce & profonde, elle gémit & regrette un bonheur dont elle n'a pas aſſez connu le prix; mais lorſqu'elle compare ſa fierté paſſée à la honte où elle eſt deſcendue aux yeux d'un Etranger, elle fait retentir l'air de cris aigus & inarticulés: ſes regards enflammés ſe tournent vers le ciel. Elle ſemble lui reprocher l'opprobre dont ſon front s'eſt couvert, & le crime affreux qu'elle a commis. Semblable à

la fleur que desſèche l'ardeur d'un été dévorant, ſa beauté diſparoît. De ſombres penſées rempliſſent ſon ame déchirée pendant le jour, & la nuit n'offre à ſon imagination effrayée, que des ſpectres hideux & la mort injuſte d'un amant adoré. La terreur & les remords s'emparent de ſon ame. Le jour lui fait horreur, & les ténèbres qu'elle cherche ne lui préſentent que l'objet de ſon amour réſiſtant à ſa tendreſſe & s'échappant avec dédain de ſes bras. Enfin elle ſuccombe ſous le poids de tant de malheurs & de ſes remords. Elle fait appeller l'époux qu'elle a trahi, avoue ſon crime, & rend à l'innocent calomnié, une juſtice que lui arrache l'approche du trépas.

« O mort déſirée, s'écrie-t-elle, déja mes yeux incertains ſont couverts des ténèbres qui l'accompagnent. Hélas, ſi du haut de l'Olympe, les Dieux daignent porter leurs regards ſur les actions des foibles mortels, que n'ai-je pas à craindre de leur juſte vengeance! vertu! ton nom ſacré me remplit de crainte; je friſſonne, & ma penſée s'égare. . . . . Vertu devant qui s'évanouiſſent les phantômes & les ſonges de l'imagination, qui ſeule procure de vrais plaiſirs, toi que j'ai trahie & que j'oſe encore invoquer, renais dans mon ame, que mes derniers

momens s'écoulent avec toi! j'abandonne ſans regret l'univers ſouillé par mes forfaits. Vains & criminels deſirs diſparoiſſez devant la mort à qui tout cède ».

Elle dit, & déja les ombres du trépas l'environnent. Un ſoupir, le dernier ſoupir de cette infortunée la délivre à jamais de ſes tourmens.

Tandis que l'épouſe de Putiphar exhale ſon ame criminelle, le Monarque de l'Egypte goûte un leger repos que des ſonges fâcheux & confus viennent troubler ſans relâche. Son réveil eſt inquiet. Le ſoleil eſt à peine ſorti de ſon humide couche, qu'appellant près de lui les Sages de ſon Empire, Pharaon veut, par leurs ſoins, calmer le trouble qui l'agite. Prompt à exécuter ſes ordres, ils accourent & s'aſſemblent dans une des ſalles du Palais. Chacun porte des marques de la ſcience où il excelle. L'un eſt vêtu d'une robe traînante, où ſont figurées les herbes magiques qui ſervent aux ſacrifices impies : des ſerpens entrelacés en forment la bordure. Un autre, paré d'une tunique de lin, ſemble entouré de branches de palmiers. Il en eſt qui, fixant leur attention ſur les objets terreſtres, paroiſſent enveloppés des monſtres des forêts : les couleurs vives & nuancées donnent à l'illuſion la force de la vérité. Des aigles ou des oiſeaux de proie

voltigent ſur leur tête, & l'œil ſurpris ſe détourne à l'aſpect du crocodile, production monſtrueuſe du Nil impétueux.

Nazer, l'un des plus conſidérables de ces ſages, s'eſt voué au culte des globes céleſtes : il porte ſur ſa tête une couronne de roſes naiſſantes en forme d'étoiles; une campagne riante & fertile eſt peinte ſur ſes vêtemens : on y voit des ſources ſerpenter dans les bois, arroſer des boſquets de mirtes, & des prairies émaillées de fleurs que l'œil ſatisfait parcourt avec plaiſir.

Tant de ſymboles des ſciences que cultivent ces Sages, ne vont ſervir en ce moment qu'à les confondre. Envain Pharaon leur raconte les ſonges qui l'ont troublé. Un profond ſilence règne parmi eux; ils ne peuvent percer l'obſcurité qui environne leur eſprit.

Alors l'Echanſon ſurpris, commence à ſe rappeller l'explication que le jeune Hébreu a donné à la viſion dont il lui avoit fait le récit. Il condamne ſa négligence, & s'approchant de Pharaon dont le courroux étoit encore retenu par l'eſpoir : « Seigneur, lui dit-il, lorſque les fautes que le grand Pannetier & moi commirent contre ta ſouveraine puiſſance, eurent armé ta juſtice, un jeune Hébreu

faussement

faussement accusé, étoit retenu dans la prison où nous fumes conduits. Ses soins tendres & compatissans adoucirent notre sort. Des songes importuns nous troublèrent, il les expliqua, & nous prédit la mort de Psaumis & mon pardon. Ah ! Seigneur, au milieu de l'obscurité d'une nuit profonde, on a vu briller son cachot, d'une lumière resplendissante. Un Dieu, un Dieu même, sensible à sa peine, a quitté pour lui le séjour azuré, l'est venu consoler, & sans doute a ouvert pour lui le livre redoutable de l'avenir incertain. »

Il dit, & Pharaon ordonne qu'on amène Joseph.

Aux yeux du Monarque, paroît le fils de Jacob, ses mains ne sont plus chargées de fers pesans; une assurance modeste éclate dans ses yeux; un rayon céleste l'environne; & sa présence inspire au Roi une confiance dont l'effet rapide est la volonté du Souverain des Cieux.

(Pharaon raconte ses songes à Joseph. Ce morceau trop connu pour être traduit, est rendu avec grace & avec vérité.)

« Le Dieu puissant, dit Joseph, qui gouverne la terre & préside aux mouvemens des sphères, qui d'un mot change, interrompt, disperse, anéan-

tit toutes choses à sa volonté, a, par ce songe, voulu découvrir à votre Majesté l'avenir impénétrable à tout autre qu'à lui. Vos deux visions n'en forment qu'une, & ne peuvent recevoir qu'une interprétation. Sept années d'abondance porteront la joie dans le cœur de vos Sujets. La terre prévenant leurs desirs, ouvrira son sein & germera sans peine pendant tout ce tems : mais un égal nombre d'années infertiles fera succéder la tristesse à la joie. Voilà, Seigneur, ce qu'annoncent vos songes. »

« Un seul moyen vous reste pour le salut d'un peuple qui vous est cher, & pour éterniser à jamais le nom de Pharaon. Donnez vos ordres, Seigneur, & que des hommes prudens amassent sans cesse le grain dont les champs vont être couverts pendant sept années. Qu'ils le conservent pour les tems malheureux où votre peuple, assiégeant les portes du Palais, demandera, par des cris redoublés, une subsistance qu'un travail assidu ne pourra obtenir. »

Il dit, & Pharaon après avoir lancé sur les Sages de son Empire un coup d'œil menaçant, s'écrie :

« Que ce jeune homme envoyé par un Dieu bienfaisant, pour prévenir notre ruine, soit à l'ins-

tant revêtu de la pourpre : qu'un Hérault précéde son char, & redise à mon Peuple le nom de son Libérateur. »

« Etranger secourable, poursuivit le Roi, cet honneur est le moindre de ceux que te destine ma reconnoissance. Mon pouvoir, mon Empire, sont remis en tes mains, je n'excepte de ces dons que le titre de Souverain du pays que tu vas conserver. Que les Grands t'honorent ; que prosternés à tes pieds, ils te rendent l'hommage dû au Génie protecteur de l'Egypte ».

(Les ordres du Monarque s'exécutent. On rend à Joseph les honneurs souverains : Pharaon veut, même dans la suite, couronner ses bienfaits par le mariage de Joseph avec la Princesse sa fille.)

Deux fois la nuit avoit succédé au jour, & deux fois le soleil étoit rentré dans l'onde depuis que Joseph jouissoit sans trouble d'un bonheur inespéré. De l'appartement superbe qu'il habitoit, ses regards se portèrent sur un temple de feuillages consacré à la Déesse *Isis*. Il en examinoit la structure simple & majestueuse, lorsqu'un objet nouveau lui fit oublier les beautés de ce lieu champêtre. Une jeune personne venoit de sortir du tem-

ple & dirigeoit lentement ſes pas vers le Palais. Sa démarche eſt noble, ſa figure intéreſſante; ſur des joues du contour le plus parfait, ſe peint la couleur de la roſe à peine épanouie; ſa fleur que la roſée du matin vient d'humecter, a moins de fraîcheur que ſon teint. Ses cheveux épars & mollement agités par l'haleine des zéphirs, offrent à l'œil un déſordre agréable qui ajoute encore à ſes attraits. Un voile léger attaché ſur ſa tête voltige à replis ondoyans ſur ſa robe parſemée de perles. Il ſemble s'échapper à regret d'un croiſſant dont les pointes recourbées font jaillir le feu des diamans, ſans dérober à la vûe la forme enchantereſſe d'un ſein éblouiſſant.

Cet objet charmant lève ſes beaux yeux vers le Libérateur de l'Egypte, qui cherchoit à démêler les traits de ſon viſage. Il ne peut la contempler ſans émotion. Rien de ſi beau n'a frappé ſes regards, ſon port majeſtueux, ſa démarche tranquille & le moindre de ſes geſtes reſpirent la nobleſſe, la modeſtie & les grâces; long-tems il la ſuit des yeux & ſon ame eſt en extaſe. A peine elle a diſparu, que tout ſemble s'évanouir autour de lui. Un ſoupir, le premier ſoupir qu'il forma pour la beauté, lui échappe. Inſtruit par ſes regrets

du motif de son trouble, il satisfait par des questions empressées la curiosité qui le presse. Mais quelle douleur cruelle s'empare de son cœur. Il apprend que cette fille céleste est vouée pour toujours au culte de la Déesse Isis.

« O ciel ! s'écrie-t-il, d'une voix étouffée, tu veux donc anéantir mon espoir. Ma peine est égale à mon amour, tous deux seront éternels ».

Cependant la Renommée fait retentir l'Egypte de l'hymen de Joseph avec la fille de Pharaon. Insensible à l'honneur qui lui est destiné, il se livre aux chagrins les plus amers. Il flotte entre un refus dangereux & la honte d'abuser, par des vœux mensongers, une jeune Princesse, dont les attraits méritent un sort plus doux.

La fille de Pharaon non moins à plaindre que le jeune Hébreu, adresse en secret aux immortels les plaintes de l'amour désespéré. Elle aime le vaillant Oramel, elle en est adorée; ce jeune Prince doit commander un jour la Nation puissante des Éthiopiens. Plus d'un lustre s'étoit écoulé depuis qu'ils brûloient l'un pour l'autre. Amans heureux, rien encore n'avoit troublé une flamme si belle; mais l'ordre absolu de Pharaon a porté la mort dans leurs cœurs. Envain la triste Princesse décèle par

ses larmes une répugnance que sa bouche n'ose avouer ; le Roi résiste à ses larmes, & ne laisse à sa douleur que le foible espoir du sacrifice qui doit précéder un hymen fatal.

Déjà Pontiphéra, Grand-Prêtre d'Héliopolis, a préparé le temple pour consulter Osiris, & fixer le destin de la Princesse & du jeune Etranger. Les Divinités infernales, enchaînées par le pouvoir de celui qui les créa, n'avoient pu s'opposer à ses decrets : ils voyoient avec rage la grandeur future de la race d'Abraham. Un seul espoir leur reste dans ce péril pressant. C'est à l'amour & non à la contrainte à parer la victime qu'ils veulent sacrifier. La belle Asenah (ainsi se nommoit l'amante de Joseph) leur paroît faite pour servir leurs desseins, & précipiter le jeune Hébreu dans le piège qu'ils ont sourdement préparé. Ils la lui destinent pour épouse, malgré les vœux qui l'attachent à leur culte. C'est ainsi que le Ciel se joue des projets de l'impie, en le forçant de concourir à l'exécution de ses desseins.

Le Pontife, les yeux égarés, & respirant à peine, interroge avec respect le Dieu qu'il révère. Soudain l'autel tremble, les voûtes du temple retentissent : le Pontife en pâlit, ses cheveux se

dressent sur son front, & le cœur agité d'une fureur soudaine, il s'écrie :

« Asenah, dont les mains innocentes offrent à la Déesse un pur encens, doit abandonner son culte, unir ses destins à ceux du Libérateur de l'Egypte. Telle est la volonté d'Osiris ».

La jeune Asenah sort du temple de la Déesse, & porte à son jeune Epoux un cœur sensible, propre à ressentir cet amour qu'embellit la vertu.

CHANT IX.

Années d'abondance ſuivies d'une ſécheresse de ſept ans. Caractère de Joſeph, Gouverneur de toute l'Egypte. Jacob preſſé de la famine envoie ſes fils en Egypte. Joſeph n'en eſt pas reconnu ; il ne permet leur retour en Canaan que ſous condition de ramener avec eux Benjamin.

L'ÉGYPTE au ſein du bonheur, jouiſſoit d'une paix profonde. Ses heureux habitans inventoient chaque jour des fêtes nouvelles, pour célébrer à l'envi, le jour fortuné où le Gouvernement de l'Egypte avoit été confié aux ſoins de Joſeph. Ainſi ſe termina la dernière année d'abondance, & déjà s'avançoit le cercle fatal des influences malignes.

Cependant le fils de Jacob, que la faveur d'un maître puiſſant, & les honneurs que lui rendoit l'Egypte entière, n'avoient pu éblouir, ſe livroit ſans relâche aux ſoins importans d'une adminiſtration pénible. Son cœur fidèle gardoit au milieu de la grandeur & du faſte, la ſimplicité de ſes pères. Humain, ſenſible, généreux, ſes bienfaits

prévenoient les besoins de l'indigent, le foible trouvoit en lui un appui, & les richesses ne devenoient pas un rempart assuré pour le criminel. Des ordres sévères prévenoient ou réprimoient la licence & les crimes; tout avoit pris en ses mains une forme heureuse : cependant l'air enflammé commença bientôt à consumer les vapeurs que le soleil attire du fond de la mer; il répandit sur la terre des torrens de feu qui l'embrâsèrent. Privée du limon bienfaisant qui la fertilise, elle s'entr'ouvre de toutes parts: les sources taries cessent de serpenter dans les vallons arides: le tendre arbrisseau languit, sa tige se penche vers la terre, il périt, & bientôt réduit en poussière, il cède au souffle des vents qui l'emporte & le disperse dans les airs. L'humble fleur des prairies qu'un matin voit éclore, & qui disparoît avec le jour, le pin altier, le chêne audacieux dont la cime brave la tempête & la foudre, éprouvent un égal destin. Tout périt. Au jour brûlant succède une nuit plus ardente encore; des sillons de feu voilent l'astre doux & bienfaisant dont la tendre lumière porte le calme dans les ames agitées de soucis dévorans.

Les vastes contrées qu'arrose le Nil, n'étoient pas seules en bûte à ce fléau terrible. Le pays d'alentour

retentissoit des cris impuissans des peuples désespérés. Nulle Divinité n'avoit veillé sur eux, & la pâle mort a bientôt dévasté les campagnes infertiles. La plaine de *Moriah*, la vallée fleurie d'Hermon, ces riches climats, héritage promis à la postérité d'Abraham, n'offrent plus à l'œil épouvanté, qu'un désert aride & brûlant.

Cependant au milieu des maux que souffrent les enfans de Jacob, un foible espoir les ranime. La Renommée publie que l'Egypte voit régner dans son sein l'abondance, & que son bienfaiteur étend ses soins protecteurs jusques sur l'étranger malheureux. Ils partent, suivis d'une partie de leurs serviteurs, & vont en Egypte implorer la générosité de celui qu'ils ont si lâchement trahi.

Le superbe Palais de la Capitale d'Assyrie servoit de demeure à Joseph, & d'asyle aux infortunés. Tous les jours entourré d'une multitude de peuple, il présidoit lui-même à la distribution des grains qu'il avoit fait amasser pendant les sept années d'abondance.

Les Hébreux se mêlent à cette foule, & partagés entre la crainte & l'espoir, attendent, en tremblant, que le Gouverneur tourne les yeux sur eux. Joseph paroît, ils se prosternent à ses pieds,

& nul d'entr'eux n'ose lever la vûe sur l'arbitre de leur destinée. Joseph les reconnoît, & s'efforçe de cacher sa surprise & son trouble. Il contemple en silence leur abbaissement. Son cœur est partagé entre la joie & le souvenir du crime dont ils se sont rendus coupables envers lui; on diroit qu'il balance entre la clémence & la sévérité. Interdit, respirant à peine, il veut sçavoir quelle contrée ils habitent, & ce qui les a conduit dans le Palais du Souverain Monarque de l'Egypte.

(Le reste de ce Chant & le commencement du Dixiéme, n'offrent que la Génèse mise en vers. Joseph après s'être informé de son père, de son jeune frère, renvoye les Hébreux dans leur patrie comblés de ses bienfaits. Il retient près de lui Siméon, jusqu'à ce qu'ils lui ayent amené Benjamin.)

CHANT X.

Douleur de Jacob à cette proposition. La continuation de la famine le fait consentir au départ de cet enfant chéri. Joseph pour éprouver ses frères fait cacher sa coupe dans le sac de Benjamin. On court sur leurs traces, ils sont ramenés devant Joseph qui paroît se contenter de la mort du coupable. Juda, l'aîné des fils de Jacob, cherche à fléchir Joseph en lui représentant l'âge de Benjamin.

« SEIGNEUR, poursuit-il, Jacob notre père eut deux fils de sa dernière épouse, à peine le premier eut passé l'âge de l'enfance, qu'arraché des bras paternels, un accident funeste le ravit à la terre dont il faisoit l'ornement. Benjamin, le dernier fils de l'infortunée Rachel, réunit alors toute la tendresse de notre père; hélas, il est le seul espoir de sa vieillesse. Vos ordres, Seigneur, ont prévalu sur ses craintes; mes sermens ont à peine rassuré ce père tremblant : j'ai juré de le remettre dans ses mains, & mes jours sont garans des siens. Ah, Seigneur, les pressentimens de ce père infortuné n'étoient

que trop justes. Ses yeux mourans ne reverront plus cet enfant si cher à son cœur. Malheureux que je suis, eh ! comment reparoître à sa vûe sans le dépôt sacré qu'il a commis à mes soins ? Comment annoncer à ce vieillard accablé sous le poids des années, que sa plus douce espérance est trahie, que son fils bien-aimé n'est plus ? Une perte si sensible va le précipiter dans la tombe, il y va descendre dans la douleur, les regrets & l'ennui ; & moi juste objet de ses malédictions, moi seul j'aurai causé sa mort. Non, je ne reverrai jamais ma patrie, ni mon père. O vous, Seigneur, qui sans doute avez éprouvé les tendres mouvemens de la nature, vous eûtes un père ainsi que nous, il vit encore peut-être, que votre cœur se laisse émouvoir à la pitié ; pardonnez un crime, hélas, le premier dont la Race d'Abraham se soit rendue coupable, ou permettez que j'expie moi seul la faute de mon frère, & que ma mort satisfasse à la sévérité des loix.

Ce discours touche Joseph, il se découvre à ses frères, & fait, avec la permission du Roi, venir toute sa famille en Egypte.

ÉLEGIE,

Sur la mort de Mr. Rowe.

Quelle expression rendra mes pensées, dont l'unique objet est l'Epoux que j'ai perdu ? Muses, Grâces, & vous suite fidèle du tendre Amour, prêtez-moi vos accens les plus harmonieux. Mais pourquoi vous invoquai-je ? Mon cœur me suffit, suivons ses mouvemens.

Vous tous qui connoissiez l'Epoux que je regrette, vous mêlerez vos soupirs aux miens, vos larmes se mêleront à mes pleurs. La terre entière avouera que la douleur profonde dont mon ame est frappée, est moindre encore que ma perte.

Son cœur formé pour la bienfaisance, ne connut ni la vanité, ni l'artifice. Toujours simple, toujours naïf, il embellissoit la vertu même, il la rendoit aimable, il lui prêtoit un charme auquel il étoit impossible de résister.

Hélas ! un souvenir si cher accroît sans cesse mon désespoir. Cher Epoux, ami tendre & fidèle, je t'ai donc perdu pour jamais ! Les vœux, les peines,

les plaiſirs, tout juſqu'à l'hommage qu'on rend à la Divinité, étoit commun entre nous. O toi, qui guidois mes pas chancellans dans la carrière d'un monde ſéducteur ; toi, qui du haut de l'empirée, du ſéjour de l'éternel bonheur, de l'immuable vérité, jette, peut-être, un regard ſatisfait ſur ta malheureuſe Epouſe, tu ſçais maintenant ſi mes déſirs s'égarèrent jamais des ſentiers du devoir ; tu ſçais ſi jamais je formai des vœux que pour l'unique objet qui faiſoit tout le charme de mon cœur ; malheureuſe, hélas! pourquoi mon cœur s'eſt-il laiſſé ſurprendre à ce ſentiment ſi cher qui devient aujourd'hui l'aliment de ma peine? Comment le Ciel qui forma des nœuds ſi beaux a-t-il pu les briſer ſans pitié? Devois-tu, cher Epoux, ſubir au printems de tes jours, la loi cruelle de la nature? La vertu, tous les talens réunis ne peuvent donc étendre la courte durée des jours que l'immortalité auroit dû couronner?

Sons enchanteurs, mon oreille attentive croit encore vous entendre! traits ſublimes que les Muſes auroient avouées & qu'elles ne ſurpaſſeront jamais, qu'êtes-vous devenus? Tems heureux marqué par des plaiſirs variés & toujours nouveaux, voix mélodieuſe qui portiez dans mon

ame ſenſible l'attrait de la plus pure volupté. . . . .
Hélas, vous n'êtes plus, & je reſpire encore!

Je vois cette grace enchantereſſe qui ſçut fixer mon cœur. Mon imagination enflammée me retrace chacun de ſes traits, & le bonheur ſemble de nouveau me ſourire. Illuſion trop chère & trop peu durable; pourquoi le déſeſpoir vous bannit-elle ſi rapidement, pourquoi me pourſuit-il ſans relâche! eſcortée de toutes les terreurs, je vois ſans ceſſe mon Epoux défaillant, les yeux tournés vers moi, exhaler dans mes bras ſon dernier ſoupir. « Arrête, objet cher & fatal de ma douleur, arrête, ceſſe d'épouvanter mon cœur abattu, ceſſe de pourſuivre mes regards effrayés. Laiſſe reſpirer un moment ta malheureuſe Epouſe . . » ah! c'eſt envain. Quoi! ſes derniers accens viennent réſonner encore à mon oreille.

« Tendre Epouſe, ſeul objet de mes regrets, le Ciel m'écoute en ce moment redoutable, il exaucera les vœux, les derniers vœux de ton Epoux mourant. Du ſéjour céleſte, où je vais habiter, le Dieu qui y préſide, veillera ſur toi. Que ſes plus chères bénédictions t'accompagnent, qu'à l'inſtant où mon ſort ſera terminé, elles ſe réuniſſent ſur ta tête! que quelquefois ta penſée s'arrête ſur moi

avec

avec plaiſir : c'eſt à ta fidélité que je commets le ſoin de ma mémoire. Dégagée des liens terreſtres qui l'enveloppoient, mon ame ſera la tienne, & mon amour aura la durée de l'éternité ».

Il dit, & ſuccombant ſous les coups de la mort, le fatal ſacrifice s'accomplit. Ah ! comment exprimer ce que j'éprouvai dans cet affreux inſtant ? . . . Ombre illuſtre deſcends s'il ſe peut des plaines azurées, viens adoucir mes maux, viens recueillir mes larmes, viens recevoir encore une fois les vœux de l'amour le plus pur & le plus conſtant.

Tous mes plaiſirs ſont diſparus avec celui pour qui je les aimois. J'abandonne le monde entier pour nourrir dans le ſilence & la retraite un feu que l'eſpoir ne peut ſoulager. L'image de mon Epoux règne dans mon cœur, elle y eſt gravée, & nul effort ne pourroit l'en effacer. Hélas ! il m'apprit à connoître l'amour, & cet amour ſincère s'envole avec lui dans le ſéjour de la mort.

ANNIVERSAIRE,

SUR LE MÊME SUJET.

JOUR infortuné, pourquoi ta lumière importune frappe-t-elle mon œil affligé ? C'eſt envain que ta préſence ranime l'univers plongé dans le repos, tu ne peux rien ſur les ténèbres qui m'environnent. Tandis que mon Epoux dans la nuit de la tombe ne voit plus ſourire l'aimable printems, la plus agréable des ſaiſons, mes yeux ne s'ouvrent que pour verſer des larmes amères. L'aſpect des fleurs variées, leurs parfums délicieux n'ont plus de prix pour mon ame inſenſible ; envain pour adoucir mes mortels ennuis, la Muſique fait entendre ſes ſons harmonieux. Inſenſible à tous les ſoins de l'induſtrieuſe amitié, je n'entends plus qu'avec chagrin ces concerts enchanteurs qui faiſoient autrefois mes délices.

Vous, cavernes, grottes & ſources argentées, retraite chérie des Muſes, ſentiers tortueux, prairies émaillées de verdure, vous ne pouvez donner à ma peine le plus léger intervalle. La douce tran-

quillité & le plaisir aimable ont fui vos ombrages ; votre solitude autrefois si charmante n'est aujourd'hui qu'un vaste désert. Le charme d'une belle matinée, la fraîcheur de la rosée, la clarté paisible de la lune, les étoiles, le soleil même, rien ne dissipe les ténèbres de mon ame. L'instant cruel qui arracha mon Epoux de mes bras défaillans, a voilé pour moi tous les charmes de la nature.

Jour infortuné, jour destiné à renouveller ma peine, jamais mon cœur ne s'ouvrira à la douceur de te voir renaître. O, toi dont la lumière importune frappe encore mes yeux, puisse-tu me réunir à l'Epoux que tu m'as enlevé !

LES SECRETS,

IDYLLE.

MA Muse voudroit envain imiter le son mélodieux qui charme les Nymphes aimables de la forêt de Windsor : envain voudrois-je égaler mes chants à ceux de Pope, rival & favori d'Apollon.

A peine l'aurore eût-elle annoncé le réveil d'une partie de l'Univers, que Philis interrompant le sommeil d'Aminte, l'invite à profiter de la fraîcheur du matin. Elles sortent sans bruit de leur cabane & se dérobent à la curiosité empressée de leurs jeunes compagnes. Leur cœur naïf & sensible cède au plaisir de verser dans le sein de l'amitié un secret qui fait le charme de leurs beaux jours. Assises sur le bord d'une source limpide, elles se regardent en soupirant, l'enfant de Cythère s'en applaudit. Il colore leur front d'une aimable rougeur, & le feu de leurs tendres regards en paroît encore plus vif & plus brillant.

PHILIS.

Les étoiles sont disparues, les ombres ont quitté la plaine. L'allouette commence son ramage enjoué, & la linote son doux gazouillement : mon Berger va bientôt paroître. L'abeille industrieuse n'a pas encore bourdonné autour de la rose, & le poisson enseveli sous l'onde n'en a pas agité la surface paisible, quand le beau Mirtil fait répéter mon nom à sa tendre musette. Mirtil prend soin de mon troupeau, il le rassemble & le conduit dans la plaine. Je ne suis occupée que du plaisir de l'entendre. Que les heures coulent rapidement ! Quand le soleil éclaireroit toujours la terre comme aux plus longs jours de l'été, cher Amant, le retour des étoiles annonceroit encore trop tôt l'heure importune qui nous sépare.

AMINTE.

Silvandre m'aime : oui, Philis, il m'aime autant que ton Berger te chérit, & cependant je me refuse à ses empressemens ; je ne l'en aime pas moins, mais ce fatal secret est renfermé dans mon cœur. Jamais un aveu de ma bouche ne lui donnera sur moi le dangereux avantage de se croire aimé : Tou-

jours ſes plaintes les plus tendres trouvent mon front armé d'une feinte colère. Quelquefois je ſens que ma fierté m'abandonne; alors je fuis ce Berger auſſi rapidement que le jeune faon qui s'échappe des forêts pour s'élancer dans la plaine.

PHILIS.

Ah! ſi je voulois recourir à l'art de feindre, mes yeux m'auroient bientôt trahis. Eh! pourquoi voudrois-je allarmer mon amant. Une flamme ſi pure payée du plus juſte retour peut-elle exciter la crainte dans mon cœur, peut-elle amener la honte ſur mon front? Si tu voyois, chère Aminte, la candeur & la tendreſſe de mon Berger! Dès que mes lèvres s'entr'ouvrent pour exprimer mes ſentimens les plus ſecrets, Mirtil a deviné ce qu'elles alloient dire, & je lis dans ſes regards l'excès de ſon amour & de ſa joie.

AMINTE.

Plus prévoyante que toi, ma chère Philis, je ne veux pas qu'un jour un berger puiſſe ſe vanter de m'avoir rendue ſenſible. Jamais un tel aveu n'a porté la joie dans les yeux de Silvandre. Une fois ſeulement je flattai ſon chien, le fidele Thisbé

qui le cherchoit, égaré dans les bois. Je vis Thisbé, je l'appellai, il vint tomber à mes pieds, ma bouche & ma main lui prodiguèrent les caresses que je refusois à son maître; Silvandre inquiet sortit alors d'un hallier qui le déroboit à ma vue. Sa joie en me voyant fut excessive. Surprise, je repousse à l'instant Thisbé, & me sauve à pas précipités dans la forêt prochaine.

PHILIS.

Lorsque la brebis chérie de Mirtil s'approche de moi, j'entrelace une guirlande de fleurs dans ses cornes dorées. Mirtil me voit, & mes caresses redoublent, & ces faveurs innocentes ne me font pas recourir à la fuite.

AMINTE.

Souvent les Nymphes & les Bergers dansent en l'honneur d'Apollon. Silvandre un jour voulut prendre ma main, je la retirai brusquement & la tendis à Corilas.

PHILIS.

A la fête de Cybèle, je refusai aussi ma main à Mirtil, mais ce fut envain qu'Hilas & Lisimon s'empressèrent de l'obtenir.

AMINTE.

Silvandre m'apportant un bouquet des plus belles fleurs de la prairie, je rejettai ce présent avec dédain; je brisai les joncs colorés qui le retenoient. Ces fleurs que je dispersai devinrent le jouet des vents. Dès que le triste Berger se fut éloigné en soupirant, agitée du plus tendre soin, je cherchai les fleurs éparses, je les rassemblai pour en former un nouveau bouquet que je plaçai avec plaisir sur mon sein.

PHILIS.

Souvent Mirtil entrelace pour moi le mirthe & la rose embellie des larmes de l'aurore. De toutes les fleurs, il n'en est point à qui je ne préfére celle que Mirtil a cueillie.

AMINTE.

Silvandre s'approcha de mon oreille pour me dire un secret. Deux fois je feignis de ne le pas entendre : il s'approcha encore : l'Amour, pour me favoriser, lui inspira assez de hardiesse pour me dérober un baiser. Ma rougeur, ma joie secrete & mon dépit apparent, excitèrent les ris

de Dorinde. Je quittai brusquement Silvandre, & fus me placer près de son rival.

PHILIS.

Quel plaisir quand je vois Mirtil accourir vers moi avec l'empressement de l'amour heureux! je feins quelquefois de m'être laissée surprendre au sommeil. Il s'approche sans bruit : *repose, aimable Bergère*, dit-il tout bas. *Puissent tes songes me rappeller sans cesse à ta pensée!* j'ouvre les yeux, le rire m'échappe, & je n'ai plus la force de cacher à mon aimable Berger cette ruse innocente. Il y voit son bonheur, & j'y trouve le mien.

AMINTE.

Quand Silvandre joue sur sa musette des airs qu'il a fait, je me glisse entre les arbres, & là sans crainte d'en être apperçue, je me livre toute entière au plaisir de l'entendre. Mais quand les Bergers sont rassemblés, je préfère le chant rude & discord d'Egen, à la touchante harmonie de Silvandre.

PHILIS.

Lorsque Mirtil chante, tous les Bergers atten-

tifs à ses accens n'osent respirer. Sa voix est plus douce que le souffle du zéphir qui se joue sur la branche agitée, elle est aussi tendre que les accens amoureux du rossignol, aussi mélodieuse que le murmure du ruisseau paisible. Je l'écoute, & méprisant la feinte, j'applaudis à ses chants, & répéte tout haut les airs qu'il a composés.

DIALOGUE.

L'Ame, la Richesse, la Renommée, le Plaisir.

La Richesse.

Approche, Ame abuſée, approche, & vois ma puiſſance dans toute ſon étendue. A tes yeux j'expoſe mes tréſors. Cet or que tant de mains infatigables ont arraché des flancs profonds de la terre, & qui prend, par leurs ſoins induſtrieux, tant de formes différentes, ces pierres précieuſes auſſi étincelantes que les rayons de l'aſtre du jour, tous les biens m'appartiennent, toutes les jouiſſances me ſont réſervées. C'eſt pour me poſſéder que des hommes hardis, franchiſſant l'eſpace des mers inconnues, s'expoſent ſans pâlir à la furie des vagues ſoulevées. C'eſt pour moi qu'ils trahiſſent leur foi, ſacrifient leur patrie, leur famille; jamais les mortels ne réſiſtent à la voix puiſſante de l'intérêt.

l'Ame.

Va, je dédaigne tes offres dangereuſes. Je ne

sçais pas donner à tes faveurs périssables le prix que le monde y attache. Cet or éclatant, ces pierreries, ce faste cessent d'éblouir, dès qu'on les compare à ces orbes radieux dont le ciel est embelli. Mes pensées s'élèvent vers l'empirée, un diadême céleste m'est réservé; je l'attens, & le préfère aux biens que ta main me présente.

LA RENOMMÉE.

Je t'approuve, une ame remplie d'une ambition noble ne peut être séduite par les biens que dispense la fortune aveugle. Je t'offre à mon tour ce qui doit satisfaire un desir légitime. La gloire des Héros, un nom que la postérité redira aux siècles les plus reculés; voilà le but où tendent les efforts des ames élevées. Embrasées d'un feu céleste que la beauté & les richesses n'ont point allumé, elles hasardent tout pour se faire un nom qui survive à l'empire des tems.

L'AME.

Etre fantastique, vaine chimère, toi qui creuse l'abîme où se précipitent les foibles humains, cesse de t'applaudir de ta ruse nouvelle. Va, je renonce à tes biens passagers. Quant à la faveur des monu-

mens élevés par la main des Arts, l'idée de mon existence se conserveroit dans la mémoire de mes semblables, ce bonheur si vanté se feroit-il goûter au fond de la tombe? Un bien plus grand m'est destiné. Si le Dieu qui m'a formé me permet l'espoir ravissant d'une immortalité sans bornes, puis-je désirer celle qu'un monde périssable promet à ses favoris?

Le Plaisir.

Parmi ce débat entre la Richesse & la Renommée, la voix enchanteresse du Plaisir doit se faire entendre. Cessez l'un & l'autre des prétentions qui deviennent un outrage à mon pouvoir. Reconnoissez ma puissance. Je règne également sur les insensés & les sages, sur le vice & la vertu. Je pénètre dans les cœurs les plus insensibles, & j'y fais éclore les rayons de la volupté. La beauté, la jeunesse, les agrémens me suivent, l'amour est soumis à mon empire. Je précipite à mon gré la course des heures légères, & fais tourner avec rapidité le cercle mobile des jours: mes sentiers sont semés de fleurs, mon palais est le séjour du bonheur.

L'Ame.

Cesse de vouloir m'éblouir par les charmes de la

volupté, plus dangereuse encore que les richesses & l'ambition. Mes yeux détrompés lisent dans l'avenir, & mon oreille se ferme à ta voix de Sirène. L'illusion est ton essence, un malheur éternel le châtiment de ceux que tu séduis. Ces routes semées de fleurs mènent au séjour des ténèbres profondes : celles de la vertu sont remplies d'épines, mais elles terminent à la félicité suprême. Au-dessus de ces passages tortueux & glissans, mon œil découvre le palais du bonheur. J'apperçois les champs lumineux où les ombres fortunées goûtent un repos durable ; je vole parmi elles, partager à jamais leur joie & leurs plaisirs.

LE DÉSESPOIR.

Ah laissez, laissez-moi m'enfoncer dans cette solitude profonde où jamais nul mortel n'osa pénétrer, où l'écho ne répéte jamais que le bruit de la vague agitée par les vents en fureur, où règne une horreur silencieuse, où l'obscurité ne permet qu'à moi d'habiter. Retraite mystérieuse aussi triste, aussi lugubre que mes pensées, c'est dans ton sein que je déposerai sans crainte ma douleur & mon désespoir.

Loin de ce monde séducteur qui ne connoît que les faux dehors du plaisir, & dont le mortel venin se cache sous le masque d'une joie apparente. Loin de cet essain bruyant qui, dans les jeux, les danses & les ris, cherche à tromper l'ennui qui le poursuit, & ne veut qu'abréger le cours déja si rapide d'une vie inutile & pénible; loin aussi des Grands dont l'ennuyeuse étiquette pèse au poids de la folie, les honneurs qu'ils ont droit d'attendre de leurs concitoyens, je veux soupirer & gémir en liberté. Ma lyre s'accordant à mes pen-

ſées mélancoliques, rendra des ſons touchans qui charmeront ma peine.

Retraite bienfaiſante, qui me dérobe à ce monde que je mépriſe, ne ſouffre pas que la trace de tout autre mortel ſouille le ſable aride que je choiſis, que je préfère à la verdure naiſſante. Eloigne juſqu'au chantre harmonieux de la nature, je crains ſes concerts raviſſans. Que l'écho ſeulement répéte mes ſons plaintifs, tandis que l'Aquilon de ſes aîles rapides ébranle les arbres, & preſſe le cours de l'onde paiſible. Ici je donnerai un libre cours à mon déſeſpoir, la ſolitude eſt l'unique plaiſir des infortunés.

LA COMTESSE

LA COMTESSE

DE WINSCHELSEA.

On a d'elle un Recueil de Poësies légères, & une Tragédie qui porte le nom d'*Aristomene*; cette Tragédie sera insérée dans le Théâtre des Dames Angloises. Les Poësies légères de la C. de W., sont pour la plupart de petites Pièces de société peu susceptibles d'être traduites, ou des traductions du Tasse, de Racine, de Me Deshoulieres &c, comme il s'en trouve dans Me Rowe & dans Mlle (1) Philips. La Piéce suivante suffira, pour faire connoître d'une maniere assez avantageuse, le talent poëtique de la C. de W., en attendant son *Aristomene*.

(1) Mistris Catherine Philips, Fille du Poëte Jean Philips, morte à 31 ans, connue par deux traductions très estimables des Tragédies d'*Horace* & de Pompée. Elle sçut mauvais gré à l'Editeur de ses Œuvres d'avoir recueilli toutes ses piéces fugitives, foible tribut que les jeunes Poëtes n'ont que trop souvent coutume de payer aux sociétés dans lesquelles ils vivent.

ALEXANDRE A EPHESTION MOURANT.

HÉROIDE.

L'œil abattu par les veilles inquiètes, le cœur abîmé dans la douleur, Alexandre écrit à ſon cher Epheſtion. Hélas! pourras-tu bien encore reconnoître les caractères de ma main tremblante; mais que ſçai-je, peut-être le tendre ſouvenir d'un ami, peut-être ſes plaintes, ſes regrets ſuſpendront-ils un moment les tourmens qui t'accablent & dont je ſouffre autant que toi, peut-être tromperont-ils la longueur des jours où nous vivons, où nous mourons éloignés l'un de l'autre.

O mon cher Epheſtion, reçois de nouveau les ſermens de la plus ſainte, de la plus inviolable amitié, que ne puis-je auſſi t'offrir de partager avec toi cette ſanté que les Dieux impitoyables me laiſſent malgré moi-même! au moins nos forces réunies combattroient les maux qui t'aſſiègent. Excités l'un par l'autre, nous en triompherions ſans doute. Nous repouſſerions loin de nous ce venin perfide & mortel qui attaque les ſources de ta vie.

Le tems de mes prospérités s'est écoulé comme une ombre. Ils ne sont plus ces jours où la fortune prévenoit mes desirs, où les présages les plus flatteurs m'annonçoient la faveur des Dieux. Rappelle-toi cette époque si brillante de ta gloire & de la mienne, ce jour où les cohortes innombrables des Persans couvroient les plaines d'Arbelles. Fières de leur nombre, elles osoient balancer la victoire. Déjà le Scythe farouche qu'anime l'espoir du butin, se croyoit sûr de vaincre, & frappoit l'air de ses cris d'allégresse; tout-à-coup l'oiseau de Jupiter fend l'air d'un vol rapide, plane autour de mon casque, en fait flotter les plumes du vent de ses aîles étendues. A cet aspect mes troupes se raniment, & l'ennemi pâlit. Aristandre annonce à mon armée les présages certains d'une entière victoire. Elle est bientôt à nous, l'ennemi est en fuite, & l'Asie m'est soumise.

Hélas! pourquoi de semblables présages ne s'offrent-ils plus à mes regards? Pourquoi les Immortels sont-ils depuis devenus sourds à mes vœux? S'ils vouloient encore les exaucer, mes justes alarmes seroient à jamais dissipées, mon bonheur seroit assuré. Cher ami, tu me serois rendu...

Mais pourquoi mon cœur seroit-il sans espé-

rance? Le feu dont tes regards étoient animés brille encore : cette grace majeſtueuſe qui répandoit ſur tes traits un charme ſi touchant, n'eſt pas encore effacée; ce même Epheſtion qui vit à ſes pieds Siſigambis & ſa famille éplorée, ne nous eſt pas ravi. Il m'aime, il reſpire encore. Ah! pourquoi le ſublime pinceau d'Appelle n'a-t-il pu nous donner du ſçavant Eſculape que ſon image? Il n'eſt plus ce conſervateur de l'humanité; avec lui ſont péris ces ſecrets qui arrachoient des bras de la mort une proie aſſurée ! mon eſpoir s'affoiblit, & ma douleur augmente. Il ſemble que je ſois retombé dans les eaux profondes du Cydnus, mon ſang qui bouillonnoit s'arrête, & mon cœur anéanti croit toucher au dernier terme de la vie.

O combien j'étois moins à plaindre alors que mon ami trembloit pour les jours de ſon Roi! Philippe me préſentoit une coupe remplie d'un breuvage ſalutaire : je la pris & la vuidai, tandis que ce ſujet fidèle parcouroit en frémiſſant, un écrit tracé par l'impoſture. Tu le ſçais, cher ami, ſi le ſort eût terminé mes jours, c'en étoit fait de l'innocence. Eh bien, la vie de ceux que cet art ſi vanté m'a fait placer près de toi, me répond de la tienne. S'ils te rendent à mes vœux,

ils vivront ; si tu péris, ils seront les victimes de mon désespoir ; oui, c'est à Radamante qu'ils rendront un compte fidèle de leur funeste méprise. Ah ! si les Dieux se laissent désarmer par l'encens des mortels, mon ami reverra le jour. Un deuil universel est répandu dans ces lieux. Près de la tente, où ton corps affoibli repose, sont assemblés les Princes tributaires : c'est là qu'attentifs à mes plus légers mouvemens, ils jugent de ton état par celui de leur maître. Ces Rois subjugués que chaque jour voit arriver en foule, & qui briguent près de moi ces sceptres, ces couronnes que mes pieds foulent & dispersent, sensibles à ton danger, oublient leurs projets ambitieux, ressentent tes douleurs & les partagent. Ces beautés qu'ont vu naître les plus lointains climats, font retentir les airs de leurs gémissemens. Le Dieu qu'elles adorent reçoit de leurs mains innocentes le dernier encens, s'il n'exauce leurs vœux. L'aimable Parisatis, cette tendre épouse, les yeux baignés de larmes, garde dans sa douleur un silence morne. Seule au fond de sa tente, pâle, immobile, sa voix est étouffée par les sanglots, ses regards fixent le ciel qu'elle n'a plus la force d'implorer. Envain ma Statira s'empresse autour d'elle, les

soins de l'amitié sont sans effet ; ton nom, ton nom même peut à peine lui arracher un soupir.

Mais que fais-je, où m'égare l'excès de la douleur ? L'amour, l'ambition, la gloire enfin, tout m'est indifférent : tout me devient odieux sans mon ami, sans toi. Que désormais tout ici se ressente de mon désespoir; que la crainte règne seule sur l'univers soumis. J'abjure à jamais ces titres fastueux qui flattoient mon orgueil. Hommes insensés qui m'adoriez, connoissez votre erreur, Jupiter n'est plus mon père, je suis mortel, je le sens à l'effet de mon chagrin. Mon courage est anéanti, Alexandre verse des larmes. J'en répandis aussi pour la perte de l'imprudent Clitus. Il me semble le voir encore ; je l'entens qui m'appelle ; il défie, il excite ma fureur, il expire sous l'effort de ma main barbare. Ivre autrefois de ma grandeur, idolâtre de mon pouvoir, je te déteste à présent, passion funeste, c'est toi dont les suites cruelles m'enlèvent le seul bien qui me restoit.

O toi, mon tendre ami, toi le compagnon de ma gloire, & le rival de ma valeur ; plus uni à ton

---

On a cru devoir retrancher ce Vers qui a rapport à Clitus, le Monarque se vengea, Alexandre eût pardonné.

Roi par le plus doux des penchans, qu'on ne le fut jamais par les liens du ſang, ſeul effet du haſard, hélas! je te perds donc ſans retour. L'univers eſt témoin de ma tendre amitié, il le ſera de mes regrets éternels. Entends encore ma voix, revis pour Alexandre, r'ouvre cette paupière appéſantie, & ranime ce cœur que la mort veut glacer, viens dans mes bras, viens. . . .

Mais ſi le Deſtin te refuſe à mes vœux, ſi ſon arrêt funeſte t'enlève à mon cœur, à la terre déſolée; alors laiſſant & l'Empire & la terre, crois qu'Alexandre ira bientôt rejoindre Epheſtion dans les boſquets de l'Eliſée.

MILADI MONTAIGUE. (1)

Miladi Montaigue avoit été fort liée avec Pope ; elle lui écrivoit de Constantinople, & plusieurs de ses lettres ont été imprimées & traduites. Ils se brouillèrent ensuite, & l'on en ignore la cause.

Miladi Montaigue, pendant l'Ambassade de son Mari à la Porte, eut, dit-on, la curiosité d'entrer dans l'intérieur du Sérail. On prétendit que le Grand-Seigneur l'y avoit reçue lui-même, & qu'elle avoit eu les honneurs du mouchoir. Ce bruit fit fortune à Londres. On accusa Pope d'en être l'Auteur, & l'imputation n'étoit pas sans fondement. Un Ami de l'Ambassadrice s'en plaignit à Pope lui-même, qui répondit : *Dieu me garde d'avoir jamais imaginé que Miladi Montaigue ait couché avec le Grand-Seigneur ; tout au plus avec quelques-uns de ses Janissaires.* Cette cruelle

(1) C'est à M. Suart que l'Editeur du Parnasse des Dames a l'obligation de cette notice, & de la traduction de la Satyre suivante.

& brutale plaiſanterie fut rapportée à Miladi qui, dès ce moment, ne reſpira que la haîne & la vengeance.

Elle écrivoit de Florence à une des ſes Amies : « le mot de *malignité* me rappelle la malfaiſante guêpe de Twickenham (1). Ses menſonges ne m'affectent plus. On ne peut que les mépriſer comme les contes du Sérail & du mouchoir, dont je ſuis bien perſuadée qu'il eſt ſeul l'inventeur. Cet homme a un cœur méchant & bas ; il eſt aſſez vil pour prendre le maſque d'un moraliſte, afin de décrier à ſon aiſe la nature humaine, & de couvrir d'un voile décent la haîne qu'il porte aux hommes comme aux femmes ».

Pope écrivoit dans le même tems à un de ſes Amis qui voyageoit en Italie. « Vous me parlez de la réputation que mon ancienne connoiſſance Ladi Marie s'eſt faite dans toute l'Italie ; mais vous ne vous ſouciez pas de me dire, & je ne me ſoucie guères d'apprendre quels ſont

(1) Twickenham eſt un village près de Londres où Pope avoit une jolie maiſon.

les titres qui lui ont acquis cette grande réputation. Je voudrois cependant que vous me disiez ce qui, de l'avarice, ou la galanterie, domine le plus dans son caractère ».

Pope publia quelque tems après une imitation en vers de la premiere Satyre du second livre d'Horace. Il y désigne une femme sous le nom de *Sapho*, par deux vers dont voici la traduction :

De Sapho n'attends pas un traitement plus doux.
Son amour empoisonne, & sa haîne déchire.

Le mot Anglois (1) que je traduis ici par *empoisonne*, a dans l'original une toute autre énergie, que le bon goût, comme la décence ne permet pas de rendre dans notre langue. On appliqua ces vers sanglans à Miladi Montaigue : Pope se défendit de l'application, mais on ajoute peu de foi aux désaveux des Poëtes Satyriques. Miladi elle-même ne douta point que ce ne fut elle que Pope avoit en vue ; à ce nouvel outrage, elle ne garda plus de

(1) Pox'd by her love.

mesure, & se vengea avec les mêmes armes. Elle fit imprimer une Satyre en vers contre Pope, la plus amère, la plus violente, & la plus cruelle peut-être qu'il y ait eu en aucune langue; on a peine à y reconnoître le ton d'une femme du monde, aimable & polie; mais on y trouve autant d'esprit que de fureur : c'est sous ce point de vue un des monumens les plus curieux de la Littérature. La traduction qu'on en va lire est littérale, & par conséquent très-affoiblie; on sçait combien la mesure, la rime, & l'harmonie ajoutent d'énergie & d'éclat aux pensées; mais le principal objet qu'on s'est proposé a été de faire connoître exactement le ton & le caractère de cette singulière Satyre.

Miladi Montaigue a composé d'autres petites pièces de Poësie d'un goût plus délicat & d'un ton plus convenable à son sexe, à son rang & à ses talens. La plupart roule sur la galanterie; & ce qui les caractérise en général, c'est l'esprit, l'élégance, & la finesse; on y trouve moins d'imagination & de sensibilité.

SATYRE,

A l'Imitateur de la premiere Satyre du second livre d'Horace.

DANS cet écrit bigarré, où l'esprit Romain est barbouillé de rage Angloise, où la grossièreté prétend au nom de Satyre, où la calomnie moderne se mêle à la raison antique, nous voyons d'un côté comment pensoit Horace, & de l'autre comme il se seroit bien gardé d'écrire.

Quiconque sçait discerner le bon & le mauvais, pourra-t-il croire que le plat Copiste ait mieux saisi l'esprit qu'il prétend imiter, qu'il n'avoit compris le Grec (1) qu'il a osé traduire?

Ta plume est l'image de celle d'Horace, comme ta figure est l'image des enfans des hommes; tu nous représentes en burlesque l'espéce humaine, semblable à ces portraits d'enseigne qui déshonorent leur modèle en lui ressemblant. Horace sçait rire; son ton est délicat & facile; tu n'as qu'une gaieté

(1) Pope a traduit en vers Anglois l'Iliade & l'Odissée.

rustique & un ricannement amer : son style est élégant, sa diction est pure ; mais qui peut supporter ta rabotteuse harmonie, séche comme ton cœur, obscure comme ta naissance ?

S'il a des épines, elles croissent sur des roses ; tu ne nous offres que de vils chardons & des ronces grossières ; avec cette différence que ces plantes sauvages, quoique nées dans le sol qui leur est le plus favorable, paroissent le fruit d'un pénible travail.

La Satyre, semblable à un rasoir bien aiguisé, doit blesser d'un coup qu'on sente & qu'on voye à peine : la tienne est un couteau (1) émoussé qui hache en coupant. Tu n'as que la rage & non le talent de médire, la haîne est en toi ce qu'est l'amour dans un lieu de débauche ; c'est la passion brutale de la malfaisance qui cherche à nuire, sans choix, comme l'amour grossier cherche à jouir.

Tu ne te bornes pas à poursuivre le vice ou la sottise ; l'espéce humaine, toute entière, est l'objet de ton humeur caustique ; elle s'acharne sur tout ce qui céde, comme sur tout ce qui résiste ; pour te déplaire, il suffit d'exister.

Mais si tu rencontres un cœur grand & généreux, c'est alors que ton arc se bande avec plus de force,

---

(1) L'original dit un couteau à ouvrir des huîtres.

pour lancer un trait cruel. Tu n'épargnes ni la dignité, ni l'innocence; tu ne respectes ni le sexe, ni l'âge, ni les trônes, ni les tombeaux; envain attendroit-on de toi quelque justice; les bienfaits même ne peuvent retenir ta main, & tu n'es pas moins ingrat qu'injuste.

Que pourroient, contre la rage impitoyable de ton cœur, la jeunesse & la beauté, des charmes mêmes capables de fléchir la fureur de la superstition, ou de fondre les glaces de la vieillesse? Comment serois-tu sensible à la beauté, toi qui n'es pas plus fait pour aimer, que pour être aimé? Le Ciel équitable & toujours uniforme, t'a donné une ame digne du corps qu'elle habite; il a voulu qu'un être si haïssable fût né pour haïr.

Quand Dieu te forma, on croiroit qu'il a dit comme au serpent d'Eden: *déclare à la race humaine une guerre éternelle.* Mais redoute la fin de la sentence de Dieu; en blessant les hommes au talon, crains qu'ils ne t'écrasent la tête.

Et ne crois pas que ta foiblesse te protége, comme on souffre les injures d'une femmelette. Il est tout aussi permis d'assommer celui qui ne peut combattre, que d'attaquer, par un libelle, celui qui ne sçait pas écrire; & comme tu prétends employer ta

plume pour punir le vice qui ſe dérobe à la loi, d'autres peuvent, pour le même objet, employer le bâton.

Mais ſi ton inſolence & tes crimes échappent à une juſte vengeance; ſi tu peux conſerver ta miſérable petite carcaſſe ſans meurtriſſure & ſans os briſés, ſi tu peux la ſouſtraire aux coups de pieds, de verges & de bâton, à la mort même, ce n'eſt pas que l'on n'ait des yeux; mais tu es ſi vil qu'on t'apperçoit & l'on te mépriſe. Quand un porc-épi, plein de colére & de malice, lance de ſon dos gonflé un dard innocent, le ſpectateur le regarde froidement, & ſourit de la fureur du petit monſtre. C'eſt ton image: à l'abri de ton impuiſſance, tu frappes ſans faire de mal, & nous rions de ta foibleſſe. (1) *Qui ne riroit de la forfanterie de ce vil inſecte qu'un ſouffle de vent fait friſſonner*, & qui oſe défier & inſulter tout le genre-humain?

Eſt-ce donc là ce qui devoit en impoſer aux hommes, *& faire trembler ceux qui échappent à la loi?* Eſt-ce là ces traits de *ridicule* qui devoient paſſer à la poſtérité? Sont-ce là *ces chants immortels?*

---

(1) Tout ce qui eſt en italique eſt tiré de l'Epître même de Pope.

Tu devras ton ſalut à ta ſottiſe; mais tandis que cette armure défendra ton foible corps, tu n'auras que peu de lecteurs, comme tu n'as que peu d'amis. Ceux qui, révoltés de ton caractère, aimoient ton art, qui goûtoient ton eſprit & déteſtoient ton cœur, qui fuyoient ton commerce, & ſe contentoient de te lire, & qui mépriſoient la proſe de celui dont ils eſtimoient les vers, ceux-là même reviendront de leur prévention; ils rejetteront tes écrits comme ta ſociété, & ne voudront pas plus ouvrir leurs yeux à tes ouvrages, que leur porte à ta perſonne.

Et garde-toi d'attaquer la juſtice des hommes quand tu te verras ainſi délaiſſé & proſcrit de la ſociété; pour être coupable de meurtre aux yeux de la loi, il faut tuer; mais aux yeux de l'équité, il ſuffit de le vouloir. Ainſi, lorſque d'une main lâche & perfide tu frappes nos noms & tâches d'aſſaſſiner au moins notre mémoire, que ton ſort ſoit celui du premier des aſſaſſins; que ton crime ne ſoit jamais oublié ni pardonné; que les hommes te haïſſent comme tu les hais; & portant en tous lieux l'emblême de ton eſprit tortu imprimé ſur ton dos, de la propre main de Dieu, monſtre ſemblable à Caïn, ſois errant comme lui, & maudit par toute la terre.

LE PROGRÈS DE LA POESIE,

PAR MADAME DE WORTHLEY MONTAIGUE.

POEME.

COMMENT oserai-je commencer une entreprise dont je suis incapable ? Comment ma main, que l'art n'a point instruite, pourra-t-elle peindre un spectacle qui m'étonne ? Comment marcherai-je au hasard sur les pas des Dieux, & représenterai-je les Muses à la source de leur fontaine ?

Muses célestes, accordez-moi votre puissant secours ; aidez mes vers, étendez mon cœur, conduisez ma lyre, touchez chacune de ses cordes qui tremblent sous mes doigts, tandis que je vais chanter les charmes vantés de la Poësie ; dites-nous comment, répandue librement dans les airs, elle peut elle-même exciter ses sons harmonieux, en-

flammer l'ame de fureur, ou l'attendrir d'amour; dites-nous enfin quels furent les premiers rayons de cette Aurore naissante, & dans quelle contrée Apollon, le pere des vers, a paru pour la première fois.

Quand la nature nous a refusé son feu, & son génie, c'est en vain que l'art austère nous offre son foible secours; les Muses ne sourient jamais malgré elles; l'art ne peut verser l'harmonie dans une ame qui n'y est point sensible. Vous donnerez quelques préceptes écrits avec solidité, mais sans vie & sans chaleur; vous serez d'une exactitude scrupuleuse, mais pesante; des rimes recherchées embelliront vos vers plattement corrects, la même période répetera toujours le même *carillon*. De telles piéces, ouvrages pénibles de l'art, flatteront peut-être le vulgaire: mais il faut une autre harmonie, pour plaire à des oreilles judicieuses, à des esprits polis, à des goûts délicats; voulez-vous réunir dans des vers sublimes, la légèreté de l'expression & le feu des pensées? Lisez Adisson, étudiez Pope; le génie seul peut leur donner cette force; ils brillent comme les astres, sans s'appercevoir de leur propre lumière, &c.

Ici finit l'exorde, ou plutôt la digression de Ma-

dame de W.... on devoit s'attendre qu'après ces paroles, *dites-nous quels furent les premiers rayons de cette Aurore naissante*, elle parleroit aussi-tôt des anciens; mais elle s'avise de donner des préceptes, & de louer Adisson & Pope, avant de parler d'Homère; elle retourne ensuite sur ses pas.

Elle salue la Gréce pour avoir allumé la première, un feu céleste qui s'est répandu par toute la terre, pour avoir produit les premiers lauriers qui devoient couronner la tête sacrée d'Homère, & couvrir le monde d'une ombre immortelle; « c'est dans cette heureuse contrée, dit-elle, que ce grand Poëte a fait connoître le premier aux hommes, l'admiration. Son imagination sans bornes y a conçu le plan de l'Iliade; il ne marche point à pas lents à la perfection, il éclate tout-à-coup, & il répand une lumiere prompte & vive sur l'Univers; » Madame de W... vante surtout la vivacité des descriptions d'Homère; elle dit qu'on entend, qu'on voit, qu'on sent tout ce qu'il décrit ».

Elle passe ensuite à l'éloge de Pindare, sur ses Odes Olympiques. « La rapidité de ses vers, dit-elle, atteint les Héros qui volent dans la carriere ».
» Elle nous fait entrer sous ces ombrages épais,

ſous ces berceaux délicieux qui furent les témoins des amours de Sapho, & qui retentiſſoient des chants mélodieux qu'elle conſacroit à Vénus; là, l'écho répétoit ſes tendres chanſons, & mêloit ſes ſoupirs, aux ſoupirs de Sapho; elles pleuroient enſemble.

Madame de W. . . . nous peint encore Anacréon couronné de roſes, & couché nonchalamment ſur des fleurs; « tantôt, dit-elle, il eſſaie de tirer des ſons brillans de ſa lyre, tantôt il frappe la terre d'un pied agile, il s'élève, & il retombe ſuivant les loix que ſon humeur enjouée donne à ſes cadences: mais au milieu de ſes tranſports, il laiſſe quelquefois tomber de ſa coupe, le jus qui lui inſpire ſa joie. Poëte aimable, il paſſe ſes heureux jours ſans ſoins & ſans peines; chaque inſtant eſt marqué d'un nouveau plaiſir ».

A ces peintures riantes & naturelles ſuccéde l'éloge de l'Italie; la gloire d'être la plus agréable & la plus fertile contrée de l'Univers, céde à celle d'avoir produit Virgile, qui a chanté les Bergers, les Laboureurs, & les Héros, & d'avoir fait naître Horace, dont les Muſes & les Grâces, ont également enrichi la lyre; Horace qui joint la force de Pindare, à la molleſſe de Sapho. « Sa ſageſſe, dit notre ingénieuſe

Auteur, eſt polie, ſa vivacité eſt ſage: il eſt ſévère avec indulgence, lorſqu'il attaque les vices de ſon ſiécle; il enchante l'oreille pour gagner le cœur: ce n'eſt point ſa bile, c'eſt ſon eſprit qui anime ſa Poëſie; ſi ſes ſujets ſont agréables, ſon ſtyle l'eſt encore plus, chaque expreſſion a une douceur qui inſinue dans l'ame, la joie & l'amour: douceur aimable, vous lui fûtes annoncée par les colombes, qui ombragerent ſa tête de mirthes & de lauriers, lorſqu'il étoit encore enfant ».

C'eſt ici que finit l'éloge des Anciens; notre illuſtre Auteur commence celui des Anglois, par une propoſition qui n'eſt point vraie exactement; elle dit qu'ils n'ont point encore été chantés, Adiſſon a fait voir le contraire.

« Poëtes innombrables, qui n'avez point encore été chantés, dit-elle, ô vous, dont les ouvrages divers mériteroient les louanges d'un génie égal au vôtre, pardonnez à une Muſe, qui ſe ſent preſſée d'une ardeur naturelle & invincible, de célébrer la gloire de ſa Patrie! Ma Muſe tourne ſes regards vers cette ville chérie de la Grande-Bretagne, vers ces bords entourrés de Châteaux, qui s'élèvent enſemble juſqu'aux Cieux, vers ce

fleuve majeſtueux, qui roule ſes eaux profondes, ſur les terres fertiles qu'elles arroſent.

Chaucher, le premier, ouvrit ſa veine comique, il en fit couler ſes contes plaiſants & naïfs: des beautés ſans parure, ornent ſes vers ſans art; ſon ſtyle eſt groſſier, mais ſes penſées ſont fortes.

Le grand Spencer parut avec une pompe brillante; il donna de la douceur à la Poëſie (1), & de l'harmonie à la Proſe; ſes vers créateurs, repréſentent les vertus, les vices, les paſſions ſous leurs formes préciſes: la nature ſert l'enthouſiaſme du Poëte; il n'a point de parties dans ſon Poëme, qu'il

---

(1) Voici un trait de ſa vie, qui va juſtifier l'Eloge de Madame de W.... Spencer montra un jour au célébre Philippe Sydney, qui ne le connoiſſoit point, le neuvieme Chant du premier Livre de ſon Poëme. Sydney fut ſi ému de la deſcription que le Poëte y fait du déſeſpoir, qu'il ordonna à ſon Maître d'Hôtel de payer à l'Auteur cinq livres ſterlings. Il continua de lire, & ſon émotion ne faiſant qu'augmenter à meſure qu'il liſoit, il fit doubler la ſomme: mais ayant encore lû une Stance, & s'étant apperçu que celui à qui il avoit donné l'ordre de payer Spencer, ne l'avoit pas fait, il lui dit, que s'il ne payoit pas ſur le champ deux cens livres ſterlings au Poëte, il ne pourroit pas s'empêcher de lui donner tout ſon bien.

ne remplisse de sa force, & qu'il n'anime de son feu.

Le sublime Shakespear porte sa grande ame dans un espace aussi vaste qu'éloigné, son génie n'a point de bornes, il commande aux passions, il soumet les cœurs sans employer le secours de l'art, sans connoître les loix de la critique ; telle est une contrée riante, que l'astre du jour regarde d'un œil favorable, & que la nature pare de mille beautés différentes ; cette contrée est arrosée de ruisseaux, dont l'onde claire & pure, sans être conduite par la main des hommes, se forme un cours tortueux. Les montagnes sont couvertes de forêts dont les arbres touchent aux cieux, de rians paysages charment les yeux, des objets toujours nouveaux offrent sans cesse de nouveaux plaisirs ; l'industrie & le travail du Laboureur seroient superflus.

Les vers de Cowley surprennent par leur vigueur brillante ; Apollon & l'Amour volent autour de lui ; l'éclatante variété de ses images partage nos yeux ; chaque vers étincelle de feu & d'esprit, & montre la riche fécondité de son génie.

Waller s'offre ici à mes regards ; heureuse Nymphe qui pouviez lui demander des vers, & prétendre aux travaux de sa main immortelle, en vain

le tems exerce ſon pouvoir ſur votre figure charmante, & répand une ombre jalouſe ſur votre beauté; Waller renouvelle la fleur de votre jeuneſſe, il donne à vos yeux un éclat qui ne s'effacera jamais; chaque Muſe dérobe à chaque grace les couleurs dont elle peint les merveilles de votre viſage incomparable. Ainſi le divin Appelle s'efforça de montrer à la terre, la Reine de l'Amour; il emprunta de chaque jolie Nymphe, les traits les plus parfaits, les belles lévres de l'une, les yeux tendres de l'autre, le doux ſourire de celle-ci, l'air noble de celle-là, & la beauté qui plaiſoit le plus, juſqu'à ce qu'enfin, la Déeſſe deſſinée ſur la toile, parût avec tous ſes charmes.

Immortel Milton, dont la Poëſie majeſtueuſe dédaigne des ſujets vulgaires, & connoît ſeule la force dont elle eſt capable, votre ame ſublime s'élève dans des régions où l'on ne voit point les rapides feux des éclairs, où l'on n'entend point le bruit éclatant du tonnerre; là d'autres Soleils, plongés dans la nuit éternelle, vont porter le jour à d'autres mondes; c'eſt-là que ces Soleils ſont environnés de planettes innombrables qui roulent dans l'Ether, & que ces planettes ſont elles-mêmes entourées de lunes inégales dans leur courſe.

Transportez-moi ſous ces ombrages épais où regne une éternelle verdure, ſous ces berceaux divins qui exhalent de ſi douces odeurs, dans ce jardin riant, dont le zéphir fait éclore les fleurs plantées par la ſeule nature, dans ce ſéjour charmant où elle paroît avec tout l'éclat d'une beauté naiſſante, & toutes les graces d'un printemps éternel; délices d'Eden, Milton ſeul pouvoit vous chanter; il ne borne pas ſon eſſor à ces objets agréables, il prend un vol plus hardi, il eſt né pour de plus grands travaux; à meſure que ſes doigts ſacrés volent ſur la lyre, ſon toucher ſublime porte l'enthouſiaſme; il conſidére avec fierté ces demeures glorieuſes, où la foi ſeule avoit oſé s'élever.

Roulez doucement vos eaux, ô Tamiſe, tandis que je vais répéter le nom du Poëte qui vous a appris le premier à couler dans nos vers; que vos ondes reconnoiſſantes ſe taiſent, que les ſaules ceſſent d'agiter leurs feuilles ſur vos bords, que vos tranquilles eaux s'écoulent ſans murmure! Denham prétend à mon hommage, & il m'inſpire des vers; auſſi loin que vous porterez vos flots, & dans quelque climat que vous vous répandiez, vous annoncerez ce nom illuſtre. Le Xanthe, dans le ſein duquel tant de fleuves précipitoient leurs

ondes, ne peut se vanter d'une plus grande gloire.

L'ingénieux, le tendre, le touchant, l'énergique Dryden, fait voir toutes les finesses de son art dans ses différentes Poësies; étonnés & obscurcis de sa gloire, tous ses rivaux disparoissent; ainsi la sœur d'Apollon est sans couleur, sans vie & sans éclat, quand son frere sort tout-à-coup d'un nuage, lance ses rayons enflammés sur nos yeux éblouis, & verse des torrens de lumiere sur le monde.

La Muse Comique de Congrève, est d'une gaieté aimable; elle est animée d'un esprit singulier: chaque scène découvre tous ses charmes; elle rit de tous les ridicules, elle expose aux yeux des hommes toute leur folie, elle les ramene sans effort à la raison, elle plaira toujours sur la scène, elle sera toujours nouvelle.

Le Ciel, qui devoit faire de Guillaume un grand Roi, le rempart puissant de l'Angleterre, le fléau des Tyrans, le défenseur des Loix, a produit Garth, pour annoncer la gloire de Nassau.

Le bel esprit, le tour facile, le sentiment, sont réunis dans Prior; il est aussi poli que Grandville, aussi doux & aussi touchant que Rowe; la Poësie (1)

(1) Mylord Lansdown a fait de fort jolis vers; il est origi-

de Grandville eſt embellie de mille charmes, elle eſt auſſi pure, auſſi brillante que l'aurore quand elle ſe lève ſans nuages; (1) Rowe remonte aux cauſes de nos paſſions, & il fait ſortir de nos yeux *une douce roſée*; ſa Muſe aimable commandera toujours à nos cœurs, & nos cœurs enflammés ſentiront toujours le pouvoir de ſa main habile; cet heureux génie fut embrâſé du feu dont brûloit Lucain; il offre à nos yeux Pompée, qui ſubit ſans crainte l'arrêt du deſtin; chaque vers reſpire Rome & la liberté.

---

naire de la Baſſe-Normandie. Ses Ancêtres étoient Seigneurs de Grandville; on voit encore leurs armes ſur une des portes de cette Ville.

(1) Nicolas Rowe naquit l'an 1673, il étoit d'une famille noble; il apprit le Latin, le Grec, l'Hébreu, le François, l'Italien, l'Eſpagnol, & il poſſédoit bien ces Langues. Il fit de bonnes piéces de Théâtre, dont la vertu & la pudeur n'eurent jamais à rougir. Il traduiſit en vers Lucain, avec un ſuccès prodigieux: ſes talens, ſes vertus, ſes manières aimables, le firent aimer des plus grands Seigneurs; il fut ami intime du Duc de Qeenſbury, Secrétaire du Chancelier Parker, Membre du Conſeil Privé du Prince de Galles; il fut même eſtimé des Poëtes, ſes rivaux; ils le louèrent tous, il eſt vrai que ce fut après ſa mort, qui arriva en 1718. Son Tombeau eſt à Weſtminſter.

Adisson, ô vous! qui êtes le dernier objet de nos larmes, Poëte admirable, vos vers sont la plus digne récompense d'un Héros semblable à Dieu; tous les lauriers que nous avons moissonnés dans la plaine de Bleinheim, ne nous procurent point autant de gloire que vos vers immortels; lorsque Caton parle dans vos scènes tragiques, César brille d'un moindre éclat; les ames qui ont conçu des sentimens nobles & élevés, sont moins touchés de la pompe des Couronnes & des Victoires, que de la grandeur du courage qui est au-dessus des infortunes. Nous regardons avec mépris, tout ce qui fait couler le sang de Caton.

Voyez paroître Pope à la tête de cette compagnie brillante: il a tout le feu de la jeunesse, & toute la force de l'âge mur; la nature & l'art se réunissent dans ses chants sublimes & dans ses vers vigoureux. Quelle justesse dans les tours! quelle régularité dans le plan! quelle douceur dans le langage! quelle finesse dans les pensées! à couvert sous les lauriers qu'il a moissonnés au sortir de l'enfance, il lance le tonnerre d'Homère; une chaleur sacrée enflamme son cœur, Homère reconnoît en lui son génie; il tire des sons sublimes de sa puissante lyre, il échauffe la froide Angleterre du feu qui anima la Gréce.

Je voudrois encore célébrer les autres grands Poëtes, je voudrois faire connoître les lieux qu'Apollon échauffe de ses regards enflammés, & les esprits qu'il environne de ses lumières : mais sur qui tombent les premiers rayons de ce Dieu ? Qui est-ce qui mérite le plus sa couronne ? Je le cherche de tous côtés ; un nombre infini de Poëtes partage mes yeux éblouis ; la gloire de l'un est effacée par la gloire dont l'autre brille.

Ainsi, lorsque Diane, entourrée de rayons tempérés & doux, roule son Char argenté dans un Ciel sans nuages : la voie lactée offre à nos regards surpris, & répand sur nos têtes étonnées, une clarté continue, & semblable au crépuscule ; une multitude innombrable d'astres rassemblés, sont suspendus à la hauteur immense du firmament ; ils réfléchissent tous la même lumiere ; en vain nous efforcerions-nous de marquer quelle est l'étoile la plus brillante, elles paroissent toutes avoir le même éclat, leur gloire répandue de tous côtés charme également les yeux.

La traduction de ce Poëme & les réflexions qui y sont semées, sont tirées de la *Traduction des meilleurs Poëtes Anglois*, par M. l'Abbé Yart.

ÉPITRE

En réponse à un Homme qui lui reprochoit son indifférence.

MILORD, cette austère froideur (1)
Dont ta vivacité me blâme,
Et que tu crois peut-être un vice de mon ame,
N'est point l'effet de la pudeur.
. . . .
Crois que je sçais qu'il est un printems dans la vie,
Et que l'amour est dans l'humanité;
Crois que souvent la volupté
Fait rêver mon ame attendrie :
Mais, si j'aime l'amour, je hais tous les amans,
J'abhorre & leurs perfides flammes,
Et l'art trompeur de leurs sermens,
Trop puissant sur nos foibles ames.
Enfin je n'acheterai pas
D'un siécle de remords un court instant d'ivresse;
Mais veux-tu voir échouer ma sagesse :
Que le sort méne sur mes pas

(1) Cette traduction est d'un Anonyme. Elle a été déja imprimée dans les Affiches de Province.

Un homme tel qu'en ma chimère,
J'en imagine un quelquefois ;
Un homme dont l'esprit doux & vif à la fois,
Ne soit que l'ornement d'un heureux caractère ;
Qu'il n'entre pas dans ses transports
De vanité, ni d'artifice.
Que, sans projets & sans efforts,
Ce soit le sort qui nous unisse ;
Que pour m'attacher à jamais,
Il soit instruit, sans jouer la science ;
Qu'il ne porte rien à l'excès
Sinon l'amour & la prudence.
Qu'il plaise à tout mon sexe, & n'adore que moi ;
Que, dans le monde, il contraigne sa flamme ;
Je ne demande alors, pour garant de sa foi,
Qu'un coup d'œil à propos, où se peigne son ame.
Mais qu'après ces momens d'ennui,
Je me retire en un lieu solitaire,
Seule avec le mystère & lui ;
Que, pour rendre à jamais solide
Et *doubler* ce doux sentiment,
Il me serve à la fois de guide,
D'ami, de conseil & d'amant ;
Qu'auprès de lui mon cœur s'élève & s'agrandisse ;
Que je puisse, en un mot, répandre, dans son sein,
Et mes plaisirs & mon chagrin,
Afin qu'il les augmente, ou bien qu'il l'adoucisse.

Oui, que le ciel amène, auprès de moi,
Cet homme, hélas! peut-être imaginaire,
Je vole au-devant de sa foi:
Je brave, pour l'aimer, les cris du sot vulgaire:
Compagne de ses pas, en tout tems, en tous lieux,
Dût il être sous la chaumière,
J'en fais & mon tout & mes Dieux.
Mais, hors cela, que m'importe de plaire?
Jusqu'à ce que cet être, idole de mon cœur,
Et se réalise & m'emflamme,
Je conserverai ma froideur;
Elle ne coute pas un soupir à mon ame.
Je ris de cet essain d'amans
Que ma foible beauté m'attire:
Je méprise leurs sentimens,
Leurs petits moyens de séduire,
Et je bâille de leur encens.
Qu'à des femmes foibles ou vaines,
Ils aillent raconter leurs maux.
Le souffle du zéphir peut plier les roseaux,
Mais il n'agite pas les chênes.

Les cinq Volumes suivans contiennent les Théâtres des Dames Françoises, Italiennes, Angloises, Allemandes & Danoises, à la suite desquels se trouvent leurs plus jolies Poësies.

Fin du Tome quatriéme.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ARSENAL

8° B
0,105

PH.E RNA
DES
DAMES

TOM
IV